

(d.) 1389

ANDRÉ BOREL

CROQUIS DU FAR-WEST CANADIEN

GENS - BÊTES
CHOSES - TRAVAUX



ÉDITIONS VICTOR ATTINGER
PARIS — 30, Bd St-Michel
NEUCHATEL — 7, Place A.-M. Piaget
1928

AVERTISSEMENT

La plupart de ces croquis pourraient être situés, entre 1913 et 1917, à quelque cent cinquante kilomètres à l'est de Calgary, dans le sud de l'Alberta. Ils s'efforcent de donner une idée juste des habitants, des choses et des travaux de la Prairie canadienne. Les récits du genre de l'histoire du trimardeur et de la rencontre sur la piste sont authentiques. Les deux tableaux qui servent d'introduction et de conclusion à la dernière partie montrent toutefois sous un jour trop favorable les conditions agricoles de certains territoires semi-arides de l'Alberta et de la Saskatchewan méridionales.

I. — GENS



BLANC-BEC ET DUR A CUIRE

PREMIÈRE IMPRESSION

Lorsque, le 6 avril 19.., je vis pour la première fois la concession que m'avait octroyée le gouvernement du Dominion canadien, j'avoue que j'eus un bref instant d'irrésolution. C'étaient, au sein de l'immense Prairie dénudée et presque plate, à quarante milles (1) de la voie ferrée la plus rapprochée, deux grands carrés de terre vierge criblés de hideux « brûlés » (2) et semés sur toute leur étendue de nombreux cailloux que dissimulait mal le court foin sur pied de cette région semi-aride du sud de l'Alberta. Pas un être humain en vue ; seules trois ou quatre cabanes de planches, quelques autres de troncs grossièrement équarris, et une dizaine de huttes de tourbe,

(1) Près de 65 kilomètres. Le mille anglais vaut 1.600 m. environ.

(2) Petites cuvettes dues probablement à l'action d'un feu de Prairie survenu pendant une période de sécheresse excessive, au cours de laquelle la terre végétale même aura brûlé.

très espacées et aux abords desquelles erraient impunément de petites troupes de chevaux de ranch, paraissaient témoigner de la présence de l'homme dans cette région désolée.

Renoncer à cette concession pour chercher à en obtenir une autre eût exigé plusieurs mois ; j'eusse perdu mon été, c'est-à-dire, dans l'Ouest, une année entière de labeur. J'avais d'ailleurs pu m'assurer, au cours de mes voyages de l'année précédente, que les bonnes terres de la Prairie étaient déjà toutes accaparées et je savais qu'à attendre plus longtemps je risquais d'avoir encore moins de choix ; or, je ne tenais point à être le héron de la fable.

J'avais effectué le trajet de la ville à ma concession dans la voiture d'un charretier entre deux âges dont la principale occupation consistait à conduire les nouveaux venus sur leurs homesteads. Depuis quelques instants, je sentais peser sur moi son regard. Je me retournai.

— Eh bien ! s'exclama-t-il d'un ton légèrement goguenard, ce n'est pas tout à fait ce qu'on vous avait promis. Cette belle terre noire, exempte de cailloux ! ces voisins nombreux et empressés !

— Non, ce n'est pas tout à fait ce sur quoi j'avais compté.

— Je crois vous avoir dit aussi que l'année dernière a été très sèche par ici.

— L'aspect du gazon suffirait pour me convaincre que vous n'avez point menti.

— Alors ?... vous vous en retournerez demain avec moi à Bassano ?

— Non, je reste.

Dans l'angle de ma terre se dressait une hutte de tourbe, recouverte de planches et de carton bitumé. Je devais y trouver un lit de camp, des couvertures, des casseroles, d'autres petites choses encore. J'ouvris la porte : la hutte était vide...

LA DEVISE DE L'OUEST

... La hutte était vide. Je dévisageai mon voiturier.

— Nous voilà fort ennuyés, dis-je. Quelqu'un a cambriolé cette cabane. Je comptais y trouver divers effets indispensables pour la nuit. Qu'allons-nous faire ?

Mon compagnon ne desserrait pas les dents. Il laissa errer son regard d'un coin à l'autre de la hutte. Puis il sortit et examina soigneusement les environs. Enfin, il revint et, consultant sa montre :

— Drôle d'aventure ! s'exclama-t-il. Depuis quinze ans que je vis dans l'Ouest, je n'ai jamais entendu parler d'un escamotage aussi réussi. Je ne tiens nullement à coucher, sans mon thé chaud de chaque soir, à même la terre battue. La nuit va venir ; il s'agit que nous retrouvions vos effets avant qu'il fasse tout à fait noir.

L'assurance de mon compagnon n'était pas sans me surprendre ; j'avais déjà fait mon deuil de ces objets et ne voyais guère comment nous les recouvrerions. Cependant, j'avais pu me convaincre, au cours de la journée, que mon homme était de bon conseil et je le remerciai vivement de l'appui qu'il voulait bien me prêter.

— Vous n'avez point à me remercier, répondit-il. Vous êtes terriblement naïf pour vous imaginer encore, après toute une année passée à parcourir ce pays, que vous rencontrerez jamais ici une personne disposée à vous venir en aide pour le seul plaisir de vous obliger. Vos voisins — si un jour vous en avez — vous aideront sans doute au besoin dans vos travaux ; mais ils le feront uniquement pour que vous leur rendiez la pareille à l'occasion. « Chacun pour soi » et « Rien pour rien », telle est la double devise de l'Améri-

que, celle du Far-West plus particulièrement.

— Je vous donnerai de grand cœur cinq dollars si vous m'aidez à retrouver ces effets.

— *Greenhorn* (1), va ! je n'en veux pas à votre argent. Vous m'avez payé la somme convenue pour ma course ; je n'en demande pas davantage. Mais je vous répète que je n'ai nulle envie de coucher à même la terre battue, sans feu ni couverture, par une froide nuit du début d'avril. J'ai entrevu dans vos bagages un petit télescope ; j'en aurai l'emploi.

Il prit l'objet entre ses mains et scruta attentivement l'horizon.

— J'ai examiné, dit-il enfin, les cabanes des alentours, jusqu'à quatre ou cinq milles de distance. Toutes paraissent inhabitées, sauf ces deux, un peu plus cossues que les autres, que vous voyez, l'une à deux milles au nord-est, l'autre à une égale distance au nord-ouest. Certains indices me font penser que c'est un de vos voisins qui a fait le coup. Allons tout d'abord trouver celui du nord-ouest. J'aperçois quatre chevaux à proximité du pâturage ; le maître ne doit pas être bien loin.

Nous déchargeâmes le poêle et les effets que nous avions emportés à notre départ de Bas-

(1) Blanc-bec.

sano, puis nous remontâmes dans la voiture et nous dirigeâmes vers la maisonnette que nous apercevions au nord-ouest. Tout en manœuvrant habilement les rênes pour éviter les cailloux qui jonchaient la plaine, le conducteur me demandait de lui décrire les objets que j'avais compté trouver à mon arrivée.

Nous avions atteint la cabane. Nous mîmes pied à terre et frappâmes à la porte. Aucune réponse. Nous entrâmes.

— Regardez ! s'exclama mon compagnon, voici qui pourrait bien être votre lit de camp. Et ces chaises ! deux chaises cannées, avez-vous dit ? je parierais cinq contre un que ce sont les vôtres. Et ces trois tuyaux de poêle surnuméraires ! des tuyaux de huit pouces, comme ceux de votre Smith, alors que ceux du fourneau de l'homme n'en mesurent que six. J'ai de bonnes raisons d'admettre qu'avant la nuit nous aurons recouvré vos effets.

A ce moment, nous aperçûmes, à un demi-mille au nord, un cavalier qui se rapprochait au grand galop.

— Comment m'avez-vous dit que s'appelle l'individu ? me demanda le voiturier.

Je consultai le croquis que l'ancien possesseur de ma terre m'avait remis à mon départ de Calgary.

— Ce doit être, répondis-je, le nommé Payne, Thomas Payne. Quant à l'autre voisin, si le plan est exact, c'est un certain Dunkirk, Fred D...

— Cela suffit. Donnez-moi le reçu que vous a remis Smith. C'est bien. Maintenant, laissez-moi faire.

Le cavalier n'était plus qu'à une cinquantaine de foulées. Sans ralentir son allure, il vint à nous. Puis il arrêta net son cheval et nous dévisagea, comme s'il attendait une explication.

Le voiturier fit un pas au-devant de lui.

— Mon compagnon, articula-t-il nettement, est le nouveau possesseur de la concession abandonnée récemment par Joe Smith, de Calgary. Savez-vous, Mr. Payne, ce que sont devenus les objets que Smith avait laissés dans sa hutte à son départ ? Il y avait là un lit de camp, deux couvertures, une petite table, deux chaises cannées, trois tuyaux de poêle de huit pouces, quatre casseroles, du bois, du thé, du sucre. Nous lui avions racheté tout cela et en aurions assurément l'emploi dès ce soir.

A l'énumération précise faite par mon mentor, Payne avait froncé les sourcils. Mais il s'était immédiatement ressaisi et c'est d'un ton assuré qu'il répondit :

— *Darn fools !* (1). Cette hutte n'a jamais été habitée. Smith logeait chez moi.

Voilà un homme, pensai-je, qui connaît à fond son vocabulaire et qui, par surcroît, ne se laisse pas aisément intimider.

Cependant, le voiturier, sans élever la voix, reprenait :

— Impossible, Mr. Thomas Payne. Il y a aux abords de la hutte assez de boîtes de conserves vides et de débris de toute nature pour prouver qu'elle a été habitée pendant une bonne partie de l'été. D'ailleurs, j'ai ici un reçu en règle de Smith ; s'il nous a vendu des objets qui n'existaient que dans son imagination, il en aura pour six mois de prison. Nous diriez-vous à quelle distance se trouve le poste de police le plus proche ?

L'homme hésitait. A n'en pas douter, la dialectique de mon compagnon l'avait convaincu qu'il n'avait point affaire à un novice. A n'en point douter aussi, il connaissait le code de la Prairie comme il en maniait le vocabulaire ; il savait que la police à cheval du Far-West canadien passe pour l'une des plus habiles qu'il soit et n'ignorait pas que la loi punit avec la dernière rigueur quiconque cambriole les

(1) Espèce d'idiots.

habitations désertes de la steppe. Enfin, il prit le parti de rire et répondit :

— Soit, je vous expliquerai tout. Smith n'a logé chez moi que les premiers jours, pendant que je l'aidais à construire sa hutte. Pour les matériaux que je lui avais fournis, il me devait vingt-cinq dollars. Je n'ai jamais pu obtenir qu'il me payât. Afin de rentrer dans mes débours, je m'étais approprié ses effets. Mais puisque vous les lui avez rachetés et que vous possédez un reçu en bonne et due forme, je vous les restituerai volontiers.

L'allégation était plausible. Nous empilâmes dans la voiture le lit, les chaises, la table, les couvertures, les provisions de bouche, les tuyaux de poêle, les casseroles, le bois. Puis nous souhaitâmes une bonne nuit à l'homme et nous en retournâmes sur ma concession.

LE COW-BOY

L'HOMME

Je pressai l'allure de Jim. J'avais hâte de découvrir un ranch pour m'abriter du vent qui ne cessait de souffler, tantôt du nord, tantôt du sud, afin surtout de prendre un repas chaud et de donner un peu d'avoine à mon cheval que cette course de trois jours avait épuisé.

Enfin, j'atteignis le bord du *cañon*. Je le longeai longtemps sans rien apercevoir. Le soleil était déjà bien bas quand soudain, du haut d'un monticule, je discernai, très loin à l'est, accrochée aux flancs d'une infinité de petites collines, une masse sombre qui se mouvait lentement sur le fond gris-jaunâtre de la Prairie. On eût dit d'une mer secouée par la houle.

Je m'approchai. C'était le plus gigantesque troupeau de bœufs que j'eusse jamais vu ; trois mille bêtes, cinq mille peut-être. Galo-

pant de droite et de gauche tout autour de la horde beuglante et mugissante, une dizaine de cow-boys, armés de longs fouets, maintenaient les animaux dans la direction voulue, les obligeant à faire face au vent.

Souvent, dans mon enfance, j'ai envié le cow-boy.

La vie de cow-boy fascinera toujours les jeunes. L'existence du « garçon aux bœufs », monotone et rude, est par ailleurs infiniment attrayante. Le cow-boy éprouve une satisfaction, confuse peut-être, mais intense, à sentir que sa volonté, opposée à celle d'une multitude de brutes, la domine. Ses longues chevauchées, de jour, de nuit, par le vent rageur du nord, par la pluie, par le blizzard, lui rompent les membres ; elles ne viennent pas à bout de son énergie, elles la décuplent. Les dangers auxquels il s'expose constamment — coup de corne d'un taureau furieux, chute du haut d'un ravin aux bords rendus glissants par l'averse, enlisement dans une fondrière insoupçonnée, mort sous la tempête de neige soudainement déchaînée — ne l'effrayent point ; fier de son indépendance, préoccupé uniquement de prouver aux autres et de se prouver à lui-même sa force et son courage, il ignore le péril, ou il le méprise.

Avec l'âge, pourtant, le cow-boy perd le goût des aventures et aspire à une vie plus tranquille. Peut-être le voisinage continuel de tout jeunes hommes, aussi grossiers, aussi ignares et aussi présomptueux que lui-même l'avait été dix ou quinze ans auparavant, lui pèse-t-il. Un jour, il quitte le ranch et se met en quête d'un autre métier. C'est pourquoi le cow-boy est toujours un cow-*boy* (1) et jamais un cow-*man* (2).

Je hélai l'un des boys :

— Avez-vous aperçu deux chevaux errants par ici ?

— J'en vois tous les jours des centaines.

Il repartait. Je lui criai :

— Dix dollars de récompense.

— Dix dollars par bête ?

— Oui, dix dollars par bête. Et dix en plus pour vous si c'est l'un des autres boys qui les découvre.

— Quel signalement ?

— Jument et hongre. Cinq et six ans. Tous deux bais, avec les pieds postérieurs blancs. Marqués, la jument E T à la joue gauche, le hongre L S sur la croupe, à droite.

(1) Littéralement : *garçon* aux vaches.
(2) Littéralement : *homme* aux vaches.

— Je ne les ai pas vus. Si je les aperçois, je vous le ferai savoir. Votre adresse ?

— Harry T..., Wilson.

Il s'apprêtait à rejoindre le troupeau. De nouveau je le hélai :

— Une habitation par ici ?

— Six milles à l'est, un demi-mille au nord.

Il était déjà loin. Mais je savais qu'avant la nuit les dix boys connaîtraient le signalement de mes bêtes et que, dès le matin, dix paires d'yeux exercés examineraient avec attention tous les chevaux rencontrés en chemin.

SA SELLE

Parierait-il sa selle ?

Le cow-boy, insouciant, vantard, buveur, joueur et fêtard même à l'occasion, n'a qu'un bien auquel il tienne au monde, c'est sa selle. Sa selle, aux étrivières, aux quartiers et au pommeau richement ciselés, sa selle en vue de l'acquisition de laquelle il avait mis soigneusement de côté ses premiers gages, qu'il avait voulue riche et belle, plus riche et plus belle que toutes les selles de tous les autres boys, et que toujours il avait soignée comme la pru-

nelle de ses yeux. Non, un cow-boy pariera son dernier dollar, il pariera son feutre à larges bords, son beau foulard et ses pittoresques cuissières de panoufle s'il le faut, mais il ne pariera jamais sa selle.

BROKE

Broke ! — à bout de ressources ! — Il faut avoir vécu, l'hiver, dans quelque populeuse cité du Far-West pour savoir ce que cette laconique expression dissimule d'humaine détresse. A maintes reprises, en Suisse, j'avais coudoyé la pauvreté. Plus tard, lors d'un bref séjour en Italie, j'avais découvert la misère. Plus tard encore, je l'avais côtoyée, beaucoup plus intense et combien plus âpre, dans les pays industriels du Nord. A Londres, j'avais traversé les mornes ruelles des quartiers de l'Est où, vêtus de haillons achetés de troisième ou de quatrième main, errent les rebutés de l'énorme cité ; j'avais vu, le soir, les mutilés de la grande industrie ou des guerres coloniales implorer, en agitant leurs moignons, la charité des foules qui se pressaient aux portes des cinémas ; par les nuits froides, sur les bords de la Tamise, j'avais aperçu les malheureux, hommes, femmes, enfants, croupissant pêle-mêle sous les arches humides des ponts ;

au matin, j'avais croisé la pauvre vieille, telle que, une boîte d'allumettes ou une paire de cordons de souliers à la main, elle avait stationné dix heures sous la pluie dans l'espoir d'attendrir quelque passant attardé. Mais c'est peut-être seulement quand je vins dans l'Alberta que je compris quelles peuvent être les duretés de notre organisation économique et sociale lorsqu'elles se greffent sur la rigueur excessive du climat.

Dans la partie méridionale des provinces du Far-West, la seule industrie est la production du blé. Toutes les autres activités n'en sont que le corollaire ; elles se résument à approvisionner le farmer de machines, de vêtements, de denrées et de combustible, et à expédier sa récolte aux grands élévateurs (1) de Port-Arthur et de Fort-William, sur le Lac Supérieur; d'où on l'achemine, par eau, vers les pays consommateurs de l'Europe. Durant la saison des travaux, d'avril à novembre, le sud de l'Alberta et de la Saskatchewan est pareil à une vaste ruche. Les bras, dans la règle, font défaut, et les fermiers s'arrachent littéralement les hommes disponibles. Pendant sept mois, c'est une activité débordante : on sème, on

(1) Silos à grain.

laboure, on herse ; on coupe et l'on bat le grain. Soudain, vers la mi-novembre, tout change d'aspect. En quelques jours, les guérets se prennent, pour ne dégeler qu'au bout de cinq longs mois. Le travail de la terre devient impossible. On achève en hâte, avant les blizzards, les battages ; puis, sans transition, trente mille ouvriers de ferme sont brusquement congédiés. Quelques-uns parviennent à s'embaucher dans les chantiers des forêts du Nord ou de la Colombie britannique. Le plus grand nombre, pourtant, restent sans emploi. La plupart n'ont aucun foyer ; ils se réunissent dans les hôtelleries à bon marché des cités de Calgary, Medicine Hat, Mac Leod, Lethbridge, Moose Jaw ou Regina. Là, ils retrouvent des milliers d'autres ouvriers, maçons, charpentiers, manœuvres des chantiers de construction que, comme eux-mêmes, la grande froidure a privés de leur gagne-pain. Tout d'abord, on vivote. Mais bientôt la petite réserve, déjà fortement écornée par le coût du long trajet en chemin de fer et par de trop fréquentes libations, touche à sa fin. On remarque que certains ouvriers manquent aux repas de midi et du soir ; d'autres, même, ne paraissent plus à table. Mais dans les rues, toute la journée, des groupes d'individus aux visages anxieux circulent devant le tableau noir, tou-

jours implacablement muet, des bureaux de placement ; des attroupements, tout le jour, et même très tard dans la nuit, encombrent le trottoir et la chaussée. Enfin, pour la plupart de ces gens à bout de ressources, c'est la misère, la misère noire et sans issue dans ce pays aux hivers meurtriers, où l'âpreté de la lutte pour l'existence durcit les cœurs et rend si rare la charité vraie. Chaque année, de janvier à avril, dans les cités du sud de l'Alberta et de la Saskatchewan, cinq mille ouvriers, dix mille ouvriers, souvent, ne savent où ils passeront la nuit et ce dont ils déjeuneront le lendemain. Ils sont *broke*.

Au cours des six ou sept mois que j'avais voyagé dans l'Ouest, j'avais entendu tout au long l'exposé des misères de l'homme broke. On m'avait fait à maintes reprises le récit des expédients par lesquels il cherche à se tirer d'affaire, au risque parfois d'entrer en conflit avec les lois, très rigoureuses, du Dominion. Je ne relaterai ici qu'une seule aventure. C'était au début de février 19... Je passais l'hiver avec un compatriote dans un petit chalet des environs de Cochrane, au pied des Montagnes Rocheuses, à quelques pas de la ligne transcontinentale du *Canadian Pacific Railway*. Il faisait un froid intense. Souvent

nous avions vu, longeant la voie ferrée, des ouvriers à bout de ressources se traînant, par groupes de deux et de trois, vers la Colombie britannique dans l'espoir d'y trouver quelque occupation. Un jour, on frappe à notre porte. Voici, telle que je la confiai le soir encore à mon journal, l'histoire du « trimardeur ».

Celui-là aussi, je l'avais aperçu récemment, longeant la voie ferrée avec un compagnon hâve comme lui-même, se dirigeant, d'un pas mal assuré, vers la Colombie britannique. Il m'avait demandé l'heure.

— *A piece of bread !* (1).

— *Step in ! warm yourself !* (2) Lucien, donne-lui ce reste de soupe.

— Vous êtes Français, Messieurs... Vous êtes Suisses ?

— Oui.

— Moi aussi ; je suis Zurichois. Ah ! Messieurs, quelle histoire que la mienne ! J'ai reçu une bonne éducation, je...

Il s'arrêta net ; Lucien posait la soupe sur la table. Il l'avala d'un trait, puis se rua sur la miche de pain blanc. On n'entendait que le craquement de ses mâchoires...

(1) Un morceau de pain !
(2) Entrez ! Réchauffez-vous !

Au bout d'un instant, sans cesser de manger, il reprit, dans un français fort limpide :

— J'ai reçu une bonne éducation, je parle cinq langues, je joue de plusieurs instruments à la perfection ; pendant deux ans j'ai été précepteur dans une bonne famille de Zurich. Débarqué au Canada, le printemps dernier, avec deux cents dollars en poche, je me suis rendu d'emblée dans l'Ouest. Stupidement, je m'étais imaginé que j'y obtiendrais une situation en rapport avec mes connaissances. Je m'étais fourvoyé, je n'ai rien découvert qui répondît à mes espoirs. Finalement, je me suis engagé comme manœuvre dans un chantier de construction. Je n'étais pas fait pour cette besogne, ou du moins je n'en avais pas l'habitude. Je suis tombé gravement malade ; la note du médecin m'a coûté le peu que je possédais encore ; je veux dire, on avait extrait mon argent de mon portefeuille avant de m'admettre à l'hôpital. Je me suis ensuite embauché comme ouvrier de ferme. Je ne m'entendais pas à conduire les chevaux ; au bout de deux jours, on me flanquait à la porte. Enfin, à la moisson, je trouvai du travail. L'hiver vint ; j'avais économisé soixante dollars, mais j'étais jeté une fois de plus à la rue. Deux mille sans-travail à Calgary, cet

hiver, Messieurs ! Et la moitié au moins sont broke.

« Le 3 janvier, ayant dépensé mon dernier centin, je me décidai à longer la voie ferrée avec un camarade. On nous avait dit qu'à cent cinquante milles de Calgary des équipes travaillaient à la construction d'un tunnel. C'était vrai ; un camp immense, cinq ou six cents ouvriers. Mais tout autour, tapis dans la neige, protégés par leur seule couverture, un nombre égal de sans-travail guettent une « chance ». On s'arrache de vive force les rares places libres, on se dispute à coups de poing les épluchures de pommes de terre et les rogatons.

« Je retourne à Calgary. C'est la première fois, Messieurs, que j'ai tendu la main. Non, avant-hier, n'ayant mangé de deux jours qu'une vieille croûte ramassée entre les rails, j'ai frappé à la porte d'une habitation isolée. Une jeune femme entre-bâille la porte.

« — *A piece of bread for a broke man !* (1).

« Elle me regarde, furieuse, comme une tigresse. Elle me ferme la porte au nez en criant : Pouah !

(1) Un morceau de pain pour un homme à bout de ressources !

« Hier, j'ai aperçu, à deux milles de la voie, une cabane. Elle était vide. Je brise un carreau. Dans un coin, je trouve un croûton de pain sec et un flacon de whisky ; l'un a fait descendre l'autre. J'ai passé la nuit dans la hutte. Je n'ai pas pu faire de feu ; il n'y avait pas de fourneau. De très bonne heure, secoué de ma torpeur par le froid, je me suis remis en route ; j'ai déjà fait vingt milles, j'en ai encore dix devant moi.

— Mais reposez-vous. Vous êtes à bout de forces. Vos mains sont encore toutes gelées.

— Non, je repars. Je coucherai sur un banc, dans la salle d'attente de Cochrane, si le chef de gare ne me jette pas dehors.

— Et que comptez-vous faire à Calgary ?

— Avant mon départ, j'ai écrit à mon frère, à Zurich, pour lui exposer ma situation. Peut-être m'a-t-il répondu.

— Et s'il ne l'a pas fait, que deviendrez-vous ?

— Je n'en sais rien... Ad...

— Un instant ! Avez-vous une pipe ?

— Oui... Je n'ai pas fumé de deux mois.

— Tenez ! prenez ce reste de tabac.

Il me regardait, hésitant. Il bourra sa pipe, tira une longue bouffée... Ses yeux brillaient. Il fourra le paquet dans sa poche.

— Merci, Messieurs. Adieu.

SUR LA PISTE

Un soir d'hiver, comme j'avais presque atteint Bassano avec un char de grain, je distinguai une silhouette, immobile au bord du chemin.

J'arrête mon attelage ; l'homme grimpe sur le siège. Il était rasé de frais, décemment vêtu et portait allègrement ses soixante-dix ou soixante-quinze ans.

— Vingt-neuf milles (1) sans apercevoir une voiture, déclara-t-il. D'ailleurs, j'eusse bien effectué à pied les quatre milles restants, au besoin.

Nous causâmes. Il avait été farmer, mécanicien et entrepreneur de battages dans plusieurs Etats du Sud et était finalement venu s'installer dans la Prairie avec ses deux fils. Bien qu'il eût beaucoup roulé, il avait amassé mousse ; il estimait « valoir » vingt-cinq mille dollars.

— Croyez bien, termina-t-il, que je n'ai

(1) 46 1/2 kilomètres.

jamais touché un centin qui ne fût honnêtement gagné. Lors même que je quittais à l'improviste une région pour me rendre à deux cents milles de là, je réglais toujours toutes mes dettes.

— Je n'en doute nullement.

Un silence. Je demandai :

— Rentrerez-vous demain dans ma voiture?

— Je pars pour le Texas.

— Pour le Texas, à quinze cents milles d'ici! Et vos bagages ?

— Je n'emporte jamais rien avec moi en voyage. J'achète en route ce dont j'ai besoin.

— Qu'allez-vous faire, si loin ?

— Je vais dire bonjour à ma fille. Il y a dix-sept ans que je ne lui ai rendu visite.

— Dix-sept ans ! Elle sera heureuse de vous revoir après une si longue séparation. Nul doute qu'elle vous ait préparé une belle réception.

— Elle ignore tout de mon projet.

Nous venions de croiser un chariot. Le vieillard me fit signe d'arrêter. Il mit pied à terre et s'en fut parler dans l'obscurité au conducteur de l'attelage.

— Combien avez-vous vendu votre grain ?

— Quatre-vingt-deux (1). Où allez-vous ?

(1) 82 centins le boisseau.

— Je vais voir Mary.

— Prenez garde aux refroidissements. Quand reviendrez-vous ?

— Peut-être dans quinze jours, peut-être jamais. Good-bye.

— Good-bye.

Il reprit sa place à côté de moi.

— Quel est cet homme avec lequel vous vous êtes entretenu ?

— C'est mon fils aîné.

— Votre fils ! et il ne savait pas que vous partiez pour le Texas ?

— Je ne dis jamais rien de mes projets à personne. Mon fils est un brave garçon. Il est laborieux, énergique, débrouillard ; il réussira à merveille dans ce pays. Et c'est un homme probe, tout comme moi-même, je vous assure.

— Avez-vous vu votre cadet avant votre départ ?

— Sa ferme n'était pas sur mon chemin. — Je l'aime bien, lui aussi. Mais il est moins habile en toutes choses que son frère. Je voudrais tant qu'il lui ressemblât.

Il y avait une sincère émotion dans sa voix.

Mais nous avions atteint l'hôtellerie. L'homme m'aida à dételer mes bêtes et s'enfonça dans la nuit.

LES DISPARUS DE LA PRAIRIE

Ils sont innombrables, les disparus de la Prairie. Souvent, le colon qui déplie son journal hebdomadaire y lit un avis de ce genre :

« Disparu, John Longfellow, vingt-huit ans, cinq pieds huit pouces, cheveux châtains, de Leeds (Angleterre). Aperçu pour la dernière fois à Camrose (Alberta), en décembre 19... Ecrire à...... »

Que deviennent ces disparus de la Prairie ?

D'aucuns vivent toujours. Au cours de mes voyages, j'en avais moi-même vu un, dans le chantier de construction d'une ligne de chemin de fer. C'était un homme de trente ou trente-cinq ans, bon ouvrier, mais buveur. Un jour, je l'abordai :

— Vous êtes Canadien ?

— Je suis Anglais.

— Vous avez quitté depuis longtemps l'Angleterre ?

— Depuis dix ans... douze ans... je ne sais pas au juste.

— Vos parents vivent-ils encore là-bas ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ? vous n'en savez rien ! Etaient-ils encore en vie quand vous avez quitté le pays ?

— Ma mère vivait encore.

— Et alors ! vous ne lui écrivez pas ?

— Je lui ai écrit.

— Et puis ?

— Je n'écris plus.

— Comment ? vous n'écrivez plus ! Ainsi, vous ne savez pas si votre mère est encore en vie ou non ?

— Je n'en sais rien.

D'autres sont morts, morts d'une mort mystérieuse et terrible.

Un jour qu'une équipe d'ouvriers franchissait sur un radeau, peu après la fonte des neiges, une rivière du Far-West, presque inhabité à cette époque, l'embarcation chavira. Une trentaine d'hommes périrent. D'eux on ne connaissait que le nom, un nom d'emprunt peut-être. D'ailleurs, la société qui les avait embauchés se garda d'ébruiter la chose ; on n'en entendit parler que beaucoup plus tard, ensuite d'une indiscrétion.

A soixante ou quatre-vingts milles au nord de la rivière Red Deer, se trouvent des fondrières fort traîtresses. Le cavalier avance au galop dans la Prairie... Soudain, le sol s'entr'ouvre, engloutissant homme et monture.

En 19.., je faillis moi-même disparaître dans une fondrière de ce genre. Je marchais sur le bord d'un étang à l'eau sursaturée de sels alcalins, enfonçant dans la boue gluante jusqu'à la cheville, quand j'aperçus de petits renflements d'une argile desséchée, sillonnée de fines crevasses. Pensant trouver là un excellent point d'appui, je mis le pied sur le plus rapproché. Instantanément, la croûte se désagrégea. Par bonheur, d'instinct j'avais écarté les bras ; le trou n'était pas très large et mes mains s'étaient cramponnées dans la boue. Lorsque, une heure plus tard, recouvert jusqu'au menton d'une carapace blanchâtre, je rencontrai un passant, il devina d'emblée ce qui m'était arrivé et, en guise de consolation, me dit :

— Félicitez-vous de n'être pas tombé dans un trou plus large.

Si j'étais tombé dans un trou plus large, personne n'aurait jamais su la cause de ma disparition. La fondrière de la Prairie garde bien ses secrets.

LA FEMME DANS L'OUEST

Comme je m'apprêtais à quitter Winnipeg pour me rendre dans le Far-West, je nouai connaissance avec un New-Yorkais qui avait vécu longtemps dans les provinces centrales et occidentales des Etats-Unis et du Canada.

— Ce qui fait le plus défaut à l'Ouest, m'affirma-t-il, c'est l'influence de la femme.

Il disait vrai. Ce dont l'Ouest aurait le plus besoin, ce n'est pas de ressources naturelles, il les a ; ce n'est pas d'énergies nouvelles, elles affluent ; c'est de la présence modératrice et adoucissante de la femme.

Les femmes sont peu nombreuses dans l'Ouest. Dans les cités, assurément, on croise à chaque pas la dactylographe ou la demoiselle de magasin se rendant à leur travail. A la campagne, en revanche, l'élément masculin l'emporte dans la relation de trois à deux, deux à un, voire même trois ou quatre à un les premières années de colonisation. La plupart des

settlers ont quitté célibataires leur pays d'origine ; les autres, mariés, mais jeunes encore, n'ont que des enfants en bas âge. Peu de femmes, quelques fillettes ; de jeunes filles, presque point.

A maintes reprises, au cours de mes voyages à travers la Saskatchewan et l'Alberta, j'avais demandé à un colon ou un rancher prospère vivant seul avec ses hommes :

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

Invariablement, j'avais obtenu cette réponse :

— C'est parce que je ne trouve point de femme.

Les rares jeunes filles de la Prairie se marient presque toutes de très bonne heure : à dix-huit ans, à seize ans, à quinze ans même parfois. Dès que, sous l'enfant, perce la jouvencelle, les boys du voisinage se mettent à la courtiser. A la veillée, le dimanche, c'est une procession de visiteurs venus de cinq milles à la ronde. Un jour, on apprend que la jeune miss est fiancée à l'un des hôtes les plus assidus, généralement beaucoup plus âgé qu'elle.

Souvent, afin de mettre un terme à la monotonie de son existence solitaire, le colon recourt à des expédients bizarres. Les mariages par correspondance, par le moyen d'une annonce dans un journal de l'Est ou par

l'intermédiaire de la « boîte aux lettres » d'un grand quotidien, sont fréquents. Dans certains cas, en raison de la distance et du coût du voyage, les époux se voient pour la première fois le jour de la cérémonie nuptiale. On comprend que les unions de ce genre soient dans la règle fort mal assorties.

Je me suis laissé dire que si les cuisinières et les femmes de chambre de race blanche sont si rares dans les cités de la Colombie britannique, la chose est imputable au fait que les trains spéciaux de jeunes domestiques anglaises, écossaises ou irlandaises qui traversent la Prairie à destination de la côte du Pacifique, sont pris d'assaut par les colons du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta en quête d'une compagne. Parti bondé de Montréal, le train arrive vide à Vancouver.

Mais plus encore que dans les régions en voie de colonisation, c'est dans les chantiers de construction des nouvelles voies ferrées, dans les loghouses des bûcherons du Nord ou de la Colombie britannique et dans les ranches isolés, que l'absence de la femme se fait le plus vivement sentir. Séparés des lieux habités par cinquante ou cent milles de chemins difficilement praticables, les hommes, durant plusieurs semaines, durant six mois, souvent,

n'aperçoivent pas un visage féminin. Et l'étranger qui séjourne parmi eux a tôt fait de se convaincre combien ce défi aux lois de la nature déforme leur caractère et leur mentalité, combien il alourdit et vicie l'atmosphère du camp.

LE CHINOIS DU FAR-WEST

J'avais sommeil ; j'avais tellement sommeil que j'eusse pu dormir à même les planches mal jointes du trottoir. Mais plus que j'avais sommeil, j'avais faim. Pour n'avoir rien mangé de deux jours, j'avais faim, j'avais grand'faim, j'avais extrêmement faim ; ah ! de ma vie je n'avais eu aussi faim. Je me dirigeai vers le petit restaurant chinois.

Le Chinois, que l'on rencontre à chaque coin de rue dans les grandes cités américaines ou canadiennes des bords du Pacifique, est un type beaucoup plus rare dans la Prairie. Pourtant, dans toute petite ville de l'Alberta qui se respecte, se trouvent une blanchisserie et un ou deux restaurants tenus par des Célestes ; souvent, blanchisserie et restaurant sont réunis sous le même toit, dans une promiscuité médiocrement engageante.

Le Chinois d'Amérique, émigré avec l'inten-

tion de s'en retourner dans son pays dès qu'il aura amassé un petit pécule, est un observateur perspicace et un imitateur presque parfait ; il ne possède toutefois pas l'intelligence alerte du Nippon et n'est pas très débrouillard. Au restaurant chinois de l'Ouest, on assiste fréquemment à la petite scène que voici :

Entre un client. Le boy s'approche et lui dévide le sacramentel :

— Bifteck, côtelette de porc, saucisse, lard et œufs, jambon ?

— Bifteck.

— Thé ou café ?

— Café.

Le boy s'éclipse. Quelques instants plus tard, il reparaît et dépose une côtelette de porc et une tasse de thé sur la table.

— Hé ! John ! voici ce que vous appelez un bifteck ?

— Oh !... bifteck...

— Et ça, c'est du café ?

— Oh !... café...

Je franchis le seuil du restaurant. Immédiatement le boy vint à moi :

— Bifteck, côtelette de porc, saucisse, lard et œufs, jambon ?

Je répondis sans hésiter :

— Bifteck, côtelette de porc, saucisse, lard et œufs, jambon.

Ses yeux de Chinois se firent si ronds et sa bouche s'ouvrit si démesurément que je ne pus m'empêcher de rire. Mais j'avais trop faim pour rire bien longtemps ; plus énergiquement, je repris :

— C'est bien ça, par votre feue tresse : bifteck, et puis côtelette de porc, et puis saucisse, et puis lard et œufs, et puis jambon. Et un peu vite, s'il vous plaît ; sans quoi, faute de mieux, je vous mmm...ange.

Cette fois, il me crut. Il disparut derrière le comptoir et m'apporta en une succession rapide les cinq plats exigés. De lui-même il ajouta un pot de café, un autre de thé, trois tranches de gâteau et un gros pudding.

Quand, à moitié rassuré seulement, paraissant craindre encore un peu que, jugeant mon repas insuffisant, je ne misse ma menace à exécution, « John » s'apprêta à emporter les assiettes vides, je lui demandai :

— Combien vous dois-je ?

Le boy restait perplexe. De sa vie on ne lui avait posé question aussi embarrassante. Il s'en fut consulter le patron. Un instant plus tard, il revint :

— Un dollar.

Le prix ordinaire est vingt-cinq centins. J'estimai néanmoins que le sien n'avait rien d'excessif.

Je décrochai ma casquette. Sur le seuil, je me retournai. Au fond de la salle, derrière le haut comptoir, j'aperçus le propriétaire chinois du restaurant, le cuisinier chinois, le boy chinois et les trois Célestes de la blanchisserie qui, leurs douze yeux de Chinois en boules de loto et leurs six bouches démesurément ouvertes, regardaient sortir... l'ogre.

LE PIONNIER

Déjà le faîte des élévateurs de Medicine Hat se profilait à l'horizon quand nous aperçûmes sur la gauche un chariot attelé de six clydesdales et lourdement chargé qui paraissait s'être embourbé. Nous nous approchâmes. Le conducteur, ayant quitté la voie régulière pour rejoindre à travers la Prairie le chemin d'un ranch, n'avait pas remarqué l'orifice d'un trou de blaireau ; l'une des roues postérieures du véhicule s'y était profondément enfoncée et les six chevaux n'étaient pas parvenus à l'en extraire. Comme nous arrivions, l'homme était occupé à dégager la terre devant la roue.

— Pouvons-nous vous donner un coup de main ? demanda mon compagnon.

De la tête, le charretier, un solide gaillard de dix-neuf ou vingt ans, fit signe que non.

Inutile d'insister. J'éperonnai Jim.

— Un instant, dit Reading. Quelle impression produit sur vous cet homme ?

— Celle d'un être peu raffiné, d'abord. Celle d'un colon semblable à tous les autres colons, ensuite.

— Votre premier jugement est peut-être exact. Mais pour le reste, vous n'y êtes pas. Voyez plutôt comment il travaille : aucune hâte fébrile, rien que des mouvements adroits et exactement mesurés. Voyez aussi comme est conformé son visage. Son front étroit et fuyant, son nez camus, quoique trop petit, et ses yeux presque à fleur de visage, sont ceux d'un individu sans grande intelligence. Mais la mâchoire inférieure, très développée, bien que sans prognathisme, trahit de violents instincts animaux. Et le menton, saillant sans être trop proéminent, est l'indice d'un tempérament combattif, d'une volonté obstinée, résolue à triompher de tous les obstacles. Quelles conclusions tirez-vous de cela ?

— J'avoue n'y pas voir beaucoup plus clair qu'auparavant.

— Mon cher Harry, vous avez sous les yeux le type du vrai pionnier, le type de l'homme qui, dans l'Ouest, réussit. Nullement raffiné : cela l'empêchera de sentir tout ce qui manque au colon de la steppe. Pas très intelligent : il n'aurait que faire, ici, d'une intelligence supérieure. En revanche, bon organisateur dans les

questions de moindre importance, énergique, tenace et, ce qui ne gêne pas non plus, merveilleusement musclé. Croyez-moi, il fera son chemin dans ce pays.

Cependant, l'homme avait achevé de dégager la terre devant la roue et démêlait les traits de ses bêtes.

— Que pensez-vous qu'il va faire maintenant ? questionna mon ami.

— Il empoignera les six rênes d'une main, brandira son fouet de l'autre, et cherchera à sortir ainsi de cette impasse.

— Cette fois encore, vous n'y êtes pas. Remarquez premièrement qu'il n'a pas jeté les rênes à terre ; il les a enroulées autour du levier du frein. Ensuite, comme la plupart des charretiers de la Prairie, il n'a sans doute pas de fouet. Enfin, bien qu'entièrement inapte aux raisonnements subtils, bien que ne connaissant de l'arithmétique que ce qu'il lui faut pour s'assurer que ses fournisseurs lui rendent exactement la monnaie de sa pièce, il sait que le poids du conducteur, réparti entre six forts chevaux, est quantité négligeable. Il s'installera donc confortablement sur son siège afin de pouvoir concentrer toute son attention sur l'effort à exiger de ses bêtes. Je parierais encore qu'afin d'avoir la tête plus libre, il se mouchera pour commencer.

L'homme s'était assuré que rien ne clochait plus. Il souffla du nez entre le pouce et l'index, secoua les doigts en l'air, les essuya à ses *overalls* (1), puis grimpa sur le siège. Saisissant les six rênes de sa main gauche, il les ramena à lui et, les lèvres serrées, l'œil tendu, réprima les élans intempestifs des chevaux impatients. Je sentais le magnétisme de cet éphèbe s'imposer non seulement à ses bêtes, mais aussi à mon compagnon et à moi-même. Enfin, quand les six clydesdales se furent entièrement calmés, il poussa de la main droite le levier du frein et murmura entre ses dents un imperceptible : *Gidap !*

A cet ordre, les six jarrets se crispèrent, se crispèrent plus fortement encore, et avec fracas, le lourd véhicule, se redressant, quitta l'ornière.

Pas un muscle de l'homme n'avait bougé.

(1) Pantalons de travail, ou « bleus », que portent tous les fermiers et ouvriers en Amérique.

LE FILOU DE L'OUEST

Je pris le train de nuit pour Calgary et m'installai dans un *colonist* (1). Le wagon était à moitié vide, l'afflux printanier des émigrants étant depuis longtemps tari. La plupart des voyageurs paraissaient être des ouvriers saisonniers, venus des villes du Manitoba et de la Saskatchewan afin de s'engager dans les chantiers des forêts de la Colombie britannique, venus sans doute aussi des provinces de l'Est, au bénéfice d'un tarif extrêmement réduit, pour la récolte et les battages dans l'Alberta.

Je dormais profondément quand le train atteignit Calgary. Un de mes compagnons de voyage, auquel j'avais fait part de mon intention de chercher du travail dans cette ville, me réveilla. J'enfilai mes chaussures, je donnai un

(1) Wagon d'émigrants, dont les banquettes en cuir peuvent se déployer et les grands porte-bagages en bois se rabattre, formant des couchettes pour la nuit.

coup de peigne à mes cheveux et j'empoignai ma valise.

Il était sept heures du matin. Les bureaux de placement n'ouvriraient leurs portes qu'à huit heures ; j'aurais donc tout le temps de déjeuner. Le hall de la gare était presque désert ; seuls dix ou quinze ouvriers venus par le même train que moi, ayant déposé leurs bagages dans un coin, s'entretenaient, par petits groupes, de leurs projets. Sans hâte, car rien ne pressait, j'examinai les réclames collées aux murs. Puis je me dirigeai vers la sortie. Après quelques secondes d'hésitation, je résolus de me rendre à un petit hôtel bon marché que je connaissais, à deux minutes de là. Cependant, j'avais à peine fait cinquante pas quand j'aperçus, de l'autre côté de la rue, un nouveau restaurant de bel aspect. Je m'approchai. Derrière la haute glace de la devanture, un pâtissier, vêtu de blanc, grillait des galettes de maïs. Je m'amusai à regarder la dextérité avec laquelle il coulait la pâte molle sur la tôle du fourneau et, d'un coup sec de sa spatule, la faisait tournoyer en l'air quand le dessous était doré à point.

Depuis quelques instants, j'avais remarqué qu'un monsieur bedonnant que j'avais par deux fois croisé dans le hall et que j'avais pris tout d'abord pour un petit commerçant

croyant à la vertu tonifiante des flâneries matinales, ne me perdait pas de vue. Comme le mitron s'apprêtait à lancer dans un grand plat les galettes brunies des deux côtés, j'entendis derrière moi une voix qui disait :

— Très habile, ce pâtissier, n'est-ce pas ?

Je me retournai. C'était mon homme...

Le vrai bandit des grandes agglomérations des Etats-Unis, le *gun man* audacieux pour lequel la vie d'autrui ne compte pas et la sienne propre ne compte guère, est presque inconnu dans l'Ouest canadien. Cependant, il arrive qu'un citoyen de Winnipeg, de Calgary ou d'Edmonton, s'étant attardé à son club ou au restaurant, soit abordé dans une rue déserte par deux messieurs correctement vêtus, mais soigneusement masqués et armés de brownings :

— *Hands up !* (1)

Inutile de regimber ; le passant lève les bras en l'air ; le gun man n'hésite jamais à faire feu sur qui cherche à lui résister ou à appeler au secours. Pendant qu'un des « messieurs » tient l'homme sous la menace de son pistolet, l'autre fouille consciencieusement ses poches

(1) Haut les mains !

et en extrait les objets de valeur. Parfois, les bandits ne sont pas dépourvus de civilité ; ils restituent cinq centins à leur victime... pour lui permettre de rentrer chez elle en tram.

Le filou de l'Ouest, cependant, ne recourt généralement pas à l'arme à feu. Il se contente de saouler à fond le gogo dont la bourse lui paraît garnie. Ou bien, il lie conversation avec un voisin à l'hôtel ou dans un compartiment de chemin de fer, avec un étranger dans la rue. Une heure plus tard, il a en main l'argent de sa victime ou un chèque bénévolement signé par elle. Si la proie est moins aisée, il s'arrange à passer la nuit avec elle ; les prétextes abondent.

L'automne précédent, comme j'étais descendu avec un jeune Autrichien, novice autant que moi, dans un hôtel de Calgary, je le vis un jour s'engager dans une conversation très animée avec un gentleman d'aspect fort distingué. L'instant d'après, il vint à moi ; il était hors de lui :

— Mon cher Harry, s'exclama-t-il, je viens d'accomplir en ces dix minutes un travail plus utile que ma besogne de tout l'été. Je pars ce soir pour Edmonton avec ce monsieur. Nous passerons l'hiver à pêcher le poisson du lac Wabanum. Au printemps, il m'autorisera à

canceller sa concession, une excellente terre située à douze milles seulement d'une ligne de chemin de fer.

J'essayai de faire entendre à mon compagnon qu'une proposition aussi généreuse, de la part d'un inconnu, pourrait bien n'être qu'un attrape-nigaud. Mal m'en prit ; il se fâcha, m'invectiva et finalement, comme j'insistais, me tourna résolument le dos.

Ils partirent. Trois jours plus tard, à ma grande surprise, j'aperçus de nouveau mon gentleman d'aspect fort distingué, accoutré à vrai dire de façon différente, en train de lier conversation avec un quidam dans le hall d'un autre hôtel.

— Le poisson se laisse prendre bien rapidement dans ce pays, insinuai-je. Où donc est Fritz ?

Très calme, l'homme me répondit :

— La pêche n'est pas encore ouverte. Je suis revenu ici pour affaires. Votre ami m'attend à l'*Alberta Hotel,* à Edmonton.

Je feignis d'entrer au bar ; puis je courus au téléphone avertir la police. Quand je quittai la cabine, l'homme avait décampé. Je ne sus jamais s'il avait réussi à rouler Fritz.

...C'était mon homme.

— Très habile, en effet, répondis-je.

L'individu vint se placer à côté de moi et parut se plonger entièrement dans la contemplation de la scène que nous avions sous les yeux. Cependant, j'étais sur mes gardes et j'eus vite fait de me convaincre qu'il coulait de temps à autre un regard de coin à droite, puis à gauche, pour s'assurer que personne ne nous observait. Je ne m'étais pas trompé ; j'avais affaire à un filou de l'Ouest qui, s'étant aperçu que je n'avais point encore fait couper ma moustache, me trouvant sans doute l'air badaud, voyant ma mise assez convenable et ayant remarqué mes hésitations dans le hall, puis devant la gare, me prenait pour un ouvrier européen de condition relativement aisée, débarqué quelques mois auparavant dans un port de l'Est, puis venu dans l'Ouest à la recherche d'une nouvelle occupation. Assurément, il allait chercher à me rouler. Si j'essayais de jouer au plus fin !

Cependant, l'homme, s'étant convaincu que personne, dans la rue encore peu animée, ne prêtait attention à nous, reprenait :

— C'est la première fois que vous voyez confectionner des *hot cakes* ?

— Oui. Ce travail m'intéresse fort, car en Suisse nous ne connaissons pas ces galettes.

— En Suisse ! Vous êtes Suisse ! Quelle heu-

reuse coïncidence ! Je suis moi-même Allemand. *Sie sprechen deutsch ?* (1)

— *Ein wenig* (2). Ma langue maternelle est le français.

— On ne le dirait pas ; vous parlez l'allemand à la perfection. Ainsi, nous sommes presque des compatriotes. Qu'êtes-vous venu faire au Canada ? Vous cherchez du travail, sans doute ?

— Oui.

— Quel genre de travail ?

— Je désirerais trouver une occupation pour les battages.

— Pour les battages ! Quelle heureuse coïncidence, une fois de plus. J'ai précisément un ami qui possède une grande ferme à Innisfail, à soixante milles au nord de Calgary, dans une région où la récolte a été excellente. Il a commencé ses battages mercredi et m'a téléphoné hier pour me demander d'engager encore en son nom un bon ouvrier. Je vous retiens. Trois dollars par jour, logé et nourri ; cela vous convient-il ?

— J'ignore quels sont les gages cet automne. Je désirerais me renseigner auprès d'un bureau de placement.

(1) Vous parlez l'allemand ?
(2) Un peu.

— Inutile. Je vous avais déjà offert un salaire supérieur à la moyenne. Mais vous me plaisez ; mon ami aime les gens actifs et débrouillards comme vous ; il m'a autorisé à aller jusqu'à trois dollars et demi. Affaire conclue. Il arrivera par le train de huit heures treize. Je vous le présenterai. C'est un Allemand, un pur Poméranien ; il sera enchanté de retrouver un compatriote. Maintenant, vous accepterez bien un petit verre ?

— Merci, je n'aime pas le whisky. D'ailleurs, je viens d'arriver et n'ai pas encore déjeuné. J'ai une faim de loup.

— Qu'à cela ne tienne ! nous avons le temps. Moi aussi, je n'ai pas encore pris grand'chose. Entrons ici.

Nous entrâmes dans le restaurant chic. J'avais vraiment très faim. Aussi commandai-je le déjeuner complet américain : orange, galettes de maïs arrosées de sucre d'érable, porridge, œufs et lard grillé, marmelade ; afin d'économiser plus tard sur mon dîner (1), qui ne serait assurément payé ni par mon compagnon ni par son généreux ami, je me fis même servir une seconde ration d'œufs et de lard.

Tout en mangeant, nous causions. Je n'avais rien à dissimuler. Vers la fin du repas, Herr

(1) En Amérique : repas de midi.

Hartmann — c'était le nom de mon aimable commensal — connaissait par le menu mon histoire. Il savait que j'avais pris une concession sur le plateau de la Red Deer et que, la sécheresse ayant anéanti ma petite récolte, j'avais résolu de me rendre dans le district de Lacombe pour les battages. Et surtout, par quelques questions adroites, il s'était assuré que je n'étais pas entièrement à bout de ressources, mais que je possédais encore, à la succursale de Bassano de l'*Union Bank of Canada*, un solde actif de cent vingt-trois dollars soixante-cinq centins. Cent vingt-trois dollars et soixante-cinq centins ! un filou, même très habile, ne gagne pas autant chaque matin. Aussi, Herr Hartmann, qui m'avait déjà offert un délicieux havane, se montrait-il toujours plus empressé.

Le garçon nous remit nos petites notes : 25 centins pour Hartmann, 50 pour moi. Je fis le geste de porter la main à mon gousset.

— Rien de ça ! intervint mon compagnon. C'est moi qui paie, mon cher compatriote.

Nous sortîmes. Une voiture de tram, silencieuse, arrivait. « Center-Street, 3rd Avenue, 15th Street West » ! C'était la bonne. J'attendis que tout le monde fût monté. Puis, au

moment où elle s'apprêtait à démarrer, je sautai sur le marchepied.

— Excusez-moi, Herr Hartmann, dis-je à très haute voix. Pour un peu, j'aurais oublié une commission importante. Je passe au commissariat de police pour informer les agents qu'ils trouveront deux filous du plus bel acabit à la gare, au train de huit heures treize. Vous m'attendrez bien quelques minutes, n'est-ce pas ?...

Mais déjà le pseudo-Hartmann, pour échapper aux regards des voyageurs médusés, avait enfilé la porte du prochain *block* (1).

(1) Construction massive et très haute, avec cour intérieure. Les blocks sont les gratte-ciel du quartier des affaires des cités de l'Ouest, où le terrain atteint des prix exorbitants.

II. — BÊTES

LE BISON

LE BISON ET L'INDIEN DES PLAINES (1)

Ils sont passés les temps du Bison roi; la steppe en deuil appelle en vain son maître.

Soixante-dix : le buffalo *abonde, ses énormes troupeaux tondent le court gazon. Quand surgit le blizzard, c'est la folle stampède ; quand revient le soleil, l'immense beuglement.*

Quatre-vingt-dix : le buffalo n'est plus ; deux races en délire ont dévasté la plaine. Du Bison maître et roi il ne subsiste... que quelques os.

(1) Il ne sera question ici que de l'Indien des plaines du Nord-Ouest. Cet exposé n'est d'ailleurs pas une monographie. Il ne fait qu'une allusion accidentelle (page 69) au rôle joué dans la disparition du bison par la construction, dès 1865, des premières lignes transcontinentales de chemin de fer. Les voies ferrées rendirent aussi plus difficiles les migrations périodiques des buffalos, de leurs pâturages d'été, au nord, à leurs quartiers d'hiver, au sud. Et surtout, les chemins de fer favorisèrent l'invasion de l'Ouest par les chasseurs et aventuriers de race blanche, qui, plus encore que les aborigènes, portent la responsabilité de la rapide

Il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans à peine, la longue caravane des pionniers, des trafiquants ou des chercheurs d'or, allant au pas lent des bœufs attelés à de primitifs chariots, pouvait cheminer pendant plusieurs semaines à travers la steppe sans apercevoir aucun signe de vie animale si ce n'est, tout près, le lourd envolement d'une poule de Prairie, ou, très loin, la fuite éperdue d'une antilope. Tout à coup, on remarquait un profond changement sur la terre et dans les airs : l'herbe grise était tondue au ras du sol ou entièrement piétinée ; en revanche, la plaine était jonchée de larges bouses, dégageant une odeur comparable à celle d'une immense écurie. Si les voyageurs poursuivaient leur course,

extermination du bison. — C'est chez des auteurs américains, canadiens ou français ayant vécu longtemps chez les Pieds-Noirs ou chez d'autres tribus d'Indiens des plaines du Nord-Ouest, entre les années 1860 et 1900, qu'on trouvera les renseignements les plus intéressants. Consulter notamment : *George Bird Grinnell*, Blackfoot lodge tales (Charles Scribner's sons, New-York) ; *J. W. Schultz*, My life as an Indian (Houghton Mifflin Company, Boston et New-York) ; *Egerton Ryerson Young*, Stories from Indian wigwams and Northern camp-fires (William Briggs, Toronto) ; *Emile Petitot*, Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest (Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, Paris). Voir aussi : Wild animals at home, par *Ernest Thompson Seton* (Grosset et Dunlap, New-York) ; Manuel des Indiens du Canada, document parlementaire n° 21*a*, publié comme appendice au dixième rapport du Bureau géographique du Canada (Ottawa) ; Mœurs et histoire des Peaux-Rouges, par *René Thévenin* et *Paul Cauze* ; etc...



au bout d'une heure, au bout d'une journée, au bout de deux ou trois jours peut-être, ils découvraient au loin une masse sombre se déplaçant nonchalamment sur la Prairie, cependant que, de ci, de là, une fumée grise s'élevait en tourbillonnant dans les airs. La masse sombre, c'était la horde incommensurable des bisons vagabondant du pied des Montagnes Rocheuses aux Grands Lacs ; le tourbillon, c'était la poussière soulevée par le piaffement irrité des vieux chefs du troupeau provoquant les jeunes mâles en duel singulier. La caravane mettait parfois plusieurs heures pour traverser la multitude des ruminants ; les femelles, curieuses, se contentaient de lever la tête ; les taureaux, provocateurs, grattaient le sol de leur sabot et beuglaient aux chars.

Vers 1875, d'énormes troupes de bisons erraient encore à travers la Prairie. Mais ces animaux, méfiants, s'enfuyaient généralement à l'approche de l'homme, faisant trembler à plusieurs milles la plaine de leur formidable piétinement.

En 1884, le buffalo avait été entièrement exterminé. On enferma dans le Parc national de Yellowstone, aux Etats-Unis, ou dans quelques ranches privés, les derniers spécimens de

l'espèce. Très loin au nord, dans des steppes presque inaccessibles à l'homme, subsisteraient encore quelques vestiges de celui qui fut un jour le roi de la Prairie (1).

A l'histoire du bison est étroitement liée celle de l'Indien des plaines. C'est la chair du bison, mangée fraîche après les chasses et, en toutes autres circonstances, consommée à l'état de *pemmican* ou viande séchée, pilée et soigneusement ensachée, qui formait la principale nourriture des tribus de la steppe. Il n'était d'ailleurs pas de partie de l'animal qui ne fût de quelque utilité. La peau, tannée avec son épaisse toison, était transformée en couvertures pour la nuit et en manteaux pour l'hiver ; elle surpassait les meilleures fourrures des carnassiers pour la construction des *tipis* ou tentes circulaires aisément démontables, légères et néanmoins très chaudes, dans lesquelles vivaient les Indiens. Débarrassée de

(1) L'essai le plus intéressant de reconstitution de la race fut fait par un Franco-Canadien qui avait racheté des pères jésuites évangélisant chez une tribu du Montana un petit troupeau issu d'un couple de bisons. Le troupeau, qui s'accrut rapidement et que le gouvernement canadien finit par acquérir pour l'enfermer dans le parc national de Wainwright, dans l'Alberta, comptait en 1927 près de 10.000 têtes. Il existe aussi un certain nombre de buffalos captifs ou en liberté dans le grand parc national des Montagnes Rocheuses et aux Etats-Unis.

son poil, brute ou tannée, elle servait à la confection de vêtements d'été, de jambières, de mocassins, de couvertures légères, de raquettes, de lanières, de parflèches (1), d'ustensiles divers. La peau épaisse de la nuque du mâle formait un bouclier assez résistant pour faire dévier la pointe de silex des flèches et des javelots, voire le plomb des anciennes armes à feu. Les poils étaient tissés en ceintures ou servaient à rembourrer les coussins et matelasser les panneaux des selles ; les longues barbes se portaient comme ornements des boucliers ou de certains vêtements. On taillait dans les cornes des cuillers et des tasses ou on en agrémentait les casques de guerre. De certains os, les Indiens façonnaient des grattoirs pour apprêter les peaux de bêtes ; l'omoplate, fixée à un manche de bois, faisait une hache de travail et de guerre. Les tendons fournissaient des cordes d'arc, du fil pour coudre les vêtements et les couvertures. Des sabots, enfin, on extrayait une colle forte pour fixer la pointe et l'empenne des flèches. Il n'était pas jusqu'aux bouses plates de l'animal dont les Indiens des plaines savaient tirer parti en les utilisant comme combustible lors-

(1) Coffres à pemmican (de l'anglais *flesh*, ou viande).

qu'ils étaient obligés de camper loin des rives boisées des grands fleuves.

Jusque vers la fin du dix-huitième siècle, les Indiens des steppes du Canada et du nord des Etats-Unis ne connaissaient d'autres moyens de locomotion que le *travois* (1) et le traîneau à chiens, et d'autres armes que l'arc, le javelot, la hache et le couteau. Ils étaient obligés de chasser le bison à pied, armés de leurs arcs seulement. Cette méthode n'était pas sans danger ; parfois, un mâle, excité par l'odeur du sang, fonçait sur le sagittaire, lequel, n'ayant que ses jambes pour fuir, risquait d'être déchiqueté et piétiné.

Aussi, plutôt que d'abattre le bison à l'aide d'arcs et de flèches, les Indiens recouraient-ils fréquemment à d'autres procédés. Le plus usité consistait à attirer les buffalos dans un piège de proportions gigantesques, le *piskun*. Au haut d'une falaise à pic, on construisait deux longs murs de pierre, formant un entonnoir allant en se resserrant peu à peu jusqu'à ne présenter qu'une étroite issue au bord du précipice. Pendant que toute la tribu, hom-

(1) Sorte de brancard, fixé par une extrémité aux flancs d'un chien (plus tard aussi d'un cheval), tandis que l'autre traînait sur le sol.

mes, femmes, vieillards et enfants, se tapissait derrière les murs à l'entrée du *couloir*, un chasseur, généralement un sorcier, coiffé d'une tête de bison et vêtu d'une longue *robe* (1), s'approchait du troupeau, se montrant, puis se dissimulant derrière les monticules ou les pierres. Intrigués, les bisons le suivaient, lentement d'abord, mais toujours plus vite. Dès que la horde était engagée dans le piskun, le chasseur enjambait le mur et les Indiens sortaient de leurs cachettes en poussant de bruyantes exclamations et en agitant leurs couvertures. Affolés, les animaux de l'arrière se ruaient sur ceux du devant, et bientôt la troupe entière roulait dans le ravin. Les bisons qui n'avaient pas péri sur le coup étaient massacrés. Un petit nombre seulement parvenaient à s'échapper. Mais, dans la règle, les Indiens construisaient au pied de la falaise une sorte de corral, le piskun proprement dit, dans lequel ils immolaient les bêtes qui n'avaient pas été tuées dans leur chute.

Dans la Prairie, cependant, il n'eût pas toujours été possible de trouver des falaises assez hautes pour semer la mort et le désarroi dans la troupe des buffalos. Là, les Indiens cons-

(1) Peau de bison munie de son épaisse toison.

truisaient leur piskun à même la plaine, mais à l'endroit où le couloir s'engageait dans le corral, ils érigeaient un tremplin de cinq pieds de haut. Les gros bois, souvent, eussent fait défaut pour construire un corral résistant. Dans ce cas, les Indiens confectionnaient une haie de branchages très serrés afin que les animaux ne vissent pas au travers. Chose bizarre, les bisons, aux assauts desquels seul un mur épais aurait résisté, ne se ruaient point contre cette fragile barrière, mais tournaient indéfiniment en cercle à l'intérieur en mugissant, tandis que les chasseurs, montés sur le tremplin et la clôture, les effrayaient par leurs gesticulations et leurs cris, et, au passage, les accablaient de flèches et de javelots.

Toute la viande qui n'était pas consommée immédiatement était mise à sécher en tranches minces et transformée en pemmican.

La chasse au buffalo se modifia beaucoup au début du dix-neuvième siècle, lorsque les Indiens des plaines furent parvenus à se procurer des chevaux et des armes à feu. Pendant quelques dizaines d'années encore, ils se servirent des piskuns dans lesquels ils forçaient à s'engager les bisons en les poursuivant à cheval. Cependant, ils goûtaient bien davantage la chasse à la course. Déployés en une ligne d'un demi-mille ou un mille de longueur,

les cavaliers s'approchaient le plus possible du troupeau. Dès que les animaux, inquiets, commençaient à fuir dans la direction opposée, ils abandonnaient les rênes à leurs *cayuses* (1) qui partaient à toute allure. Tirant, puis rechargeant des deux mains leurs armes, ils s'efforçaient d'abattre les bêtes les plus jeunes et les mieux en viande.

Pendant longtemps, les Indiens se contentèrent de tuer les animaux nécessaires à la confection de leur pemmican. Les armes à feu dont ils disposaient étaient d'ailleurs fort primitives, la plupart se chargeant par le canon, et souvent les chasseurs préféraient encore l'arc au fusil. Les choses changèrent toutefois après 1860, et surtout 1870, lorsque la venue des chemins de fer eut permis aux Peaux-Rouges d'obtenir des armes meilleures, voire des fusils à répétition. Aidés dans ce jeu par les ranchers et aventuriers de race blanche, ils se mirent à massacrer les bisons non plus uniquement pour s'approvisionner de viande et vendre aux trafiquants et à la Compagnie de la Baie d'Hudson les robes dont ils n'avaient pas eux-mêmes l'emploi, mais par pure gloriole ; ils ne prenaient pas la peine

(1) Cayuse : petit cheval de l'Ouest, non amélioré par l'apport de sang étranger.

d'écorcher leurs victimes et se bornaient à en prélever la langue, objet sacré et morceau le plus délicat de l'animal. C'était à qui pourrait se vanter d'avoir abattu le plus de buffalos ; les chasseurs se portaient des défis continuels, les tribus rivalisaient dans le carnage les unes avec les autres. On évalue à un demi-million le nombre des animaux immolés de la sorte chaque année. Dès l'hiver de 1878 à 1879, le bison eut complètement disparu de l'Alberta. Pendant quelques années encore, de grandes troupes subsistèrent dans le Montana, au nord des Etats-Unis. Mais les Indiens les avaient repérées et, incapables de tirer la leçon de leurs expériences, poursuivaient leur œuvre de destruction. Si bien qu'en 1883, le buffalo avait été entièrement exterminé dans tout le territoire de chasse des Siksikas.

Les Pieds-Noirs payèrent très cher leur imprévoyance. Jusque-là, depuis leur venue dans la steppe, quelque deux cents ans auparavant (1), le bison avait formé toute leur subsistance. Ils n'avaient jamais été un peuple de cultivateurs et, au moment de la disparition définitive du buffalo, ne possédaient pas de

(1) Il est probable que les Pieds-Noirs habitaient jadis les régions boisées du nord de l'Alberta et de la Saskatchewan, d'où ils furent refoulés vers le sud par les Chippewas et les Cris.

bestiaux. En outre, par une tragique fatalité, leurs troupeaux de chevaux avaient été décimés peu auparavant par une maladie mystérieuse contre laquelle on ne connaissait aucun remède ; ceux qui restaient avaient été troqués contre du whisky. Aussi l'hiver de 1883 à 1884 fut-il excessivement dur. Ce fut tout d'abord la misère, puis la famine, puis la détresse noire. Insuffisamment renseigné par des agents prévaricateurs et que soudoyaient les gros ranchers convoitant les dernières réserves des tribus des plaines, le gouvernement américain, pendant longtemps, n'envoya aucun secours. Lorsque, enfin, quelques chariots de farine et de lard se mirent en route, le convoi fut retardé dans sa marche par une succession de blizzards, puis par la fonte prématurée des neiges qui rendait les pistes à chars impraticables. On évalue à plus du quart de la population totale le nombre des Indiens pieds-noirs — Pieds-Noirs proprement dits, Sangs et Piégans — qui, au cours de l'hiver de 1883 à 1884 et du printemps suivant, périrent de faim ou moururent de la tuberculose contractée à la suite des privations qu'ils avaient endurées.

Certes, il convient de ne pas donner au fait que le bison n'existe plus dans la Prairie une signification autre que celle qui doit raisonna-

blement lui être attribuée. Il n'eût pas été possible de domestiquer vraiment le buffalo ; toutes les tentatives à cet effet ont échoué en raison du caractère de l'animal, qui ne se laisse pas entièrement apprivoiser et qui est sujet aux stampèdes folles. Aussi le bison était-il forcément condamné à disparaître. Peu à peu, les vastes hordes auraient été décimées ou repoussées vers les forêts et les steppes du Nord et auraient cédé la place aux bêtes de ranch et aux cultures de céréales. Cependant, ce refoulement d'une espèce impropre à toute exploitation méthodique eût été un acte raisonné, judicieux, au lieu que l'extermination prématurée du buffalo fut un exploit barbare et criminel.

INISKIM

(Légende pied-noir)

En un temps fort lointain, alors qu'une bande d'Indiens pieds-noirs erraient affamés à travers la Prairie, une femme entendit, un soir, dans un bosquet non loin de la rivière, comme le gazouillement d'un oiseau. Elle s'approche. Dans la fourche formée par deux



branches d'un vieux cotonnier, elle découvre un caillou d'aspect bizarre auquel adhèrent encore quelques poils de la toison d'un bison qui s'est frotté la nuque contre l'arbre. Le caillou dit à la femme : « Je suis Iniskim, je suis la pierre du bison. Prends-moi dans ton *tipi*. Quand les chasseurs rentreront, enseigne-leur le chant que tu m'as entendue chanter. Dis-leur de prier le soleil jusqu'à l'aube. Et lorsqu'ils repartiront, que toutes les femmes prient aussi et chantent jusqu'à leur retour la chanson du bison. La femme fit ce que la pierre avait dit et les Indiens firent ce qu'avait ordonné la pierre. Le lendemain, les chasseurs découvrirent le troupeau perdu des bisons, l'amenèrent au *piskun* et remplirent leurs parflèches de *pemmican*. Depuis lors, chaque fois qu'un guerrier siksika découvre Iniskim, il est assuré que sa chasse sera abondante et qu'avant le second coucher du soleil il aura tué le bison.

NATOS

Si les Pieds-Noirs croyaient en une multitude de divinités de moindre importance — génies des airs, génies du sol, génies des eaux

leur dieu principal, celui qu'ils révéraient comme le créateur et maître de toutes choses, comme le dispensateur de la bonne et de la mauvais fortune, c'était Natos, le soleil. Vers Natos montaient les prières quotidiennes des hôtes du camp ; c'est lui dont les guerriers imploraient le secours au moment de partir en campagne ; et c'est en son honneur qu'au renouvellement de la lune d'août à septembre, à l'époque de la cueillette des baies de *sarvis* (1), une prêtresse de la tribu érigeait, au milieu du cercle immense des *tipis*, la « Loge Médicinale ». Pendant quatre jours, autour de la Loge, les Indiens chantaient, priaient, mangeaient les langues sacrées des bisons ; les guerriers narraient, en mimant toutes les péripéties, leurs « coups » ou exploits ; et ceux qui avaient fait un vœu pendant l'année s'enfonçaient dans la poitrine ou dans le dos des crocs acérés retenus par des lanières de cuir au poteau central de la grande tente, puis ils tiraient de tout le torse sur les cordes jusqu'à ce que leur chair fût en lambeaux, certains d'apaiser de la sorte la divinité courroucée ou de conquérir sa faveur. Dans la Loge, dominant l'autel sur lequel brûlait en permanence

(1) Arbrisseau très répandu dans les forêts du Canada et dont la baie noire rappelle, en plus fade, la myrtille.

un feu d'herbes odoriférantes, était accroché le crâne d'un buffalo. De même, sur le faîte des quatre *sweat lodges* ou tipis de moindres dimensions qui flanquaient la construction principale et dans lesquelles les guerriers prenaient un bain de chaleur avant la cérémonie, les Indiens plaçaient un crâne de bison. Ces cinq crânes, conquis sur l'animal dont le charme surpassait celui de toutes les créatures inférieures de la Prairie, étaient peints, d'un côté en rouge, de l'autre en noir, symbolisant ainsi, d'une part Natos, le dieu des jours, d'autre part son épouse, Kokomikeïs, l'astre des nuits.

LE COYOTE (1)

La neige, jusque-là, m'avait empêché d'inspecter ce homestead. Elle venait de disparaître. Je calculai que j'aurais le temps de prendre le train jusqu'à Bassano, d'aller examiner cette concession et de revenir au Bureau des terres pour la date indiquée. J'arrivai sans incident à la petite ville. Là, je songeai à louer une voiture. Cependant, bien que le temps fût merveilleux, il faisait si froid que je résolus, pour me réchauffer, de faire la course à pied. Je comptais accomplir sans peine, la première après-midi, les douze milles séparant Bassano d'une petite hôtellerie dont on m'avait indiqué l'emplacement et effectuer le lendemain le reste du trajet.

Quand j'atteignis l'hôtellerie, la nuit s'ap-

(1) Cette scène pourrait être située quelques semaines avant celle de la page 9, expliquant pourquoi le narrateur avait été contraint de prendre sa concession sans l'avoir inspectée.

prêtait à tomber. Le soleil avait disparu derrière un monticule et, par l'air vif mais calme du soir, l'horizon se parait des plus merveilleuses couleurs. La maisonnette était vide. Une feuille de papier, sur laquelle une main peu habile avait tracé au crayon de gros caractères, m'apprit que le maître du logis, un célibataire, avait dû s'absenter pour quelques jours. Au cas où, en son absence, des voyageurs viendraient à passer par là, il les invitait à faire un bon feu de houille et à laisser sur la table la somme de vingt-cinq centins par repas ou par nuit.

Sitôt après avoir soupé, je modérai le tirage du fourneau et m'étendis sur l'un des trois lits de planches de l'unique pièce, heureux de n'avoir pas, comme la chose m'était arrivée à plusieurs reprises l'été précédent, à partager ma couche avec un inconnu d'une propreté douteuse. La longue course en chemin de fer et à pied m'avait un peu fatigué ; aussi dormis-je bientôt d'un sommeil de plomb. Je rêvai. J'avais obtenu la concession convoitée et déjà je m'apprêtais à y tracer le premier sillon, quand j'entendis un formidable fracas et je reçus un verre d'eau glacée en plein visage...

En sursaut, je me réveillai. Le grand bruit,

c'était le mugissement du furieux vent du nord, le verre d'eau, c'était la neige qui pénétrait par une fissure de la fenêtre.

Je sautai en bas du lit. A tâtons, dans la nuit noire, je me dirigeai vers la porte. Je l'ouvris... un tourbillon de neige me l'arracha des mains et me fouetta la figure... J'empoignai la porte par le montant et, d'une poussée vigoureuse, la refermai ; puis je tirai soigneusement le verrou. A tâtons, encore, je cherchai la lampe ; la bourrasque l'avait jetée à terre et fracassée. Le grésil ne cessait de s'infiltrer par les jointures des planches dont était construite la primitive auberge ; tâtonnant toujours dans les ténèbres, je bouchai de mon mieux les fissures à l'aide de lambeaux d'étoffe arrachés aux premiers objets qui me tombèrent sous la main.

Enfin, la neige cessa de pénétrer dans la pièce. Mais la cabane, battue par l'ouragan, paraissait vouloir s'effondrer. Je m'habillai. La violence du vent avait ravivé le feu, et par endroits la carcasse rougie du fourneau semblait prête à éclater. Redoutant un accident, je modérai de nouveau le tirage et m'assis auprès du poêle dans l'obscurité...

L'air est pur, l'air est calme ; le ciel est radieux.

Soudain, le vent du Nord en mugissant se lève, le ciel s'assombrit, se fait noir, la mitraille de neige, furieuse, balaie la plaine...

Le coyote s'est tu, s'est terré ; l'oiseau a disparu et le lièvre dans un sillon s'affaisse...

Le blizzard ! l'effroyable blizzard de la Prairie ouverte au vent forcené du Nord !

Parfois, il se dessine lentement : vent faible, petite neige ; vent plus violent, neige plus serrée ; finalement, après douze ou vingt-quatre heures peut-être, la tempête. D'autres fois — ainsi cette nuit-là — il survient soudainement, sans laisser au voyageur isolé le temps de gagner un refuge.

Toute la nuit, la tourmente fit rage. Par moments la cabane était secouée de telle manière que tout à l'intérieur vacillait. De temps à autre, une assiette, une tasse ou quelque objet dont je ne pouvais déterminer la nature roulait à terre et se réduisait en morceaux. Quel danger courais-je, au juste ? Partout autour de moi je sentais flotter le danger. Ce que, peut-être, j'appréhendais le plus, c'était qu'un coup de vent particulièrement

violent n'emportât le frêle tuyau du poêle, car sans feu, pour peu que le blizzard durât quelques heures encore, j'aurais infailliblement péri.

Enfin, le jour pointa. Je distinguai de nouveau les objets autour de moi. Bien que j'eusse bouché de mon mieux à mon réveil les interstices du mince mur de planches, la neige s'était infiltrée par mille fissures imperceptibles dans la hutte et recouvrait d'un fin manteau toutes choses. Je n'avais pas songé à tamponner le trou de la serrure. La poudre blanche avait profité de cette minuscule ouverture et formait, devant la porte, un tas conique de deux pieds de haut. Je balayai la neige et la mis fondre sur le fourneau. Puis je calfeutrai hermétiquement la porte et les murs.

Le blizzard dura toute la journée. Pour mieux lutter contre le froid, qui, bien que le fourneau fût toujours chauffé à blanc, s'infiltrait de toutes parts dans la maisonnette, je m'étais préparé deux copieux repas avec les denrées laissées par mon hôte. Cependant, les provisions dont je disposais étaient loin d'être variées et j'entrevoyais le moment où je devrais me sustenter à l'aide de sucre, de sel et de neige.

Entre deux et trois heures, le vent avait paru faiblir quelque peu. Mais bientôt il avait repris

de plus belle. Vers cinq heures, alors que je m'apprêtais à passer de mon mieux une deuxième nuit sans lumière au coin du feu, je crus percevoir au loin, sous le mugissement de la bourrasque, comme un sourd roulement de tonnerre. Je tendis l'oreille. Le grondement, faible encore, se rapprochait. Bientôt, les vitres de la hutte se mirent à trembler plus fort. Puis le tumulte se précisa et soudain j'eusse pu croire qu'effectivement le tonnerre roulait sous la cabane. Je mis le nez à la fenêtre et, au travers de la mitraille des flocons, à dix pas, j'entrevis, je devinai plutôt, la formidable « stampède »... (1).

Dans la plaine qui s'étend de la rivière Red Deer à Bassano, propriété du *Canadian Pacific Railway*, paissent aujourd'hui d'énormes troupeaux de bœufs et de chevaux. Durant vingt ou vingt-cinq ans, même, après la disparition du buffalo, toute la steppe du Far-West était restée une vaste terre de ranch. Dès que survient le blizzard, les bêtes tournent résolument le dos à la rafale. Bientôt elles s'ébranlent ; aucune clôture ne les arrête. Sont-elles confiées à la garde d'un cow-boy, il pousse sa monture au-devant du troupeau et s'efforce

(1) De l'espagnol *stampado* (trépignement).

d'en modérer l'allure. Mais souvent la volonté obstinée des animaux l'emporte sur la sienne ; le pas se fait trot, le trot devient galop, c'est la course à la mort. Le cow-boy, pourtant, crâne, reste à la tête de la horde ; peut-être, si la bourrasque se fait moins violente, parviendra-t-il à modérer plus tard la furie de la stampède et à éviter une catastrophe.

Parfois, le cheval du cow-boy chancelle, l'homme roule à terre, la troupe aveuglée lui passe sur le corps. Après la tourmente, ses compagnons ne retrouveront qu'un amas de chairs broyées, méconnaissables, dévorées en partie par les coyotes affamés.

... Le nez à la vitre, j'entrevis la formidable stampède. Deux mille bêtes, trois mille bêtes peut-être ; vingt secondes, trente secondes au plus !

Le blizzard, toujours, crépitait. Epuisé par ma course, par l'interminable nuit d'appréhension dans l'obscurité et par la longue tension nerveuse de la journée, je m'étendis tout habillé sur ma couche. Je luttai longtemps contre le sommeil. Je m'attendais à chaque instant à ce que la cabane s'abattît sur moi et à ce qu'il me fallût, comme les animaux stampédés, courir sous la tourmente à la recherche d'un abri incertain. Cependant,

j'étais si exténué que, peu à peu, je sentis mes dernières forces m'abandonner et me rendis compte de l'impossibilité dans laquelle j'étais de lutter plus longtemps.

Au milieu de la nuit, un long hurlement me réveilla.

... Le vent a fléchi et la neige s'arrête enfin ; le ciel à peine se découvre.

Soudain, dans la nuit noire, l'on entend :

« Hou houhoue, hou houhoue ! » ; et plus près :

« Hou houhoue, hou houhoue ! » ; partout autour de soi :

« Hou houhoue, hou houhoue, hou houhou houhou houhoue ! »

« Hê hêhêe, hê hêhêe, hê hêhêe ! »

« Aoup aoup aoup, aoupaoupaoup, aoup, aoupaoupaoupaoupaoupaoup ! »

Le coyote !

Malheur à l'oiseau engourdi! malheur au lièvre qui sommeille !

Rien de plus lugubre, la nuit, que le hurlement, puis le bêlement, puis le jappement du petit loup de la Prairie. Le coyote ! les

coyotes ! Deux ou trois tout au plus, on les dirait cinquante ; à deux milles de là, ils semblent à vingt pas (1).

Le hurlement du coyote dura cinq longues minutes. Souvent, l'été précédent, lorsque je campais à la belle étoile, je l'avais entendu vibrer sinistrement dans les ténèbres. Je savais ne courir aucun danger ; néanmoins, l'appel pénétrant du petit loup avait toujours fait passer un léger frisson dans mes veines. Cette nuit-là, au contraire, il sonna à mes oreilles comme un hymne de délivrance. Le coyote, caché pendant la tourmente, sentait que celle-ci touchait à sa fin et quittait son terrier pour entreprendre sa tournée de chasse nocturne. Le chant de mort qu'il entonnait à l'intention des petits animaux tapis dans les dépressions de la Prairie, l'annonce qu'il faisait de sa prochaine visite aux carcasses des chevaux et des bœufs pourrissant dans la plaine, était pour moi le signal du salut.

(1) La page qui précède ne donne qu'une idée bien imparfaite de la variété presque illimitée des modulations du chant du coyote. Cependant, le cri caractéristique de l'animal, celui qui dans la règle retentit seul, ou du moins qui précède tous les autres, c'est ce hurlement extraordinairement sonore et pénétrant qui, dans la grande plaine, s'entend distinctement à 4 ou 5 milles à la ronde.

LA CHASSE AU COYOTE

LES GREYHOUNDS

Cependant nous avions pénétré dans le chenil, faiblement éclairé par une petite fenêtre haut placée. Dans un coin, je ne distinguai tout d'abord que quatre paires d'yeux qui lançaient des éclairs. Au bout d'un instant, m'étant fait à la demi-obscurité de la pièce, je découvris les quatre bêtes. Grandes, sveltes en dépit des longs poils qui leur couvraient tout le corps, les yeux extraordinairement mobiles et ardents, elles étaient bien la vivante incarnation de la hardiesse et de la férocité.

LA CHASSE

Enfin, après n'avoir aperçu de longtemps que quelques troupes de chevaux de ranch au loin, l'un de nous discernait, à un demi-mille

ou un mille de là, une forme imprécise se déplaçant lentement sur le fond terne de la Prairie, ou une silhouette sombre, immobile contre le flanc gris d'un monticule. Nous faisions signe aux chiens, qui n'avaient point éventé la bête, de nous suivre en se rasant contre le sol pour échapper aux regards du petit loup. Nous-mêmes, nous nous couchions sur l'encolure de nos montures afin que le coyote, pensant n'avoir affaire qu'à des chevaux errants et ne soupçonnant pas la présence d'êtres humains, se laissât approcher plus aisément. Nous ne foncions pas en droite ligne sur notre proie, mais nous glissions vers elle au trot, ou, si elle paraissait flairer quelque piège, à une allure plus réduite encore, en décrivant un demi-cercle. Ainsi, le loup nous laissait généralement approcher jusqu'à cinq cents, quatre cents, parfois même trois cents pas.

Dès que nous estimions être arrivés aussi près que nous le permettrait la bête ou sitôt que celle-ci, ayant reconnu la présence d'êtres humains et de chiens, s'enfuyait en sens contraire, nous lancions nos montures ventre à terre dans sa direction.

C'était le signal attendu par les greyhounds. Ces animaux, comme tous leurs congénères, sont assez lents à apercevoir les objets éloignés ; ils doivent s'en remettre à l'homme

pour découvrir le coyote. En revanche, ils sont doués d'un flair prodigieux et, aussi sveltes mais plus grands et plus forts que le loup de la Prairie, ils le rejoignent presque toujours à la course.

Le tableau de la chasse variait peu. Le coyote, se sentant poursuivi par un ennemi aussi agile que lui, filait à toute vitesse, droit devant lui, sans jamais tourner la tête. Parfois, sous ses pieds, bayait le trou d'un blaireau ou d'un autre loup de la Prairie ; un blaireau n'eût point manqué de s'y précipiter et, le sol étant gelé à plusieurs pieds de profondeur, y eût été entièrement à l'abri des chiens et des faibles instruments dont nous disposions ; le coyote, au contraire, confiant en la seule rapidité de ses jambes et s'imaginant que ses ennemis le rejoindraient dans le terrier, jamais ne s'y réfugiait.

Devant nous, mais nous distançant rapidement, filaient comme des flèches les quatre greyhounds. Tout d'abord, j'eusse pensé que jamais ils ne forceraient la bête. Mais bientôt les deux plus petits, qui étaient aussi les plus rapides, prenaient le devant de la meute. Le plus agile de tous, Bill, qui paraissait rivé au sol, distançait peu à peu son compagnon et, indubitablement, gagnait du terrain sur son adversaire. Au bout de trois ou quatre minu-

tes, il l'avait rejoint. Alors, au lieu de lui mordiller la queue ou les jarrets, il inclinait légèrement à gauche. Dès que le coyote, se voyant rattrapé, soupçonnait que Bill allait le happer à la nuque, il faisait un brusque crochet. Le petit greyhound, jeté au loin par son élan, éprouvant quelque difficulté à se ressaisir, perdait quatre ou cinq enjambées. Mais Tip, qui suivait de près les deux bêtes, ainsi que Jack et Pat, à quinze ou vingt pas plus loin, infléchissaient leur course et se rapprochaient visiblement de leur proie. Bill recommençait une fois ou deux sa manœuvre. A ce moment, Tip avait rejoint lui aussi le coyote, et celui-ci, flanqué de chaque côté par un adversaire déterminé, était obligé, ou de s'arrêter pour livrer bataille, ou de fuir en sens inverse.

C'est alors qu'entraient en lice Jack et Pat, les plus gros des greyhounds. Moins rapides que les deux autres, ayant peut-être ménagé leurs forces pour un bond vigoureux à l'instant suprême, ils étaient arrivés à cinq pas du petit loup. Quand le fauve tournait la tête pour répondre à la morsure de Bill ou de Tip, ou lorsqu'il pirouettait sur lui-même pour filer dans une autre direction, il voyait foncer sur lui les deux molosses qui, d'un seul coup de crocs, lui brisaient la nuque.

L'ÉCUREUIL DE PRAIRIE ET LE BLAIREAU

Dans la vaste plaine de l'Ouest, de la frontière orientale du Manitoba au pied des Montagnes Rocheuses, habitent une nuée de petits rongeurs. Ce sont les écureuils de Prairie. Ces animaux, qui ont la taille et l'aspect général de l'écureuil des bois, mais dont la queue est beaucoup moins touffue, rappellent par leurs mœurs les hamsters d'Allemagne.

Dès la fonte des neiges, on les voit émerger de leurs innombrables trous, courir de droite et de gauche, s'asseoir brusquement sur leurs pattes de derrière et agiter leurs extrémités antérieures dans l'attitude de petits moines en prière. S'approche-t-on, ils poussent un « tui-tui » angoissé et disparaissent dans leurs terriers en agitant frénétiquement la queue. Une demi-minute plus tard, leur museau inquisiteur réapparaît au ras du sol ; ils se laissent aisément capturer au lacet ou au piège.

C'est ce moment que choisit le farmer pour s'en débarrasser. A l'entrée de chaque trou, il dépose une cuillerée de blé immergé pendant quelques heures dans une solution de sucre et de strychnine. Les bestioles affamées dévorent le tout avec avidité. Bientôt les champs se couvrent de petits cadavres. Si l'on néglige cette précaution, les écureuils de Prairie pulluleront très rapidement ; ils couperont la jeune céréale au fur et à mesure de sa croissance, provoquant la maturation inégale du grain, et enfouiront dans leurs terriers, en guise de provisions pour l'hiver, une bonne partie de la récolte attendue.

Les écureuils de Prairie, comme leur nom l'indique, ne se trouvent pas dans les champs cultivés seulement ; ils abondent aussi dans la Prairie vierge.

L'écureuil de Prairie possède un ennemi acharné dans le coyote. Mais les animaux qu'il redoute le plus sont peut-être la longue et mince hermine, qui se glisse nuitamment dans ses trous, et le blaireau.

Le blaireau, au corps massif, à la livrée argentée et à la tête presque blanche marquée de deux bandes noires, ne quitte qu'exceptionnellement sa retraite de jour. La nuit, en revanche, il en sort et déterre, à l'aide de

ses pattes antérieures armées d'ongles d'une grande puissance, les écureuils, qui forment le plat de résistance de son menu.

Le blaireau, par la multitude de ses trous et, plus encore, des cavités qu'il creuse pour atteindre les écureuils de Prairie, rend le galop dangereux de jour et très périlleux de nuit.

LE CASTOR (1)

Nous franchîmes la rivière à Hutton, à quinze milles en aval. Le passeur nous conta les petites péripéties de son existence.

— Votre vie, lui dis-je, doit être bien monotone ?

— C'est vrai. Lorsque la solitude me pèse, je remonte le cours du ruisseau voisin et vais examiner les digues des rats musqués et des castors.

— Il y a des castors dans nos rivières ?

— Assurément. N'avez-vous point remarqué ces troncs abandonnés au bord des petits affluents de la Red Deer ?

— Si bien, mais je pensais que c'étaient les colons qui les avaient abattus.

— Non, ce sont les castors. Ils coupent aisé-

(1) Ce croquis devrait, à vrai dire, être situé, non dans la Prairie de l'Alberta, où les castors ne vivent plus en colonies, mais sur les bords d'une rivière du centre ou du nord de la province.

ment, avec leurs longues et fortes incisives, des troncs de huit, dix, voire même douze pouces (1) de diamètre. Une fois l'arbre à terre, ils en détachent et en sectionnent les branches pour établir leurs barrages.

— A quoi servent ces barrages ?

— A former de petits lacs au milieu desquels les castors bâtissent leurs huttes, faites, comme les digues, d'un mélange de terre et de branchages.

— Avez-vous jamais observé comment ils construisent leurs digues ?

— Non, ils ne travaillent guère que de nuit. D'ailleurs, ils postent toujours l'un des leurs en sentinelle ; dès qu'il aperçoit quelque chose de suspect, ou qu'il entend un bruit insolite, il fouette vigoureusement l'eau de sa queue, et tous ces bûcherons et maçons en fourrure de regagner au plus vite leurs demeures.

— Avec quoi préparent-ils, transportent-ils, tassent-ils et égalisent-ils leur mortier ?

— Ils se servent à cet effet de leur large queue en truelle.

Nous abordions. Mon ami et moi prîmes congé du passeur et nous engageâmes sur la

(1) Le pouce anglais vaut environ deux centimètres et demi.

piste à chars qui, avant de gravir la côte pour rejoindre le plateau au sud, serpente pendant un mille ou deux parmi les arbres et les arbrisseaux des bords de la rivière.

Très intéressantes, à la vérité, les mœurs des castors, remarquai-je. Ce que je trouve de plus curieux chez ces animaux, c'est la déformation de leur appendice caudal produite par la nature pour leur permettre de s'en servir comme d'une truelle.

— Truelle : de la truelle, par la truelle, avec la truelle.

— Vous... ! ?

— Cette truelle me plaît. Je m'applique à en faire un usage aussi intelligent et aussi varié que votre castor.

— Quoi ! vous contesteriez ce fait, relaté dans tous les traités d'histoire naturelle, que le castor se sert de sa queue comme d'une truelle ?

— En tout état de cause, je ne le tiendrai pour certain que lorsque je l'aurai vérifié de mes yeux. Avez-vous lu les ouvrages de Thompson Seton ?

— Non.

— Thompson Seton est l'un des observateurs les plus attentifs des mœurs des animaux sauvages de l'Ouest. M'est avis qu'il connaît ceux des castors aussi bien que notre passeur

et même que certains savants de cabinet qui, en toute bonne foi, mais pour avoir seulement lu, et non vu la chose, nous enseignent que le castor construit sa maison avec sa queue. Eh bien ! je me rappelle avoir ri de bon cœur, un jour, en découvrant dans un de ses ouvrages un croquis illustrant la manière dont le castor se sert de sa queue en truelle.

— Expliquez-vous.

— Il l'avait coupée et la maniait, comme un authentique briqueteur de New-York ou de Calgary, à l'aide de ses membres antérieurs.

LES CHEVAUX ERRANTS

Dans la plaine de l'Ouest, dans les régions encore peu peuplées, surtout, il arrive fréquemment que des colons perdent leurs chevaux.

Le cheval n'est pas un animal migrateur ; il ira rôder peut-être à plusieurs milles, mais il ne quittera jamais de lui-même le pays où il est né. Chassé par le blizzard, il effectuera trente ou quarante milles ; mais, la tourmente passée, il revient infailliblement à son ranch.

Toutefois, le cheval du colon de la Prairie, acheté généralement dans une région fort éloignée et qui ne s'est pas encore attaché à son nouveau home, souvent cherche à s'évader. Qu'il parvienne à rompre son lien ou qu'il réussisse à franchir l'enceinte du pâturage, il se dirigera, non point à une allure rapide, mais lentement, à petites journées, s'arrêtant de temps à autre pour brouter l'herbe la plus tendre, dans la direction de son ancien home.

Guidé par son sens merveilleux d'orientation, il ne prendra pas le chemin, parfois très différent, qu'il avait suivi à l'arrivée, mais choisira une ligne plus ou moins droite.

Peut-être, au bout d'un mois, au bout de trois mois, au bout d'un an, atteindra-t-il son premier domicile. Peut-être, s'il est seul, et comme le cheval a l'instinct du troupeau, se joindra-t-il en route aux bêtes de quelque rancher ou à d'autres chevaux errants et finira-t-il par perdre de vue le but qu'il avait confusément entrevu.

CAVALCADE

Plus un feu, plus un bruit dans la plaine qui dort...

Soudain, un bruit confus fait vibrer la Prairie. Il grossit, et dans l'air frémissant de la nuit la fière cavalcade en grondant se rapproche...

Très bas à l'horizon, le croissant renversé de la lune apparaît, C d'or dans la grande ombre. Le bruit s'est fait tonnerre ; devant le disque rouge passent en hennissant les Coursiers de la Nuit...

Leur noire silhouette a sombré dans le noir, la lune a disparu derrière les nuages. Le bruit se fait distant... faible comme un murmure...

Plus un feu, plus un bruit dans la plaine qui dort.

LES COMPAGNONS DU HOMESTEADER

TOM

C'est le chef de bande. Non qu'il soit le plus fort ; mais c'est le plus vieux, peut-être. Les autres le craignent, le suivent et lui obéissent.

Parfois, quand je le menace de la voix ou du geste, Tom couche à demi les oreilles. Mais il ne frappe ni ne mord ; dans l'homme il reconnaît son maître.

NELLY

Elle s'était fait attendre durant trois longues semaines. Au point du jour, quand j'allais attraper Maud au pâturage, je lui demandais :

— Et cette pouliche ?

Maud ne répondait pas. Elle vidait consciencieusement sa mangeoire, se laissait harnacher

sans protester et travaillait tout comme les autres chevaux.

Enfin, un matin, j'aperçus à côté d'elle, juché sur quatre jambes grêles, un petit corps moite et tremblotant.

Je m'approchai. Le poulain, gauchement, s'ébranla. Je le poursuivis. Nous tournâmes ainsi trois fois autour de la mère. Je m'arrêtai ; il s'arrêta. Je fis un pas ; il en fit deux. Maud couchait les oreilles...

A quoi bon insister ! il semblait viable, et l'on m'avait assuré qu'il naîtrait pouliche. Je décidai qu'il s'appellerait Nelly.

Aujourd'hui, Nelly a huit mois. Elle a compris que je ne suis pas un méchant homme et vient manger l'avoine dans ma main.

ENCORE NELLY

Un jour, j'ai cravaché Nelly. Trois fois de suite elle avait refusé de soulever le sabot.

— Nelly, si tu recommences, je te donnerai un grand coup de cravache.

Nelly ne souleva pas le sabot. Je lui donnai un grand coup de cravache.

— Le lèveras-tu, cette fois ?

Nelly souleva le sabot... puis l'autre... puis l'autre encore... puis le quatrième sabot.

NELLY ET GLADYS

Nelly et Gladys, parfois, galopent ensemble dans le pâturage. C'est à qui arrivera la première... je ne sais où, elles s'arrêtent. Ssst ! elles repartent dans une tout autre direction.

Mais elles m'ont aperçu ; elles accourent.

— Hi hi hi hi hi hi hi hi !

— Bonjour, pouliches.

Elles viennent flairer mes poches de leurs naseaux. Elles mettraient leur sabot au feu que je suis le bon Dieu des chevaux. J'en suis très flatté ; je me garde de les détromper.

MAUD ET NELLY (1)

J'ai vu Maud, au pâturage. La neige est dure, l'herbe est rare ; Maud a beaucoup maigri.

Pourtant, Nelly tette, tette, tette.

Et Maud laisser téter.

(1) Le cheval de la Prairie passe l'hiver au pâturage, par —15 à —40° C. Il gratte la neige de son sabot pour mettre à nu le court foin sur pied qui forme toute sa subsistance.

III. — CHOSES ET AUTRES

LA RIVIÈRE

Je suis un privilégié. A cinq milles de ma terre, dans le *cañon* aux flancs hérissés de sphynx d'argile jaunâtre, coule, majestueuse, la profonde Red Deer.

L'hiver elle se prend ; les colons la passent avec leurs chars de grain. Mais soudain les chauds *chinooks* (1) font fondre la neige, la grande rivière draine les torrents écumants et pendant huit jours un nouveau fleuve gronde sur la glace ; nos chevaux le franchissent à la nage, nous-mêmes dans un canot suspendu au câble du bac.

Au printemps elle enfle et charrie d'énormes blocs de glace.

L'été, parmi la verdure des saules rabougris et des hauts cotonniers, elle roule ses eaux toujours sales.

C'est sur ses rives que le homesteader ramasse le bois mort ; c'est là qu'il cueille les lourdes grappes des *sarvis* et des merises noi-

(1) Voir croquis de la page 120.

res. C'est là, lorsque le blizzard soudainement déchaîné sème la terreur et la mort sur la steppe dénudée, qu'accourent se réfugier, au faible abri des buissons dépouillés de tout feuillage, les bêtes de ranch et les petits animaux de la Prairie. Le poisson y est rare. Dans les taillis, parfois, l'on aperçoit le grand cerf ou le loup des bois.

Ici, un lièvre bondit à l'approche du lynx ; une poule des bois s'est roidie, immobile comme une statuette. Là, un coyote inexpérimenté hurle au contact des piquants d'un porc-épic en boule.

Sur une haute branche, la pie folle jacasse ; le merle lui répond, moqueur. Dans le tronc pourri d'un vieil arbre, le morne hibou fait « hou hou », cependant que très haut dans les airs l'aigle doré, dont l'œil au loin découvre la cime immaculée des Rocheuses géantes, plane, superbe, au-dessus du *cañon*.

LES CHEMINS DE L'OUEST

Les chemins de l'Ouest ne sont pas des routes macadamisées et soigneusement entretenues comme celles de l'Europe occidentale. Ce sont deux simples ornières. Un chariot traverse la Prairie vierge, laissant derrière lui une double et mince impression. Un second suit la trace du premier. D'autres passent, qui creusent davantage la raie ébauchée. En fin de compte, sur les voies très fréquentées, ainsi aux abords des villes, se forment deux profonds sillons.

Par un temps sec, les pistes à chars de la Prairie sont assez bonnes ; le fond des ornières, dans les régions exemptes de cailloux, est à la fois uni, résistant et légèrement élastique ; les chevaux s'y engagent volontiers. Par la pluie, au contraire, ces chemins sont impraticables ; le sabot des animaux ne trouve aucune prise sur le limon glissant et le chariot

enfonce dans la boue jusqu'au milieu des rais. D'elles-mêmes les bêtes se mettent à marcher, l'une entre les ornières, l'autre sur le côté. Ainsi se crée une nouvelle voie, chevauchant la première, mais moins profonde.

LA HERSE A DISQUES

Après la charrue, la herse à disques ou pulvérisateur à disques est l'instrument le plus indispensable au colon de l'Ouest. On la passe, pour effriter les bandes, sur les terres labourées pour la première ou la deuxième fois et dont la herse à dents, trop faible et trop légère, serait incapable d'entamer le tissu radiculaire serré et dur. Elle se compose de dix, douze ou seize disques en forme de cuvettes, d'un pied de haut environ, disposés sur deux axes mobiles situés dans le prolongement l'un de l'autre. Lorsque l'instrument roule à travers la Prairie, les disques ne raient que très légèrement le sol. Dès qu'il arrive sur le défrichage, le conducteur, à l'aide d'un levier, modifie la position des deux trains de disques, qui prennent la forme d'un V à angle très obtus. Les cuvettes, tournant dans une position oblique, soulèvent, retournent et émiettent la terre du labour.

FEUX DE BROUSSE ET FEUX DE FORÊTS

Depuis longtemps, le gazon de la Prairie s'était desséché ; la steppe avait revêtu cette teinte gris jaunâtre qu'on lui voit durant la plus grande partie de l'année. Le blé de Dunkirk, semé au début d'avril dans une terre bien préparée l'été précédent, végétait encore. Mais mon avoine, haute de huit ou dix pouces à peine, déjà épiait ; l'instinct confus de la conservation la poussait, puisqu'il lui était interdit de se développer davantage, à concentrer toute sa substance à la formation de maigres épis destinés à assurer la survivance de l'espèce.

Le 10 juin arriva, le 15 juin arriva. Mon avoine était entièrement perdue et déjà le court blé de Dunkirk commençait à épier. Un soir, très loin au sud, j'aperçus une petite tache lumineuse. Pendant la nuit, elle s'élargit et parut se déplacer lentement vers l'ouest. Puis d'autres taches surgirent et bientôt je compris

que toute la Prairie desséchée, aux environs de Bassano, était en feu. Je n'éprouvais pourtant aucune inquiétude, car je savais que les flammes ne franchiraient pas la rivière.

Un matin, comme j'achevais d'amener à la surface une grosse pierre dont l'extraction m'avait coûté beaucoup de travail, je remarquai que le ciel était soudain devenu menaçant ; on devinait à peine l'endroit où se cachait le soleil. La brise du nord, qui s'était levée la veille au soir, se mit à souffler plus violemment et la Prairie fut envahie par une brume opaque. Enfin, pensai-je, nous aurons la pluie. Abandonnant ma barre à mine, j'ajustai le soc de ma charrue et j'inspectai mes harnais pour m'assurer qu'ils étaient en bon état.

Le soir arriva. Les nuages et le brouillard obscurcissaient entièrement le ciel, mais la pluie n'était point venue.

Le lendemain, l'air était toujours aussi troublé et cette brume âcre finissait par m'oppresser. Vers dix heures, j'aperçus un attelage qui longeait la clôture de mon champ. C'était celui d'un colon du nord se rendant à la rivière pour y ramasser du bois ou y couper des piquets de saule. Je hélai l'homme :

— Ne pensez-vous pas que nous aurons bientôt la pluie ?

— L'été prochain, peut-être. Jamais l'air n'a été aussi sec qu'aujourd'hui.

— Et ce brouillard ?

Il éclata de rire.

— Ce brouillard ! c'est la fumée des feux de brousse...

Je n'ai vu qu'une fois le feu de brousse. C'était en juin ou juillet 19..., aux environs d'une petite ville du nord de la Saskatchewan. J'allais examiner une concession abandonnée par son possesseur et je suivais une piste à chars se coulant entre les broussailles et les arbrisseaux lorsque j'aperçus, à soixante ou quatre-vingts pas, comme une traînée de flamme. J'entendais un crépitement soutenu et, par instant, de singuliers craquements.

La ligne rouge se rapprochait. Un peu inquiet, je songeais à rebrousser chemin quand je fus rejoint par un cavalier.

— Est-ce le feu de brousse ?

— Oui.

— Il n'y a donc aucun danger ?

— Non, l'air est calme ; d'ailleurs, il a plu hier et la brousse n'est pas encore très sèche. La ville aussi ne court aucun risque ; les autorités ont fait labourer un garde-feu. Allez examiner l'incendie de près.

Je m'approchai. Lentement, le long ruban de flamme s'insinuait sous la brousse. Je n'en apercevais pas les extrémités, mais je calculais qu'il pouvait avoir deux pieds, trois pieds, parfois même quatre pieds de largeur. De temps à autre, un anneau atteignait une touffe de hautes herbes. Alors il enflait subitement, et pendant quelques secondes c'était une furieuse crépitation. Puis de nouveau l'on n'apercevait que la courte flamme happant le maigre gazon et sapant par la base les broussailles avant de les dévorer.

D'un bond, je franchis la ligne de feu. Je dus m'écarter d'une dizaine de pas, car la cendre brûlante carbonisait la semelle de mes bottes. Les herbes, les feuilles sèches et les broussailles étaient entièrement consumées ; les arbrisseaux, dont un cercle violacé léchait encore le pied, devaient avoir péri ; seules les tiges de cinq pouces ou plus avaient résisté à l'incendie.

A la ville, je m'informai :

— Ces feux de brousse sont-ils spontanés ?

— Dans la règle, non, me répondit-on, bien que très exceptionnellement ils puissent être occasionnés par l'action d'un tesson de bouteille concentrant les rayons du soleil à la façon d'une lentille de verre. Ils sont dus parfois à l'imprévoyance d'un passant, d'un

fumeur ayant jeté négligemment au loin une allumette imparfaitement éteinte. Mais le plus souvent, ce sont les colons eux-mêmes qui les provoquent. Ainsi le défrichage est beaucoup facilité.

En effet, un mois plus tard, dans une région encore peu peuplée du nord de l'Alberta, je traversai une vaste étendue d'arbustes et de taillis à la base carbonisée, entièrement desséchés.

— C'est moi-même qui y ai mis le feu, me dit un homesteader. L'année prochaine, je recommencerai. Alors les arbrisseaux mêmes brûleront. Ainsi la contrée se colonisera plus rapidement.

Le feu de brousse proprement dit n'est guère dangereux ; il ne court pas loin, le premier ruisseau l'arrête. Le feu de forêts, au contraire, est très redoutable. Il ne se produit qu'après une sécheresse excessive. Mais alors ce ne sont pas seulement les broussailles, ce sont aussi les arbres de haute futaie qui flambent. Le brasier mesure parfois cent mètres et plus de largeur et la chaleur interdit l'accès des lieux. Les arbres tombant en travers des rivières, ou les flammèches chassées par le vent, propagent souvent le feu à une distance considérable. Les incendies de forêts sont

le fléau des régions boisées et sèches de l'intérieur de la Colombie britannique, où une armée de gardes forestiers parcourent sans cesse le pays à cheval ou, perchés sur de hautes tours, surveillent les environs.

Dans le Nord, sur le versant oriental des Montagnes Rocheuses, il me souvient d'avoir vu une grande forêt entièrement détruite par le feu. Les arbres, à moitié calcinés, s'entassaient les uns sur les autres jusqu'à dix pieds de hauteur. Aujourd'hui, là même où il y a vingt ou trente ans existait une magnifique futaie, ne vient plus qu'un maigre taillis. La cause de cet effroyable ravage ? L'imprudence d'un voyageur ou la fanfaronnade d'un cow-boy.

— ...Ce brouillard, c'est la fumée des feux de brousse, avait dit l'homme.

— Qu'entendez-vous par là ? Nous sommes ici au centre même de la Prairie.

— Je veux dire que, depuis cinq ou six jours, brûlent d'énormes feux de brousse, à quatre-vingts ou cent milles au nord.

— Courons-nous quelque danger ?

— Je ne le crois pas. A moins, toutefois, que le vent ne se mette à souffler avec une violence exceptionnelle, les jachères des colons installés plus au sud et les larges ornières de

leurs pistes à chars suffiront pour arrêter l'incendie. Mais observez la plus grande prudence ; le moindre mégot jeté à terre mettrait infailliblement le feu au gazon.

Je rentrai. Je harnachai mes chevaux et, en dépit de la sécheresse qui rendait cette tâche excessivement pénible, je labourai un garde-feu autour de ma hutte. Si la Prairie prenait feu, je sauverais au moins mon rustique abri et mes effets.

MIRAGES

L'après-midi, nous remarquâmes que la végétation était plus pauvre encore qu'à Wilson ; à n'en pas douter, de tout le printemps et de tout l'été, il n'était pas tombé ici une seule goutte de pluie. La région était aussi plus caillouteuse, et par endroits nous traversions de grands bancs de sable sur lesquels ne croissaient que de minuscules cactus.

Vers six heures, nous longions, dans l'immense plaine grise, un champ de courts chaumes grisâtres, quand soudain Jones s'écria :

— Suis-je l'objet d'une hallucination ? ou est-ce vraiment une riante prairie que j'aperçois au milieu de ces chaumes calcinés ?

Nous tournâmes la tête. Notre compagnon avait dit vrai. Tandis que les chaumes faiblement éclairés encore par le soleil paraissaient gris foncé, ceux qui, situés sur un plan légèrement incliné, étaient dans la pénombre, sem-

blaient baignés d'un glauque clair et donnaient, en cette année d'excessive sécheresse, l'illusion d'un pré verdoyant. J'examinai le ciel : il était pur ; seuls quelques cirrus violacés planaient au-dessus du champ.

— Ce doit être là, dit Reading, l'effet d'un mirage ou d'un jeu de couleurs complémentaires. J'ai observé à plusieurs reprises dans la Prairie des phénomènes d'illusion d'optique très singuliers. Ainsi, cet été, j'ai parfois cru apercevoir au loin des maisonnettes pareilles aux nôtres, qui semblaient glisser sur la plaine. Vous connaissez le ranch de Brown, à six milles de ma concession. Il est situé au fond d'une petite dépression, à quinze pieds pour le moins au-dessous du niveau de la Prairie. Eh bien ! ces mois derniers, souvent, au lever du soleil, j'aurais juré qu'il était au ras de la plaine. Rien n'y manquait, du corral et des deux chalets aux *cayuses* et aux cow-boys qui les dressaient.

— Je vous crois, dit Jones. J'ai été moi-même l'objet d'une illusion plus déconcertante encore, dans une province de l'Est toutefois. Il y a une quinzaine d'années, alors que j'habitais Toronto, j'ai un soir aperçu, et beaucoup d'autres personnes ont cru voir comme moi, une grande cité, avec ses maisons, ses églises et ses gratte-ciel aux innombrables

fenêtres, qui paraissait flotter au centre du Lac Ontario.

— C'est très singulier, approuva Reading. Un soir que j'étais chez mes voisins Burns, leur fillette Doll, qui jouait dans la cour, s'est écriée : « Venez voir ce grand char blanc ». Nous sommes sortis et avons nettement distingué, à quelques milles de là, un trois-mâts qui, toutes voiles au vent, cinglait à bonne allure vers l'est.

— Je n'en reviens pas, conclut Jones. Les lacs navigables les plus rapprochés sont ceux du nord de la province, à plusieurs centaines de milles d'ici, et ceux du Manitoba sont beaucoup plus éloignés encore.

LES CHINOOKS

Le temps resta très beau, quoique toujours très froid, durant les journées qui suivirent. Mais la cinquième ou sixième nuit, je fus réveillé par un soudain beuglement. Croyant à un nouveau blizzard, je m'assurai que la porte et les fenêtres étaient hermétiquement fermées et bourrai de houille mon fourneau.

A mon réveil, bien que le vent mugît toujours violemment, je fus surpris de constater que dans ma maisonnette il faisait presque trop chaud. La neige accumulée par les tempêtes de janvier contre les croisées avait disparu ; les vitres, jadis toujours recouvertes, en dépit du feu à l'intérieur, d'une épaisse couche de givre, paraissaient avoir été lavées à grande eau. Je me levai et regardai par un carreau. Je fus stupéfait de constater que sur mon labour n'apparaissait plus trace de neige ; et sur la Prairie même, en maints endroits, sous le manteau blanc qui semblait s'être tassé

et sali, pointaient les taches grises formées par quelques hautes touffes d'herbes desséchées.

J'ouvris la porte. Le vent soufflait au sud-ouest ; c'était le chaud *chinook*, le « vent noir » du langage fleuri des Indiens des plaines.

Rien de plus inconcevable, au premier abord, que l'irruption en plein hiver de ces vents tièdes qui, descendus des sommets et des cols neigeux de la Colombie britannique, mangent en un jour ou deux toute la neige de la partie méridionale de l'Alberta, pénètrent parfois très avant dans la Saskatchewan et viennent même exceptionnellement lécher les colonies de l'ouest du Manitoba. Pourtant, pour qui possède ne fût-ce que quelques notions élémentaires de physique, quoi de plus simple que le phénomène des chinooks ? Venu du Pacifique, saturé d'humidité, le vent franchit successivement les trois premières chaînes du système des Rocheuses. Quand, au moment d'escalader la dernière et la plus haute, celle des Montagnes Rocheuses proprement dites, qui forme la frontière entre la Colombie et les provinces de-la Prairie, il atteint une altitude à peu près égale à celle de l'Alberta, sa température, en hiver, est peut-être de 2 à 4

degrés (1) au-dessous de zéro. Cependant, il monte : la pression atmosphérique se réduisant, il se dilate ; comme tous les gaz, se dilatant, il se refroidit ; ce refroidissement hâte son point de saturation et l'oblige à perdre, sous forme de neige, une partie de l'humidité qu'il renfermait ; or, cette condensation provoque un dégagement appréciable de chaleur, ce qui l'empêche de se refroidir autant qu'il l'eût fait dans d'autres conditions. En revanche, dès qu'il redescend sur la plaine, il se comprime, et par conséquent se réchauffe, sans qu'aucun phénomène vienne entraver cette production de chaleur. Ainsi, ayant perdu 4 ou 5° seulement en escaladant le flanc des Montagnes, il en gagne 10 ou 12 en le redescendant en sens inverse. Il arrive donc dans la Prairie, au cœur de l'hiver, à une température de 4 ou 5° au-dessus de zéro et, la compression ayant fait reculer de nouveau son point de saturation, il est à même, sous son souffle violent, de fondre ou volatiliser rapidement la neige qui recouvre la steppe.

Les chinooks d'été, presque brûlants, causent parfois un sérieux préjudice aux récoltes en provoquant l'échaudage des céréales les

(1) Par souci de clarté, toutes les températures indiquées dans cet ouvrage l'ont été selon le système centigrade.

années sèches. Ceux de la saison morte, au contraire, sont toujours bienvenus. En coupant l'hiver d'une ou deux périodes de répit, où l'homme peut enfin se débarrasser de l'excès de vêtements qui lui pèse, où les bêtes, épuisées par leur longue lutte contre la froidure et les intempéries, sentent se relâcher l'étreinte du manteau de glace et de neige incrusté dans leur poil, les chinooks de décembre à mars apportent à toute la vie animale, dans le sud de l'Alberta, un soulagement presque inconnu dans les provinces voisines et les territoires du Nord.

UN FEU DE PRAIRIE

Ce jour-là, j'eus une angoissante alerte.

Vers neuf heures, Campbell, désirant passer la journée avec moi au bord de la rivière, avait frappé à ma porte. Il m'avait trouvé paisiblement endormi, par cette belle matinée de dimanche, après mon labeur de la semaine. Ne désirant pas partir à jeun, je lui avais proposé de m'attendre jusqu'à ce que j'eusse préparé mon déjeuner. Une demi-heure peut-être s'était écoulée et nous venions seulement de nous mettre à table, quand nous entendîmes dans mon pâturage un galop effréné. Quelqu'un sauta à terre, la porte fut rejetée à l'intérieur, et Mellaerts, l'un de mes plus proches voisins, me lança :

— Vous êtes donc aveugle ! Ne voyez-vous pas que votre récolte va flamber ?

Campbell et moi nous précipitâmes au dehors. Au sud-est, à un demi-mille de ma maisonnette, à trois ou quatre cents pas seu-

lement de mon champ de blé, un long sillon de feu se profilait sur la Prairie. Mon sang ne fit qu'un tour.

Heureusement, mes chevaux, harcelés par la mouche des naseaux (1), étaient venus se réfugier à l'ombre de l'écurie. Je sautai sur le dos de Jim.

— Ne prenez pas la peine de seller et brider votre cheval, criai-je à Campbell. Enfourchez Tom ; il se laisse diriger par simple attouchement sur l'encolure.

Puis, sans attendre mon ami, je partis au galop.

Quand j'atteignis le théâtre de l'incendie, sept ou huit colons, qui venaient d'arriver, contemplaient, indécis, les ravages du feu. Le serpent de flamme et de braise, qui mesurait cinq ou six cents pieds de long, rongeait silencieusement les basses herbes. Poussé par une brise, heureusement faible, du sud-est, il se coulait dans la direction de mon blé à ce que j'estimai d'un coup d'œil être l'allure d'un pied à la seconde. De temps à autre, un anneau venait buter contre un « brûlé » et se scindait ;

(1) Insecte de la grosseur et de l'apparence générale d'une abeille, mais beaucoup plus agile, qui, de juin à septembre, tant que le soleil brille, s'acharne à piquer les chevaux aux naseaux pour y déposer ses œufs.

mais bien vite les deux tronçons se ressoudaient de l'autre côté de la petite dépression et le hideux reptile reprenait sa course ondoyante. Je calculai que si nous ne parvenions pas à nous rendre maîtres du feu jusque-là, dans quinze ou vingt minutes au plus il aurait atteint mon blé. Alors les flammes se communiqueraient aux hautes tiges déjà sèches, et en un clin d'œil ma récolte serait anéantie.

Comme toujours en été, je n'avais pas mis mon bourgeron ; dans la précipitation du départ, je n'avais pas non plus pris ma casquette. J'enlevai prestement ma chemise et criai aux autres hommes de m'imiter. Nous empoignâmes alors tous, qui sa chemise, qui sa coiffure, et, nous approchant du brasier, nous nous mîmes à frapper à tour de bras sur les flammes.

Autant chercher à arrêter le blizzard en plein hiver ! A peine l'un de nous avait-il éteint le feu sur une largeur de deux ou trois pieds qu'il était contraint de reculer au plus vite, les cheveux et les habits roussis par la chaleur du brasier. Avant qu'il eût repris haleine, les deux fragments s'étaient rejoints.

Mes voisins ne perdaient pas courage. Depuis dix bonnes minutes, ils multipliaient leurs efforts pour sauver ma récolte et protéger

celle des colons du nord, que le feu, après avoir dévoré la mienne, ne manquerait pas d'atteindre aussi. Quant à moi qui, immédiatement intéressé à l'issue de la lutte, m'étais sans doute démené plus furieusement que les autres, comprenant l'inutilité de nos efforts, je me dirigeai vers mon champ et me laissai choir, à bout de souffle, dans le faible ombrage des chaumes.

Ah ! si seulement Dunkirk, ou Payne, ou tels autres des anciens settlers qui, pour avoir longtemps vécu dans l'Ouest, savaient sans doute comment s'y prendre pour combattre les feux de Prairie, avaient été là ! Peut-être, avec leur aide, fussions-nous parvenus à maîtriser l'incendie. Mais, par une singulière fatalité, tous les vieux colons s'étaient rendus à la rivière pour y cueillir des baies ou y pêcher le poisson.

Le feu n'était plus qu'à cent ou cent vingt pas ; dans cinq minutes, il aurait atteint mon blé. Le seul moyen de l'arrêter eût été de creuser, dans cette terre que l'excessive sécheresse rendait presque impénétrable au soc de la charrue, un sillon... deux sillons... dix sillons... Non ! Mon blé y passerait. Mais peut-être, en nous rendant sans perte de temps à l'autre extrémité du champ, parviendrions-nous, avec le secours de la double ornière de

la piste à chars déjà profondément marquée dans le sol, à sauver la récolte des colons du nord.

Mes voisins, ne s'étant pas aperçus de mon absence, s'acharnaient toujours à leur vaine besogne. Je me levai et me mis en devoir de les héler.

A ce moment, j'entendis sur la droite une voix forte qui appelait :

— Accourez tous ! Nous allons essayer d'un autre moyen.

Je tournai la tête. Là-bas, à l'extrémité du serpent de feu, mais à quarante ou cinquante pas en deçà, un homme venait d'arriver avec une charrue attelée de quatre chevaux. Je reconnus mes bêtes, je reconnus Campbell.

Nous accourûmes. Déjà, mon ami avait déposé un seau d'eau, quelques sacs et une poignée d'allumettes à terre. Puis il avait poussé le levier de la charrue, et le soc, lentement, s'était mis à creuser dans la Prairie un sillon large mais fort irrégulier.

— Vite ! expliqua-t-il sans arrêter son attelage. Partagez-vous les allumettes. Que chacun s'arme d'un sac et le trempe dans l'eau. Mettez ensuite le feu aux herbes, de l'autre côté du sillon, jusqu'à deux ou trois pieds de distance ; faites en sorte qu'elles se consument entièrement. Mais la charrue mord très mal dans cette

terre archi-sèche ; veillez à ce que votre feu n'enjambe pas le sillon ; s'il le franchit, éteignez-le immédiatement avec les sacs. Shortie, prenez ces pinces ; vous couperez les fils de fer des clôtures devant moi. Vous, Harry, restez ici ; vous vous assurerez que le feu ne se propage pas par les côtés.

Je fis comme avait dit Campbell et mes voisins suivirent scrupuleusement ses instructions. Bientôt, à côté du sillon toujours plus long tracé par la charrue, les herbes furent entièrement brûlées sur une largeur de deux ou trois pieds. L'extrémité du serpent n'était plus qu'à un pas de la bande calcinée. La chaleur me força de reculer un peu. Je vis alors les anneaux de la queue atteindre le ruban d'herbes carbonisées, s'arrêter comme surpris de ne plus trouver de matière inflammable devant eux, puis s'éteindre dans une dernière convulsion.

Je restai encore quelques instants sur les lieux. Puis, ayant acquis la certitude que l'étroite bordure de cendre arrêterait définitivement les flammes, je fis le tour du cône ravagé par l'incendie. Ici et là, une touffe brûlait encore, mais la direction du vent empêchait le feu de se propager bien rapidement ; j'appliquais le sac sur la touffe et tout était fini.

IV. — MENUS TRAVAUX



LES CLOTURES

Quand, vers deux heures, j'atteignis ma concession, je constatai que mon avoine avait poussé vigoureusement en mon absence. Malheureusement, une troupe nombreuse de chevaux de ranch l'avaient découverte et s'y étaient installés. Je leur donnai la chasse avec Jim et les refoulai jusqu'à un mille de la rivière. Cependant, je soupçonnais qu'ayant goûté à cette herbe tendre, ils ne tarderaient pas à revenir et je résolus d'enclore sans plus tarder mon champ. Je m'en fus trouver Dunkirk.

Mon voisin venait d'achever ses hersages. Je lui demandai s'il consentirait à m'aider à déterminer l'emplacement exact des angles de ma concession et lui fis part de mon intention d'acheter un chien.

— Ce second désir tombe à pic, répondit-il. J'ai recueilli peu après votre départ un jeune chien abandonné qui paraît devoir faire un

excellent chien de berger ; il répond d'ailleurs au nom de Collie (1). Prenez-le, je n'en ai pas l'emploi. J'ai encore mon vieux Berry, qui m'a accompagné jadis du Dakota dans l'Alberta et qui fera encore mon affaire pendant quelques années. Quant à votre avoine, si votre clôture n'est pas achevée d'ici trois ou quatre jours, je sais par expérience que les chevaux de ranch l'auront entièrement dévorée et que celle qui repoussera ne parviendra pas à maturité. Je n'ai aucun travail urgent et vous aiderai volontiers à ériger cette clôture.

Dunkirk sella son cheval. Il me remit six longues perches au bout de chacune desquelles était fixé un lambeau d'étoffe noire ; il en prit lui-même un nombre égal, et nous partîmes.

Ensemble, suivis des deux chiens, nous nous rendîmes sur les terres de ceux d'entre mes voisins qui avaient réussi l'hiver précédent à relever la position d'un ou de plusieurs angles de leur terre. A chaque coin, nous plantions un jalon. Je redressai aussi celui que j'avais mis le lendemain de mon arrivée à l'angle nord-ouest de mon homestead. Nous disposions ainsi d'un nombre suffisant de points de repère et, par prolongement des alignements

(1) Collie ou colley : nom d'une race de chien de berger écossais.

primitifs, nous parvînmes à déterminer sans difficulté les limites exactes de ma concession.

Au matin, la première chose que j'aperçus fut la troupe des chevaux qui, pendant la nuit, avaient de nouveau envahi mon champ. Je sellai Jim et, aidé de mon chien, les chassai vers la rivière. Dunkirk avait dit vrai, Collie ferait un excellent chien de berger. Il ne s'acharnait pas, comme ses congénères qui manquent de race, à japper aux naseaux des chevaux, les entravant ainsi plutôt que les stimulant dans leur course. Non, il se glissait derrière eux, grondait, aboyait, et, si ces menaces ne suffisaient pas, les mordillait au paturon, les contraignant de partir dans la direction voulue. Parfois, d'une ruade soudaine, un cheval cherchait à l'envoyer rouler au loin. Mais lui, instantanément, s'aplatissait sur le sol, laissant passer le coup à une ligne au-dessus de sa tête. Puis il harcelait de nouveau la bête, jusqu'à ce qu'une morsure plus douloureuse la forçât de fuir sans demander son reste.

A sept heures, Dunkirk, précédé de Berry, arriva. Nous pratiquâmes, aux quatre coins du champ, quatre profondes cavités destinées à recevoir les poteaux d'angle. Puis, armés chacun d'une barre à mine que nous lancions

plusieurs fois de suite dans le sol, nous forâmes, à intervalle de quinze pieds, une multitude de petits trous pour les piquets de moindre dimension.

Comme, ayant achevé ce travail, nous préparions notre repas du soir, nous entrevîmes, sous la brume du crépuscule, la troupe des chevaux qui s'approchaient. Nous enfourchâmes nos montures et nous dirigeâmes dans leur direction. A cent pas, nous nous arrêtâmes.

— Ssst ! fîmes-nous à Collie et à Berry ; allez-y !

Ils partirent en aboyant. Bientôt, nous entendîmes de frénétiques hennissements et la troupe entière s'éloigna au galop, poursuivie longtemps par les chiens.

Nous étions convenus d'aller le lendemain à la rivière pour y faire une provision de piquets. Dunkirk avait pris son chariot, j'attelai Kitty et Babe au mien. Notre premier soin fut de pousser devant nous la horde des rôdeurs qui, pendant la nuit, s'était réinstallée dans mon avoine. Cette fois, avec l'aide des chiens, de Berry surtout, qui, obéissant à un signe de la main de son maître, les chassait, tantôt à droite, tantôt à gauche, et au besoin

rabattait sur le gros de la troupe ceux qui cherchaient à fuir vers l'arrière, nous fîmes suivre aux chevaux le chemin du bac. Nous espérions les contraindre de s'engager devant nous sur la piste du *cañon*. Malheureusement, à l'instant critique, par suite d'une fausse manœuvre de Collie, ils réussirent à filer sur la droite en une furieuse galopade.

Cependant, ils étaient déjà loin de ma concession et nous avions lieu d'admettre qu'ils n'y retourneraient pas avant la nuit. Nous descendîmes la rampe, longeâmes durant quelques minutes la rivière et fîmes halte dans une clairière bordée de jeunes saules. A l'aide d'une hache fraîchement aiguisée, Dunkirk, de deux ou trois coups bien assénés, abattait les arbrisseaux ; je les élaguais et les écimais à six pieds de la base. Vers deux heures, nous eûmes préparé de la sorte plus de trois cents piquets. Nous taillâmes alors quatre solides poteaux dans les maîtresses branches d'un cotonnier. Puis nous chargeâmes le tout sur nos chariots.

Quand nous atteignîmes mon homestead, le soleil était couché depuis une heure déjà. Nous parvenions néanmoins à distinguer encore les trous creusés la veille et, sans arrêter nos attelages, lançâmes un piquet à proximité de chaque orifice.

Pour gagner du temps, Dunkirk passa la nuit dans ma hutte. Au matin, comme nous nous y étions attendus, nous aperçûmes de nouveau la troupe des chevaux dans mon avoine. Cette fois, nous ne prîmes pas la peine de les chasser bien loin ; nous nous contentâmes de mettre Collie et Berry à leurs trousses pendant quelques instants. Armés d'une mailloche, nous enfonçâmes profondément les piquets dans les trous creusés l'avant-veille. Nous plaçâmes les pieux de cotonnier dans les quatre trous d'angle et, après avoir tassé la terre tout autour, nous les étayâmes au moyen de jambes de force. Nous attelâmes alors Babe et Kitty à mon chariot et dévidâmes à l'extérieur du champ les rouleaux de fil de fer barbelé que j'avais achetés à ma dernière course à la ville.

Vers neuf heures du soir, comme, après avoir solidement tendu les deux cordons de fil de fer, nous achevions de les fixer aux pieux au moyen de cavaliers ou clous à double pointe, nous vîmes s'approcher à bonne allure la troupe des noctambules.

Déjà les deux chiens s'apprêtaient à s'élancer à leur rencontre. D'un geste, nous les rivâmes au sol. Au pied de la clôture, les maraudeurs s'arrêtèrent, surpris de rencontrer un obstacle sur leur chemin. Puis, à la file

indienne, ils se mirent à suivre le fil de fer dans l'espoir de trouver une issue. De temps à autre, un *cayuse* allongeait le cou et tentait de passer la tête entre les cordons ; mais bien vite il la retirait.

Les chevaux firent ainsi le tour de l'enclos. Arrivés à leur point de départ, ils stoppèrent une deuxième fois et parurent se concerter. Quelques poulains de l'année, ne comprenant rien à cette vaine promenade, puis à l'attente qui s'éternisait sans motif apparent, se mirent à appeler leurs mères ; les juments répondaient, cherchant à les tranquilliser. Enfin, au bout de dix bonnes minutes, toute la bande pirouetta et se dirigea, à petits pas, comme à regret, du côté de la rivière. Sans doute avait-on jugé mon avoine trop verte.

Les deux chiens n'avaient pas bronché. Obéissants, ils s'étaient couchés à nos pieds. Mais dans l'obscurité qui déjà estompait les contours des êtres et des choses, nous distinguions leurs yeux ardents et suppliants, leurs yeux de chiens, qui semblaient dire : « Que s'est-il passé ? Pourquoi, après avoir eu constamment recours à nous jusqu'ici, nous imposez-vous maintenant le silence et l'immobilité ? C'est donc que vous nous avez retiré votre confiance ! Serait-ce que nous avons démérité ?

Alors, dites en quoi nous avons failli, pour que nous puissions réparer nos torts. Mais parlez... parlez... qu'attendez-vous encore ?... »

Nous résolûmes de leur accorder une dernière satisfaction.

— Ssst ! allez-y !

Entièrement rassurés, aboyant de soulagement et de joie, ils partirent comme deux flèches. Et pendant cinq bonnes minutes, dans la plaine presque noire, ce fut la folle cavalcade...

LES PUITS

La pluie se faisait toujours attendre. Mes étangs baissaient rapidement, desséchés par le brûlant soleil de juin ou par le vent âpre du nord, du sud ou de l'est, qui parfois soufflait des journées entières sur la plaine. Ceux de Dunkirk aussi ne contiendraient bientôt plus qu'un peu de boue épaisse. Je me rendis un soir chez mon voisin et lui proposai, en échange du travail qu'il avait effectué précédemment pour moi, de l'aider à creuser un puits pour abreuver ses bêtes si la pluie ne venait toujours pas.

— Non, répondit-il, allons d'abord chez vous. J'ai moi-même cherché de l'eau en trois endroits l'an dernier sans résultat. Je ne sais si j'en découvrirai jamais. Mais sur vos terres il existe sûrement une veine.

— Où donc ? J'ai parcouru en tous sens

mon homestead et ma préemption (1) sans jamais apercevoir trace d'une infiltration.

— Au centre de votre concession, à vingt pas du plus grand de vos étangs. N'avez-vous pas remarqué là quelques touffes de hautes herbes ? C'est ce qu'on appelle dans la Prairie la *water-weed*, ou herbe à eau. Elle possède de profondes racines et, dans ce pays semi-aride, ne prospère que si ces racines atteignent un filon ou une nappe souterraine. Commençons donc par vous ; si nous trouvons de l'eau potable en abondance, vous m'autoriserez à abreuver mes bêtes à votre source. Ce premier travail achevé, il sera toujours temps de procéder à de nouvelles fouilles chez moi.

Dès l'aube, Dunkirk et moi nous mîmes à l'œuvre. A l'endroit indiqué, à l'aide d'une pioche et d'une pelle, nous enlevâmes le gazon, puis la glaise desséchée, sur un carré de trois pieds de côté. Lorsque nous ne pûmes plus rejeter commodément la terre au loin, Dunkirk resta seul dans le trou. De sa pioche,

(1) Dans certaines régions semi-arides de l'Alberta et de la Saskatchewan, les colons qui le désiraient pouvaient s'assurer la possession non seulement d'un homestead (carré d'un demi-mille de côté, soit 160 acres ou environ 64 hectares), mais encore d'une seconde pièce de terre de même étendue désignée sous le nom de préemption. La préemption ne constitue pas, comme le homestead, un bien de famille insaisissable et ne s'obtient pas tout à fait gratuitement.

il détachait les mottes. Je descendais une corde à l'extrémité de laquelle était attaché un vieux seau de zinc. Mon compagnon le remplissait avec une courte pelle ; je tirais sur la corde et vidais le seau à quelques pas.

Quand vint le soir, nous avions atteint une profondeur de dix pieds environ.

— Voyez, dit Dunkirk, déjà l'argile est imprégnée d'humidité. Je suis persuadé que demain nous mettrons à nu une source ou du moins une bonne nappe souterraine.

En effet, le lendemain, vers midi, l'eau se mit à suinter lentement au fond du puits. Bientôt, nous ne sortîmes plus qu'une bouillie, épaisse d'abord, mais toujours moins consistante. Nous n'avions pas découvert, ainsi que l'avait espéré mon voisin, une véritable source. La nappe, cependant, paraissait bonne ; nous calculions que dans le trou devait pénétrer assez de liquide pour abreuver tous les jours six ou sept chevaux.

Quand Dunkirk remonta à la surface, après avoir creusé encore jusqu'à la nuit afin de former un réservoir suffisant, il me dit :

— Vous avez de la chance. Vous êtes l'un des seuls colons qui, de quelques coups de pioche, se soient assuré toute l'eau nécessaire pour leurs chevaux et pour eux-mêmes. Vous connaissez mon cas. Il n'a rien d'exceptionnel.

Presque tous ceux de nos voisins qui ont passé l'hiver ici ont cherché de l'eau ; bien peu en ont obtenu. J'en sais même deux qui ont fait forer au trépan des puits de cent cinquante et deux cents pieds sans découvrir d'eau.

Au moment où il allait me quitter, je lui demandai :

— Puis-je laisser ce trou ainsi béant ? Ne dois-je pas craindre que les parois s'effondrent ou que mes chevaux tombent dans la cavité pendant la nuit ?

— Non, répondit-il, vos bêtes nous ont vus travailler, elles aperçoivent cette terre fraîchement remuée ; elles ne s'approcheront de ces lieux qu'avec prudence. Quant au danger d'éboulement, je puis vous rassurer entièrement ; votre puits ne risquerait de s'effondrer que s'il survenait une très grosse pluie. Il serait toutefois prudent de l'étayer sans tarder. J'ai chez moi des planches et des poutrelles de rebut que je vous céderai à prix coûtant. Demain, je reviendrai.

Au matin, Dunkirk arriva avec son chariot. Nous disposâmes sur le sol, parallèlement et à trois pieds l'un de l'autre, deux *two by four* ou poutrelles de quatre pouces de largeur sur deux d'épaisseur. Nous sciâmes quelques planches de façon à obtenir des tronçons de trois pieds, dont nous clouâmes les deux extrémités

aux poutrelles. Nous avions ainsi confectionné un pan de bois de dix-huit pieds sur trois. Nous en façonnâmes un second, semblable au premier. Puis, dressant les deux pans sur le côté et les plaçant à trois pieds l'un de l'autre, nous les liâmes entre eux par de nouvelles sections de planches. Là-dessus, ayant fait faire un demi-tour à notre construction, nous achevâmes le quatrième côté. Nous avions obtenu de la sorte un caisson de dix-huit pieds de longueur sur trois de largeur et autant de hauteur, ouvert aux deux bouts.

Nous armant alors de leviers et de cordes, nous plaçâmes une extrémité du caisson devant l'ouverture du puits. Puis, soulevant l'autre, nous fîmes glisser lentement la construction dans la cavité. Enfin, après l'avoir calée dans le haut avec les mottes de gazon enlevées l'avant-veille, nous confectionnâmes un solide couvercle de bois.

Après le dîner, nous nous rendîmes chez Dunkirk. Mon voisin avait cherché en vain de l'eau en trois endroits sur son homestead l'été précédent. Nous résolûmes de creuser le quatrième puits sur sa préemption, le plus loin possible des trois autres.

Au bout de quatre jours, nous avions déjà atteint une profondeur de vingt-cinq pieds,

mais l'argile, disposée en stries tantôt jaunes, tantôt gris bleuâtre, était aussi sèche qu'au début. Notre travail n'était pas sans présenter un certain danger. Que la corde vînt à se rompre ou l'anse du seau à se briser, celui de nous qui travaillait sous terre risquait d'être assommé. Nous allâmes quérir un treuil chez un colon à quelques milles de là, et remplaçâmes le vieux seau par un autre qui n'avait pas encore servi. Nous manœuvrions maintenant la corde et le seau avec la plus grande prudence et notre travail avançait beaucoup moins vite qu'auparavant. Néanmoins, au bout de cinq nouvelles journées, nous calculâmes que le trou mesurait quarante pieds environ.

Un soir, comme je m'apprêtais à faire remarquer à Dunkirk, au fond du puits, qu'il serait temps de préparer notre souper, il me héla joyeusement :

— Dites, Harry, ne vous semble-t-il pas que nous nous rapprochons d'une veine ?

— C'est possible. La terre des dix derniers seaux était moins sèche que celle du début de l'après-midi.

— Ah ! mon cher, s'exclama-t-il, je vois en effet l'eau suinter — oh ! très lentement — sur un côté. Je crois qu'enfin j'ai découvert un

filon. Travaillons encore quelques instants, voulez-vous ?

Dunkirk creusa jusqu'à la nuit noire. Quand enfin il remonta à la surface, il me dit :

— J'ai aménagé une poche au centre du trou. Demain matin, nous mesurerons combien de liquide s'y est amassé. L'eau suinte toujours très lentement. J'ai néanmoins lieu d'espérer qu'en fouillant encore un peu, nous mettrons à nu une veine. Quel poids me tombe du cœur, après mon triple échec de l'année dernière !

Le lendemain, de meilleure heure encore qu'à l'ordinaire, nous nous remîmes à l'œuvre. La poche qu'avait aménagée Dunkirk ne renfermait d'eau que l'affaire d'un demi-baquet à peine, quantité insignifiante lorsqu'il s'agit d'abreuver cinq ou six chevaux. Néanmoins, l'espoir de trouver mieux nous animait d'un nouvel entrain ; de longtemps je n'avais manié avec autant d'ardeur la pioche et la pelle, de longtemps mon compagnon n'avait manœuvré le treuil et vidé les seaux avec une telle agilité.

— Allons-y ! allons-y ! ne cessait de me crier mon voisin, rompant avec sa sobriété de paroles accoutumée. Moi qui croyais que, faute de trouver jamais de l'eau en suffisance, je me verrais dans l'obligation d'abandonner ma

concession ! Qui sait ! Peut-être découvrirai-je une véritable source souterraine.

Soudain, il se tut. Il n'en continuait pas moins de travailler avec zèle, mais son brusque changement d'attitude m'inquiétait. Bientôt, — nous avions hissé en tout une vingtaine de seaux à peine — au lieu de dérouler la corde comme je m'y attendais, il se pencha sur l'orifice et me cria :

— Inutile de creuser davantage. Nous venons d'atteindre l'argile bleue.

— L'argile bleue ?

— Oui. C'est une couche de glaise entièrement imperméable qu'on affirme courir, à une profondeur variable, sous tout le plateau de la Red Deer. Personne n'a jamais trouvé d'eau au-dessous de l'argile bleue ; nous perdrions notre temps à creuser plus longtemps. Attachez vos outils au câble, que je les hisse.

Je fis comme il disait. Puis je grimpai moi-même le long de la corde.

Dunkirk paraissait accablé, mais non découragé.

— Quatrième tentative, quatrième échec, murmura-t-il. Je commence, ce me semble, à me rendre à l'évidence ; je ne découvrirai jamais d'eau sur mes terres. Alors, c'est comme je vous disais, autant abandonner ma concession.

LA RÉCOLTE DU FOIN

La semaine suivante, je fis deux nouvelles courses à Bassano afin de compléter ma provision de poutres et de planches. A mon retour, Dunkirk me proposa d'aller faucher du foin. Nous eussions bien voulu couper les herbes, un peu grossières mais hautes de trois pieds et plus, qui croissent dans les étangs de la Prairie ; malheureusement, comme à ce moment seuls quelques petits champs étaient enclos, les chevaux de ranch les avaient toutes mangées ou piétinées. Nous décidâmes de faucher, sur nos terres et sur les concessions avoisinantes, le foin sur pied le plus dru.

Quand l'herbe de la Prairie, après avoir atteint cinq ou six pouces de hauteur, s'arrête de croître faute d'humidité, très vite elle se transforme en un foin rare, mais nourrissant. L'année suivante, à cette première récolte sur pied s'en ajoute une seconde. Peut-être l'herbe poussera-t-elle et séchera-t-elle ainsi une troi-

sième et une quatrième fois sans que les bêtes de ranch la dévorent. Dunkirk et moi nous mîmes en quête des places où se trouvait le foin le plus haut et le plus serré. Mon voisin, assis sur sa faucheuse, le coupait à bonne allure. Moi-même, ayant attelé deux chevaux à son râteau, je le ramassais en longs andains, puis transformais ceux-ci en tas aussi gros que le permettait la machine.

Lorsque nous eûmes coupé et râtelé tout le foin des concessions les plus rapprochées, nous le chargeâmes sur nos chariots, munis d'une large cage de branchages et de fil de fer, et en construisîmes deux meules, l'une derrière l'écurie de Dunkirk, l'autre à proximité de l'endroit où je comptais ériger la mienne.

Cependant, comme la contrée avait été ravagée deux ans auparavant par un feu de Prairie, le foin était si rare aux abords de nos terres que nous fûmes obligés d'en faucher jusqu'à huit milles de là. Afin d'éviter les longs charrois, nous résolûmes de mettre notre récolte en meules sur place. Nous construisîmes un tremplin de vingt pieds de long sur dix de haut et autant de large, et façonnâmes, à l'aide de planches, une sorte de grand râteau sans dents, de douze pieds de largeur, muni d'un patin aux deux extrémités. A chaque patin, nous attelions, au moyen d'une longue chaîne, deux

chevaux. Après avoir ramassé trois ou quatre tas, nous dirigions nos bêtes vers le tremplin. Dunkirk faisait passer les siennes à gauche, je chassais les miennes à droite. Le râteau escaladait l'échafaudage, poussant devant lui sa charge qui, l'instant d'après, se déversait dans le vide. Quand le foin avait atteint le haut du tremplin, nous reculions celui-ci de dix ou douze pieds ; puis nous reprenions notre travail. Nous fîmes de la sorte trois grosses meules que nous entourâmes d'une solide palissade de pieux de saule garnis de plusieurs cordons de fil de fer.

LES CONSTRUCTIONS DE L'OUEST

L'hiver était à la porte. D'un jour à l'autre pouvait survenir un nouveau blizzard, plus long, plus violent, plus froid surtout que celui du 26 octobre, et contre lequel la primitive hutte que j'avais trouvée sur ma terre à mon arrivée ne m'offrirait qu'une protection fort insuffisante. Je résolus de construire au plus vite une maisonnette et allai solliciter l'aide de Dunkirk à cet effet.

J'avais choisi pour y ériger ma future habitation un petit renflement de terrain situé à peu près au milieu de la ligne séparant mon homestead de ma préemption, à trente pas de mon puits. De là, j'embrasserais du regard tout mon domaine ; je serais d'autre part à proximité immédiate de mes champs au nord, de mon pâturage au sud. Notre premier soin fut d'aménager une cave. A cet effet, nous creusâmes un trou de quinze pieds de longueur

sur dix de largeur et six de profondeur, en rejetant la terre d'un seul côté. Il eût été inutile d'établir des fondements solides ou d'étayer les murs de cette cavité. Dans toute la Prairie, où les pluies sont rares et relativement peu abondantes, le sol ne s'imprègne jamais d'humidité sur plus de deux ou trois pieds ; les caves simplement creusées à même l'argile sèche durent aussi longtemps que les bâtiments qui les recouvrent.

Nous construisîmes ensuite l'habitation. L'Américain, dans ses charpentes, n'emploie pas la grosse poutre presque carrée d'un usage général en Europe. Il lui préfère la poutrelle de section rectangulaire de deux pouces de largeur sur quatre, six ou huit d'épaisseur, qui, à volume égal, offre une résistance bien supérieure à la pression. Je désirais que mon plancher fût solide et le confectionnai à l'aide de poutrelles de huit pouces. Nous en plaçâmes deux, de dix-huit pieds de long, sur le sol, des deux côtés de l'ouverture aménagée pour la cave. Courant de l'une à l'autre, nous en fixâmes dix de même section, mais de douze pieds de long. Sur le cadre ainsi formé nous clouâmes des planches crêtées de dix-huit pieds, en aménageant dans un angle une trappe de trois pieds sur trois pour accéder à la cave.

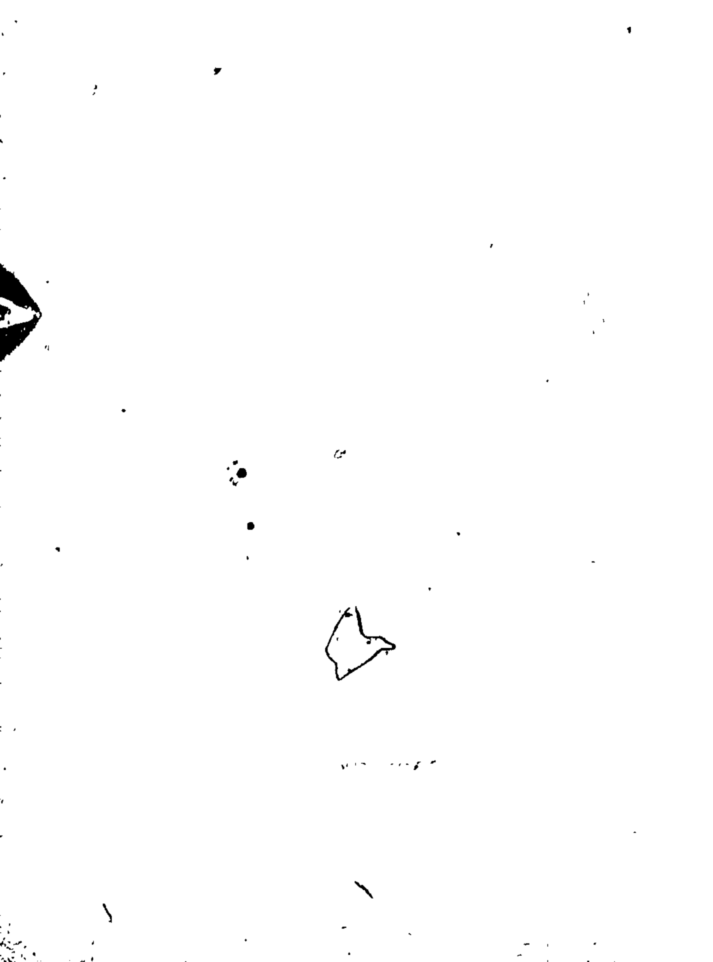
Ce travail terminé, nous érigeâmes quatre cadres de poutrelles de quatre pouces, constituant le squelette de l'habitation ; le cadre du sud mesurait dix pieds de haut, celui du nord six pieds et demi ; les cadres latéraux étaient inclinés dans la partie supérieure de façon à rejoindre le faîte des deux premiers. Nous garnîmes verticalement ces cadres de poutrelles à l'intérieur, mais sans les recouvrir encore de planches. Nous dévidâmes alors tout autour de la construction quelques rouleaux d'épais papier peint, puis plusieurs autres de carton bitumé. Enfin, sur le carton, nous clouâmes les planches destinées à former les quatre murs, en laissant toutefois trois ouvertures, l'une pour la porte au sud, les deux autres pour les fenêtres à l'est et à l'ouest.

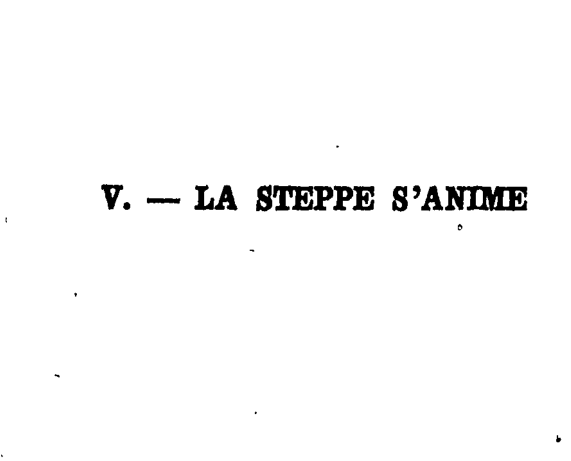
Restait à confectionner la toiture, qui devait servir aussi de plafond. Sur notre construction, courant du sud au nord à deux pieds d'intervalle, nous boulonnâmes des poutrelles de six pouces dépassant d'un bon pied les murs afin que l'eau de pluie ne s'écoulât pas le long de ceux-ci. Sur cette charpente nous fixâmes du papier peint, puis des planches, puis du carton bitumé. Enfin, nous revêtimes le tout de bardeaux, minces plaques de cèdre que l'on cloue en veillant à ce que chaque

rangée recouvre toujours aux deux tiers la rangée inférieure.

Pour terminer, nous ramenâmes contre le mur du nord la terre que nous avions extraite au début, afin de donner plus de solidité à la construction, de former un abri contre les vents et d'empêcher l'eau du toit de s'infiltrer sous l'habitation.

Nous érigeâmes alors, à vingt pas, une baraque un peu moins exiguë mais plus simple encore, destinée à servir d'écurie à mes bêtes. Notre travail nous avait pris exactement six jours.





V. — LA STEPPE S'ANIME

L'ARRIVÉE

Le 6 mai, à la pointe du jour, ayant chargé les deux herses sur le chariot et attaché la charrue en remorque, je quittai Bassano et, à travers le vaste territoire inhabité du *Canadian Pacific Railway*, me dirigeai vers le nord. Le poids du chargement et la présence d'une remorque m'obligeaient de cheminer à une allure modérée. J'espérais néanmoins atteindre la rivière assez tôt pour la passer avant la nuit et gagner si possible ma terre le soir même. J'avais compté sans ma connaissance imparfaite des lieux ; je n'avais accompli qu'une seule fois le trajet de la ville au bac, et cela dans une voiture conduite par un étranger.

Tout alla bien jusque vers sept heures du soir. J'avais effectué une trentaine de milles et déjà j'apercevais, à quatre ou cinq milles devant moi, la crête des collines qui par endroits bordent la rivière, quand j'atteignis une bifurcation dont je n'avais pas gardé le

souvenir. L'une des voies pointait vers le nord, l'autre, un peu moins profondément marquée, vers le nord-est. Je pensais me trouver à l'ouest du bac et m'engageai sur la piste la moins bien dessinée. Pendant plus d'une heure, dans cette plaine dépourvue de tous points de repère, je ne pus reconnaître si je faisais ou non fausse route. Enfin, au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, le chemin dévia brusquement vers la droite et je reconnus mon erreur.

Le plus sage eût été de revenir sur mes pas pour reprendre la piste de la rivière. Mais cela m'eût beaucoup retardé. J'avais d'ailleurs lieu d'admettre que le bac ne devait pas être loin. Je fis exécuter à mon attelage un quart de tour à gauche et m'engageai, à travers la Prairie, dans la direction où j'espérais rejoindre le chemin.

Au bout de trente ou quarante minutes, je me pris à regretter vivement ma décision. Déjà la nuit tombait et je n'apercevais toujours pas la piste. Je ne parvenais plus à distinguer les trous des blaireaux et des écureuils de Prairie ; à chaque instant les roues du chariot ou de la charrue s'enfonçaient pesamment dans une de ces cavités. Je fut obligé d'allumer ma lanterne et d'avancer avec la plus grande précaution.

La nuit vint pour de bon. La lune était à son dernier quartier et l'obscurité se fit presque complète. En dépit du firmament étoilé, dans cette région qui m'était entièrement inconnue, j'avais le sentiment d'être égaré. Cependant, comme ma provision de foin était quasiment épuisée, je tenais à atteindre à tout prix le bac afin de lâcher mes chevaux dans l'enclos du passeur. Le regard fixé tantôt sur la Grande Ourse, tantôt sur la croupe sombre de mes bêtes, je ne cessais de stimuler les timoniers de la voix. Soudain ils s'arrêtèrent et commencèrent à renâcler. Je saisis mon fouet et en cinglai énergiquement Tom. Au lieu de repartir, le hongre fit un brusque écart à droite. J'entendis l'avant-train craquer et crus voir Jim, que j'avais attaché au trait de Tom, tirer fortement sur sa longe.

Immédiatement je bloquai les freins. Je décrochai ma lanterne et m'en fus, devant les chevaux, pour reconnaître la cause de leur frayeur. La découverte fut aisée ; à quelques pouces de l'endroit où s'était arrêté mon attelage, je distinguai une pente abrupte. Dans l'obscurité, j'avais manqué de me lancer avec mon équipage au fond du *cañon* de la Red Deer...

Inutile d'errer plus longtemps dans la nuit

au risque d'un grave accident. Je dételai mes chevaux. J'en attachai trois aux roues du chariot ; je leur donnai une bonne ration d'avoine et leur répartis le peu de foin qu'il me restait. Quant aux deux autres, je les lâchai ; j'avais lieu d'admettre qu'ils ne s'éloigneraient pas trop de leurs compagnons ; je pris toutefois la précaution de laisser pendre leur longe afin de les entraver dans leur course s'ils cherchaient à fuir. Je déroulai alors mes couvertures et allai m'étendre à quelques pas.

De très bonne heure, l'air glacial me réveilla. A un bon quart de mille, je percevais les hennissements insistants des chevaux que j'avais laissés errer librement et qui appelaient leurs compagnons. Ceux-ci, ayant dès longtemps achevé leur pitance et rongé au ras de terre la courte herbe sous les roues du chariot, leur répondaient bruyamment.

Je m'assis. La première chose qui s'offrit à ma vue fut, à l'ouest, en contre-bas, à trois cents pas à peine, la piste du bac que j'avais été si près de rejoindre. Je tournai les yeux au nord-est : le plus merveilleux tableau que j'eusse jamais aperçu s'étalait devant moi et je ressentis la plus forte émotion qu'il m'eût été donné d'éprouver jusque-là...

A tâtons, dans les ténèbres, j'étais arrivé au sommet de la plus haute des collines qui, ayant quitté en pente douce la vaste plaine au sud, dominent comme un énorme rempart la profonde rivière au nord. A mes pieds, sous la brume du matin, tout au bas du *cañon*, je devinais l'emplacement de la fière Red Deer. Majestueuse et indomptée, durant mille siècles elle avait roulé ses eaux jaunâtres en ces lieux sauvages ; majestueuse et toujours indomptée elle les y roulerait durant mille siècles encore. Mais devant moi, de l'autre côté du précipice, toute baignée des lumières reflétées par un liséré de stratus colorés comme la plus somptueuse des mosaïques, se déroulait, à perte de vue, la grande steppe. Impassible, elle avait vu glisser sur elle sans l'entamer les longs siècles de son isolement. Sans doute s'était-elle crue, elle aussi, indomptable, et elle le paraissait encore. Mais déjà, en quelques endroits, en dépit de la horde des chevaux de ranch vagabondant de droite et de gauche, je discernais les signes avant-coureurs du prodigieux développement qui l'attendait. Ici tout près, à Wilson, c'étaient les huttes de terre ou les cabanes de planches des premiers colons venus pour remuer ses entrailles ; là-bas, à Burfield, à Fraserton, c'étaient quelques noires jachères

où sommeillait la moisson future ; et tout au loin, à Delia, à Watts, à Bonar, je devinais l'emplacement des talus de la future ligne du *Canadian Northern Railway*, du long ruban d'acier qui sous peu drainerait les riches récoltes de cette terre bénie.

Tout en moi frémissait à l'idée de la prestigieuse fermentation qui bientôt transformerait en un océan d'épis dorés cette immense plaine inerte. Tout en moi tressaillait à l'idée que je serais, moi, l'un des pionniers de cette évolution. Certes, les douze mois que j'avais vécu dans la Prairie m'avaient dessillé les yeux. Je savais aujourd'hui que cette métamorphose ne serait pas l'œuvre facile d'un mois, ni même d'un été. Bien des années, assurément, années d'un labeur pénible et acharné, s'écouleraient avant que le plateau de la Red Deer fût devenu la fertile terre à blé que j'entrevoyais. Mais si la tâche me paraissait plus astreignante et plus rude, j'en comprenais d'autant mieux la grandeur et j'éprouvais une fierté d'autant plus intense à sentir que je l'assumais sans fléchir...

Le soleil avait définitivement quitté l'horizon. La Prairie, un instant transfigurée par les rutilances du levant, avait repris sa teinte

accoutumée. Sans doute était-elle de nouveau triste, laide, désolée. Je ne m'étais pas aperçu de ce changement. Devant mes yeux, toujours, flottait la vision de cette terre promise à mon énergie et à ma persévérance, de cette Terre Promise...

LE CYCLE DES SAISONS

L'HIVER

Si dans le sud de l'Alberta la récolte avait été nulle ou médiocre presque partout, au nord, dans la région d'Edmonton, et déjà à mi-distance entre cette ville et Calgary, dans le district favorisé de Lacombe, où les précipitations atmosphériques sont relativement abondantes et régulières, la moisson avait été satisfaisante. Aussi trouvai-je sans difficulté un engagement pour les battages.

Quatre semaines plus tard, après que les dernières moyettes de blé et d'avoine eurent été enfournées dans la gueule de l'énorme machine, quand l'équipe à laquelle je m'étais joint fut brusquement congédiée, je m'en retournai sur ma concession.

Je fis un léger détour et passai d'abord chez Dunkirk. Mon voisin, que les aboiements de

Collie, puis de Berry, avaient attiré sur le seuil, parut enchanté de me revoir.

— Je commençais à croire, s'exclama-t-il, que vous aviez résolu de ne point revenir. En votre absence, et lors même que jusqu'à votre départ c'est à peine si nous nous rendions visite une fois ou deux par semaine, j'ai senti combien le défaut d'un voisin dévoué me pesait. A propos, j'ai eu l'œil sur votre terre et sur vos bêtes en votre absence. Tout va bien chez vous. Quant à vos chevaux, ils ont fait bonne connaissance avec les miens et paraissent avoir renoncé définitivement à s'en retourner dans leurs *foothills* (1).

Je remerciai sincèrement Dunkirk et l'assurai que sa société, à moi novice, m'était incomparablement plus précieuse que ne pouvait le lui être la mienne. Puis nous entrâmes dans la maisonnette et, tout en préparant notre souper, nous nous entretînmes de nos affaires.

— Ainsi, questionnai-je, en mon absence il n'a pas plu ?

— Non, il n'est pas tombé dix gouttes de pluie sur le plateau de la Red Deer depuis le petit orage du 12 mai. Mais j'ai l'idée qu'avant

(1) Collines du pied des Montagnes Rocheuses, où le narrateur avait acheté ses chevaux (voir croquis de la page 96).

la venue de l'hiver vous pourrez de nouveau labourer quelques acres de terre pour l'année prochaine.

— Pourquoi donc ?

— Nous avons eu, ces dernières nuits, des aurores boréales d'une splendeur indescriptible. Tenez, avant-hier, le ciel, au nord, était tout illuminé. Et ce soir, à votre arrivée, n'avez-vous pas remarqué le grand halo qui entourait la lune ? C'est là l'indice certain que la tourmente approche ; je ne serais pas surpris si, cette nuit encore, elle survenait.



Dunkirk ne s'était pas trompé. J'avais dormi une heure à peine quand je fus réveillé par un rauque mugissement. Derrière la porte close, j'entendais glapir Collie qui s'était couché, comme jadis, au pied d'un petit tas de paille. Je m'assis dans mon lit. La tourmente, tout près, faisait rage, et par les innombrables lézardes du mur de tourbe l'air froid et la neige fine pénétraient à l'intérieur.

J'ouvris la porte à mon chien qui se secoua et vint se rouler en boule sur le tapis. Puis je me recouchai, j'enfouis ma tête sous les couvertures et je m'appliquai à dormir de nouveau.

Je me réveillai à demi à trois ou quatre reprises pendant la nuit. La tempête, toujours.

se démenait, et ma couverture paraissait de plus en plus lourde.

Quand, vers huit heures du matin, le hurlement lointain du petit loup de la Prairie me réveilla pour de bon, la tourmente s'était subitement apaisée. De nouveau je m'assis. Mes couvertures, mes habits, le tapis, l'aire de terre battue, mon fourneau, mon chien même, tout était drapé dans un lourd manteau d'hermine. Heureusement, je n'avais pas fait de feu la veille. La neige était sèche ; j'eus bientôt secoué celle qui s'était amassée sur mes vêtements et balayé celle qui recouvrait le fond de la hutte.

Je sortis. Le ciel déjà se découvrait et le vent avait beaucoup diminué. A deux milles de là, dans le pâturage de Dunkirk, le dos tourné encore contre le nord, j'apercevais les chevaux de mon voisin et les miens, grattant la neige du sabot pour mettre à nu le court foin sur pied de la Prairie. Mais le thermomètre indiquait 6 degrés au-dessous de zéro et je constatai qu'il était tombé dix bons pouces de neige.

Vers onze heures, lorsque le vent se fut à peu près calmé, l'air se réchauffa graduellement et la neige se mit à fondre. Le soir on apercevait déjà, sur le fond blanc de la plaine, de petites trouées grises. La nuit ne fut pas

très froide et le lendemain, le chaud *chinook* s'étant levé, la neige disparut entièrement. Je m'en fus quérir mes chevaux chez Dunkirk et leur donnai une bonne ration d'avoine.

Trois jours après le blizzard, j'attelai mes bêtes de trait à la charrue et, le long de mon labour du printemps, commençai de défricher une nouvelle étendue de terre. L'eau avait imprégné le sol sur une profondeur de neuf à dix pouces et le soc s'enfonçait sans peine dans la glaise ramollie. A cette époque, les rayons du soleil, même au gros de la journée, étaient dépourvus de vigueur. Par bonheur aussi, le vent ne souffla qu'à de rares intervalles. L'évaporation étant de la sorte réduite à un minimum, je pus poursuivre mon travail pendant toute une semaine. Dès lors, cependant, les fortes gelées nocturnes se mirent à durcir beaucoup la terre. Je dus me résigner à ne reprendre ma besogne que vers dix heures du matin, puis vers midi, puis même vers deux heures de l'après-midi. Enfin le moment vint où la Prairie resta gelée pour de bon et, le 18 novembre, je me vis forcé de renoncer définitivement à mes labours. J'étais néanmoins fort satisfait. J'avais défriché plus de quinze acres de terre. En y ajoutant les douze acres défoncés au printemps, je pourrais compter, l'été suivant, si l'année était pro-

pice, sur une récolte de sept ou huit cents boisseaux de blé (1).

Aidé de Dunkirk, je construisis alors une maisonnette pour moi-même et une écurie pour mes bêtes (2). Puis je fis une dernière course à la ville et deux autres à la mine de houille, à vingt-trois milles au nord. Si dans le Manitoba et la Saskatchewan les gisements de charbon sont excessivement rares, il n'en est pas de même dans l'Alberta, plus rapprochée de la Colombie britannique et des Montagnes et où se trouvent de vastes dépôts de lignite. En quelques endroits même, sur les berges des rivières profondément encaissées, l'érosion a fait affleurer des veines du précieux combustible où vont s'approvisionner les colons. Cependant, ces dépôts sont d'un accès si malaisé qu'il est impossible de faire des chargements de plus de cinq ou six cents livres. A quoi bon éreinter mes chevaux et camper à la belle étoile en plein décembre, au risque d'être surpris par un blizzard, alors que je pouvais obtenir à la mine, pour quelques dollars, toute ma provision d'hiver.

(1) Le boisseau de blé vaut environ 29 kilogrammes.
(2) Voir croquis de la page 152.

Pendant une quinzaine de jours encore, le temps resta très beau, ce dont je profitai pour achever l'aménagement intérieur de ma demeure et mettre en meule derrière l'écurie le foin que j'avais coupé pendant l'été à une certaine distance de ma terre. Il faisait très froid déjà. Régulièrement, à l'aube, le thermomètre descendait jusqu'à 15, 20, voire 25 degrés au-dessous de zéro. Le soir, avant de me coucher, je bourrais de houille mon fourneau et fermais presque hermétiquement tous les orifices, de façon que le feu se maintînt le plus longtemps possible. Mais aux dernières heures de la nuit, quand les blocs de lignite avaient achevé de se consumer, la grande froidure s'infiltrait dans ma maisonnette au travers du mince mur de planches et du revêtement de papier, et sur le seau l'eau se figeait en une carapace épaisse d'un pouce et plus. A quelques reprises, le thermomètre tomba à — 30 et — 35 degrés. Alors, au milieu de mon sommeil, sentant confusément que tout se figeait autour de moi, je sautais en bas du lit, je jetais ma fourrure sur mes épaules et je faisais un bon feu de bois ; puis je bourrais de nouveau le poêle de houille et me recouchais au plus vite. A la pointe du jour, alors que la froidure atteignait son paroxysme, j'entendais au dehors de violentes

détonations. La première fois, je crus qu'un colon facétieux s'amusait à tirer des coups de fusil à proximité de ma hutte. Mais bien vite je compris que ces explosions étaient dues à une cause toute différente ; elles étaient produites par l'éclatement des pieux de mes enclos dont le gel avait fait gonfler un reste de sève.

Vers onze heures ou midi, l'air se réchauffait un peu. Le soleil, cependant, était si bas que ses rayons impuissants ne parvenaient pas à faire remonter le thermomètre au-dessus de 20, 15 ou tout au plus 10 degrés au-dessous de zéro. Lorsque je travaillais en plein air, je prenais les plus grandes précautions. J'avais toujours la tête enroulée dans une lourde écharpe au-dessus de laquelle n'apparaissaient que mes yeux. L'écharpe, bientôt, sous les yeux, se couvrait d'une couche de glace formée par la brusque condensation de l'air expiré ; mes cils et mes sourcils même s'émaillaient de cristaux minuscules mais très serrés qui m'aveuglaient presque. Le matin, quand par — 25 ou — 30 degrés je harnachais mes chevaux, j'étais obligé de retirer mes moufles pour assujettir les courroies des colliers. Cette courte exposition suffisait pour que la gelée engourdît entièrement mes doigts et je ne parvenais à me débarrasser de l'onglée qu'en

plongeant mes mains dans de l'eau bouillante avant mon départ.

Ce n'est pourtant que les derniers jours de décembre que survint l'hiver, le vrai hiver de la Prairie. Le 29 déjà, le vent du nord-ouest avait soufflé violemment la journée entière. Le 30, il s'acharna plus rageusement encore sur la plaine. Le matin du 31, la neige se mit à tomber, faible d'abord, puis toujours plus serrée. L'après-midi, le vent diminua un peu d'intensité ; mais bien vite il recommença à siffler dans les tuyaux du poêle, et durant toute la nuit et toute la journée du 1er janvier, les durs et drus flocons ne cessèrent de glisser, presque horizontalement, sur la steppe prostrée.

Le 2 janvier, je profitai d'une embellie pour aller voir comment se portaient mes chevaux. Les jours précédents, à plusieurs reprises, j'avais cru entendre, sous le beuglement de la tempête, le crissement de leurs sabots sur la neige ; j'en avais conclu qu'ils étaient venus de temps à autre se réfugier devant l'écurie pour s'en retourner quelques heures plus tard, chassés par la faim, dans le pâturage. Ayant entr'ouvert ma porte, je les aperçus tous les cinq, à deux ou trois cents pas, grattant énergiquement la neige du sabot. Je m'approchai.

Ils ne paraissaient pas avoir souffert du froid et semblaient mieux en point que jamais. Le long manteau d'hiver dont leur corps s'était recouvert quelques semaines auparavant et l'exercice auquel ils s'étaient livrés chaque jour avaient suffi pour les protéger contre le vent et la froidure. Cependant le thermomètre indiquait encore — 30 degrés et je me demandais si le canon, presque dégarni de poils, n'était pas gelé. Je m'approchai de Tom, et enlevant ma moufle, lui palpai les jarrets. Je fus entièrement rassuré ; ils étaient plus chauds que ne l'était restée ma main, pourtant si soigneusement emmitouflée sous son double revêtement de laine et de peau.

L'accalmie ne dura guère. Le soir même la tourmente survint de nouveau, et jusqu'au 15 janvier ce fut une succession ininterrompue de blizzards tous plus violents et plus froids les uns que les autres. Quand, le 16 janvier, je pus enfin me hasarder à ouvrir ma porte, je m'attendais à ce que la plaine entière fût recouverte d'une couche molle de trois pieds de haut. Quel ne fut pas mon étonnement en constatant qu'il n'était tombé qu'un pied et demi de neige. Je n'avais pas songé que si, au fort du blizzard, les flocons sont parfois très serrés, ils rasent longtemps le sol avant de s'arrêter dans leur course presque horizontale.

Toutefois, à deux ou trois pas devant mon écurie et mes meules de foin, à l'endroit où ils avaient été happés dans leur fuite éperdue par une couche d'air immobile, la neige s'était amoncelée sur une hauteur de cinq ou six pieds ; au nord aussi, elle formait un rempart de quatre pieds contre les constructions et les tas de foin.

La journée du 16 janvier fut presque calme, la nuit suivante aussi. Mais le matin du 17, au moment où je m'apprêtais à quitter mon lit, l'ouragan recommença à mugir. Bientôt tout se mit à trembler dans ma maisonnette ; et, phénomène qui me surprit beaucoup, ma porte, au sud, qui jusque-là n'avait jamais été secouée par le vent, était violemment agitée. Je fis un bon feu de bois, je m'habillai, puis j'ouvris la porte. Elle me fut presque arrachée des mains et un rempart de grésil de quatre pieds de haut s'effondra à l'intérieur.

C'était le *drift*, plus terrible encore que le blizzard. Il ne neigeait point, mais j'eusse juré n'avoir vu de ma vie chute de neige plus serrée. Un vent glacial du sud-est, d'une violence indescriptible, s'était levé, faisant tourbillonner des nuées de flocons soulevés de terre ; au-dessus de ma tête je voyais briller le ciel sans nuages, barré par instant d'opaques stries de grésil.

En hâte, je repoussai vers le fourneau la neige qui s'était écroulée à l'intérieur et je barricadai ma porte.

Le drift dura toute la journée. Mais pendant la nuit le vent tomba entièrement et le matin, à mon réveil, la première chose que j'aperçus fut le joyeux scintillement du soleil contre ma vitre plaquée de grésil au dehors et de givre à l'intérieur.

Sitôt après avoir déjeuné, j'enfilai mes chaussures de panoufle et mes snow-boots, je revêtis ma fourrure, j'enfonçai mes mains dans mes moufles, et j'ouvris la porte. Pour la seconde fois, une tour de neige s'écroula à l'intérieur. Je sortis. Les amas que j'avais remarqués les jours précédents devant ma maisonnette et l'écurie avaient disparu, emportés par la violence du drift ; en revanche, contre les murs se dressaient des remparts blancs de quatre pieds de haut. A quelques pas derrière mes constructions et mes tas de foin s'étaient formés de gigantesques donjons de porcelaine. Toute la plaine était recouverte d'un manteau immaculé ; pourtant, au nord, j'apercevais, sur les pans légèrement inclinés vers le sud, la terre brune de mes labours ; le vent en avait balayé presque toute la neige pour la déposer, très loin, parmi les herbes desséchées

ou dans les rares champs de chaumes des colons à cinq ou dix milles de là.

Je consultai mon thermomètre. Il indiquait 42 degrés au-dessous de zéro, la température la plus basse que j'eusse jamais vue. Sur le côté de l'écurie, mes chevaux, serrés les uns contre les autres, le dos ouaté de neige, en dépit du soleil levé depuis longtemps déjà, hésitaient à quitter leur abri pour s'en retourner au pâturage. Je réfléchis qu'ils avaient à n'en pas douter passé là toute la journée précédente et toute la nuit et, par-dessus la clôture, je leur jetai quelques brassées de foin.

Je m'en fus vers mon puits. Le tonnelet que je gardais à la cave était vide et je désirais le remplir de nouveau. Je fus heureux de constater que la froidure n'avait pas pénétré profondément dans la construction, hermétiquement fermée par un bon couvercle. Vers le haut, les bords étaient tout émaillés de givre ; mais sur l'eau même c'est à peine s'il s'était formé une croûte de glace d'un demi-pouce d'épaisseur, que la chute du seau lâché librement de l'orifice brisa aisément.

Nous eûmes alors, jusqu'au début de mars, une succession de journées d'hiver idéales. Au matin, dès que les premiers rayons du soleil faisaient miroiter le givre sur les vitres, mon

chien, jeune encore et qui après sa réclusion des semaines précédentes éprouvait comme moi-même le besoin d'une réaction, se mettait à gronder. Je me levais, je préparais mon déjeuner, puis, vers dix heures, ayant bourré encore le poêle de houille, je sortais.

A cheval, ou le plus souvent à pied afin de me donner un peu d'exercice, je me rendais chez mes voisins. A l'arrière-automne, la Prairie s'était peuplée à demi. La plupart des colons qui avaient déjà passé une saison morte sur leur concession étaient revenus ; d'autres, qui avaient travaillé le premier hiver dans les chantiers de la Colombie britannique, s'étaient construit une hutte. Il y avait là des Anglais, des Ecossais, des Irlandais, des Canadiens des provinces de l'Est, mais aussi quelques émigrés des Pays scandinaves, deux Belges, deux Slovaques et un Allemand. Pas de Français, pas de Suisses non plus ; en revanche, plusieurs colons des Etats-Unis, des Etats les plus rapprochés, le Montana, les deux Dakotas et le Wyoming, où depuis quatre ou cinq ans toutes les concessions disponibles étaient accaparées. Des vingt-huit voisins établis dans un rayon de cinq milles auxquels je rendis visite en l'espace de quelques semaines, quatre seulement étaient mariés ; la plupart étaient des jeunes gens de vingt à trente ans, cinq ou six

avaient passé la trentaine, trois ou quatre pouvaient avoir quarante-cinq ou cinquante ans.

Je m'informai des motifs qui avaient engagé ces hommes à abandonner leur patrie, leurs parents, leur entourage, leurs activités antérieures, et je les questionnai sur leurs projets. Presque tous, simples manœuvres des industries citadines ou employés de ferme, étaient venus dans la Prairie avec l'espoir de s'y créer un avenir meilleur. D'aucuns, n'ayant pas encore amassé la totalité du petit pécule indispensable pour entreprendre la mise en valeur de leur homestead, me confièrent vouloir travailler un deuxième ou un troisième été chez des fermiers de l'ouest ou du nord ; plusieurs, cependant, possédant déjà de quoi faire l'acquisition de quatre chevaux, d'un chariot et d'une charrue en versant un acompte de la moitié ou du tiers du prix d'achat, avaient décidé de s'installer définitivement sur leur concession.

Ce qui me frappa le plus chez ces gens, si différents à tant d'égards, c'est la foi commune qu'ils avaient dans cette terre rebelle dont ils avaient fait leur patrie d'élection. Bien qu'aucun n'ignorât que l'été avait été excessivement sec et que l'année précédente déjà il n'était tombé que deux bonnes pluies sur le plateau de la Red Deer, tous étaient fermement

persuadés qu'aux années de disette succéderaient des années d'abondance et que, par un travail assidu, ils auraient bientôt fait de transformer en un échiquier de fermes prospères cette plaine de ranch inerte.

On se fatigue des visites trop fréquentes comme on se lasse de l'entière solitude. De temps à autre, au lieu de me rendre chez mes voisins, je décrochais mon fusil et, pour varier mon ordinaire de viande de porc et d'œufs conservés, je faisais la chasse au gibier à poil et à plume de la Prairie et des bords de la rivière.

La faune des taillis de la Red Deer n'est pas très variée. J'abattis néanmoins un certain nombre de petits lièvres de l'espèce dite *cotton-tail* et quelques poules des bois ; dans les coulées qui par endroits trouent la berge raide du *cañon*, je tirai à plusieurs reprises sur des vols de poules de Prairie. Un jour, j'aperçus dans une éclaircie un lynx qui, après m'avoir observé d'un regard soupçonneux, jugea prudent de prendre la fuite dès que Collie, l'ayant découvert à son tour, se fut mis à donner des signes d'inquiétude. Bien qu'armé d'un simple fusil à grenaille, je fus assez heureux pour blesser mortellement le petit fauve et m'approprier sa fourrure soyeuse et chaude. Me

retournant, j'avisai un porc-épic qui, juché sur une grosse branche à quinze pieds au-dessus du sol, se croyant protégé contre l'univers entier par son armure de piquants acérés, avait suivi, impassible, de son petit œil inintelligent, toute la scène. Une seconde décharge le fit rouler à terre. Mais Collie se blessa si cruellement en se précipitant sur l'animal pour l'achever et je trouvai sa chair si fadasse que je me jurai de laisser désormais en paix l'inoffensif porc-épic de la Red Deer.

Cependant, c'est le *jack rabbit* ou gros lièvre de la Prairie qui me fournit mon plat de résistance. Le jack, seul gibier de la plaine de l'Ouest puisque la chasse à l'antilope y est sévèrement interdite, est fort difficile à apercevoir. Protégé contre les regards, l'été par son poil gris fauve qui se confond à merveille avec le gazon de même couleur, l'hiver par sa fourrure d'un blanc aussi immaculé que la neige qui recouvre la steppe, tapi entre deux touffes d'herbes sèches ou dans une légère dépression de terrain, il ne bondit que si le cavalier ou son chien passent tout près de lui. La nuit, toutefois, il quitte son gîte et se rapproche des habitations. Un matin, devant mon écurie, à l'endroit où, la veille, j'avais donné un peu d'avoine à mes chevaux, j'aperçus la trace des pas d'un lièvre. Maître Jack

m'avait chipé du grain ; j'aurais pour m'approprier ses cinq livres de bonne viande un prétexte moins discutable que celui du loup convoitant l'agneau de la fable. Le soir, vers onze heures, avant de me coucher, j'entrebâillai ma porte et je regardai dans la direction de l'écurie. Tout d'abord je ne distinguai rien. Bientôt, cependant, mes yeux s'étant faits à l'obscurité du dehors, je crus discerner, à trois pas devant le mur de planches, au pâle reflet de la lune, comme la bosse trop arrondie d'une motte de neige. La motte ne bougeait pas, mais au sommet, contre le fond du ciel, je percevais en me baissant la silhouette de deux longues oreilles aux écoutes. Je fis feu : la motte s'affaissa.

Je tuai de la sorte trois ou quatre jacks devant mon écurie. Mais mon plus grand plaisir était de chasser ce gibier à la trace. Suivi de Collie, je cheminais au hasard dans la neige jusqu'à ce que j'eusse rejoint une piste fraîche. Alors, après avoir examiné mon arme, je suivais la piste. La piste ! oh ! quelle piste ! Maître Jack s'était dirigé vers l'est. Puis il avait fait un brusque crochet vers le sud. Soudain guilleret, il avait entamé un cavalier seul, marquant tantôt quatre pas à gauche, tantôt cinq à droite. Grisé par cet exercice, il s'était lancé à toutes pattes à la poursuite d'un com-

pagnon imaginaire. Mais déjà il s'était ravisé et, son semblant de queue piqué dans la neige, avait médité sur l'inutilité de son existence d'anachorète. Bien vite, cependant, l'insouciance l'avait de nouveau emporté dans son âme de léporidé et, en une succession de bonds joyeux, il avait décrit un cercle complet, croisant ainsi sa propre piste.

Enfin, après avoir zigzagué moi-même durant plusieurs heures à travers la plaine, m'arrêtant tous les vingt ou trente pas pour scruter les environs, je discernais à quelque distance, blanche sur la neige blanche, une motte de neige d'apparence suspecte. Je faisais signe à Collie de se coucher par terre et je surveillais attentivement la motte. Bientôt, près du sommet, je distinguais un petit point noir. Le point noir disparaissait... reparaissait... Je lâchais le coup.

Aboyant de fureur et d'allégresse, Collie courait achever le jack et me le rapportait, triomphant.

LE PRINTEMPS

Le 5 ou le 6 mars, le vent du nord-ouest s'étant levé, une petite neige se mit à tomber. Bien vite la tourmente se déchaîna, et pendant

trois semaines nous eûmes, comme en janvier, une série de blizzards et de drifts excessivement froids et violents, à peine coupée, à deux ou trois reprises, de fugitives éclaircies. Le 31 mars, enfin, le temps se rasséréna. Puis, après cinq ou six jours où le soleil hésitant du début d'avril avait fait remonter le thermomètre à 3 ou 4 degrés au-dessus de zéro aux premières heures de l'après-midi, les tièdes *chinooks*, soudain déchaînés, pendant toute une semaine balayèrent la plaine, fondant ou volatilisant la neige, faisant déborder les étangs et dégelant le sol jusqu'à un pied de profondeur.

Sans transition, nous avions passé de l'hiver au printemps.

Sitôt que les chinooks et le soleil eurent suffisamment ressuyé le sol pour que les attelages et les machines pussent circuler sur les labours sans enfoncer trop profondément, je me mis en devoir d'ensemencer les douze acres de terre que j'avais défrichés et hersés au printemps de mon arrivée.

Le colon de la Prairie ne herse jamais, avant de les emblaver, les champs soigneusement préparés l'année précédente. La mince croûte

formée à la surface par l'évaporation rapide de l'eau de neige est si résistante que la herse ordinaire ne parviendrait pas à l'entamer. Pour la briser, on devrait faire usage du pulvérisateur à disques. Mais cet instrument, qui remue et retourne complètement la terre sur une profondeur de trois ou quatre pouces, provoquerait une déperdition considérable d'humidité. D'autre part, l'emploi du pulvérisateur à disques, qui doit être passé deux fois de suite sur le même fonds afin d'éviter la formation d'ados, aurait l'inconvénient de retarder trop la semaison. Pour que les blés lèvent promptement, dans la steppe de l'Ouest, où souvent il ne tombe pas une goutte de pluie en avril et en mai, il est de toute nécessité que la semence soit confiée à la terre le plus tôt possible ; ainsi, le grain, déposé dans un lit suffisamment humide, germe rapidement ; au fur et à mesure que le vent et la chaleur solaire dessèchent plus profondément la couche arable, les radicules de l'embryon s'enfoncent davantage dans le sol, et la plantule parvient à végéter, voire à prospérer, pendant plusieurs semaines sans le secours des pluies. Au contraire, le blé semé aux derniers jours d'avril ou au début de mai, alors que le terrain ne renferme plus trace d'humidité sur une profondeur de quatre à cinq pouces, souvent ne

germe pas ; il ne lève que beaucoup plus tard, aux premières pluies estivales, et ne parvient pas à maturité avant les gelées nocturnes du début de l'automne.

Le seul instrument qui permette d'ensemencer rapidement et soigneusement les jachères après la fonte des neiges est le semoir à disques. C'est une grosse machine de dix à quatorze pieds de largeur, coiffée d'une trémie pouvant contenir deux boisseaux de blé. Lorsque le semoir est en marche et que le conducteur, assis à l'arrière, l'embraye à l'aide du levier de commande, une série de petits distributeurs à cannelures, disposés sur un arbre rotatif au fond de la trémie, emprisonnent les grains par deux et par trois et les laissent choir en une succession rapide le long d'une vingtaine de distributeurs télescopiques, derrière un nombre égal de coutres d'enterrage. Les coutres ne seraient pas assez résistants pour briser la croûte de la surface ; aussi, devant chacun d'eux, est disposé un disque d'acier effilé et très dur qui la fend, permettant de déposer le grain à la profondeur voulue. Derrière chaque distributeur, quelques anneaux de fer, traînant sur le sol, recouvrent le petit sillon, tassent légèrement la terre et nivellent le champ.

A ma dernière course à la ville, j'avais

acheté quarante boisseaux de blé Marquis. C'était là le nom d'une variété sélectionnée depuis peu dans les fermes expérimentales du gouvernement, et parvenant à maturité dix ou douze jours avant toutes les autres espèces connues, avantage énorme dans les provinces de la Prairie, où souvent, dans le nord surtout, la récolte mûrissante est anéantie en quelques instants par une gelée hâtive de la dernière semaine d'août.

Mon premier soin fut d'immerger une partie de mon blé dans une solution de formol afin de détruire les germes de la carie. Je le laissai se ressuyer toute l'après-midi. Le lendemain, je le chargeai dans mon chariot que je conduisis à l'extrémité du labour, et j'attelai quatre chevaux au semoir.

En un jour, j'eus ensemencé mon petit champ. Mon défrichage de l'automne, que j'avais hersé à l'aide du pulvérisateur à disques immédiatement après le passage de la charrue, était insuffisamment préparé pour recevoir la semence ; il s'y trouvait encore un grand nombre de mottes de gazon imparfaitement défaites. Je le hersai de nouveau, en prenant soin de rouler et d'ensemencer chaque soir la bande de terre travaillée pendant la journée. La saison n'était pas très avancée et j'avais lieu d'admettre que les couches super-

ficielles renfermaient encore assez d'humidité pour que le grain germât immédiatement.

Il était en revanche trop tard pour herser et emblaver le petit champ où, l'année précédente, j'avais semé de l'avoine. J'y avais passé le pulvérisateur à disques en automne, mais au moment de le réensemencer je m'étais aperçu que la terre était insuffisamment ameublie. Je le labourai, puis le nivelai, me proposant de le laisser en jachère tout l'été.

Ce faisant, j'inaugurais, sur une bien petite échelle encore, le système du *dry farming* ou de la jachère noire, envisagé par les colons les plus expérimentés comme le seul praticable sur le plateau semi-aride de la Red Deer et auquel j'entendais soumettre le plus promptement possible toutes mes terres labourables. Dans les territoires de l'Ouest où, les autres facteurs climatériques se rapprochant beaucoup de ceux du sud de l'Alberta, la somme des précipitations atmosphériques ne dépasse pas 15 ou 20 pouces (1) par an, les pluies printanières et estivales sont généralement trop peu abondantes pour assurer la croissance normale des céréales ; seraient-elles suffisantes, la culture indéfiniment répétée du blé dans les mêmes fonds épuiserait ou du moins fatigue-

(1) 40-50 cm.

rait rapidement le sol ; et si cet épuisement ou cette fatigue n'était pas à redouter, les colons ne parviendraient pas, en automne, alors que les moyettes encombrent les champs ou que les travaux urgents du battage et du charroi du grain aux élévateurs de la ville accaparent hommes et attelages, à labourer et préparer les chaumes en vue d'une nouvelle récolte. Aussi les fermiers ont-ils compris la nécessité de répartir leurs terres en deux soles. Ils n'ensemencent chaque printemps que la moitié de leurs champs. Ce travail achevé, ils se mettent immédiatement à retourner, puis à herser l'autre moitié, ce qui, avec la récolte du foin, constitue leur seule occupation durant les trois ou quatre mois qui s'écoulent entre les semailles et la moisson. Avec sa charrue ordinaire attelée de quatre chevaux, ou plus généralement à l'aide d'une charrue à deux ou plusieurs socs traînée par six, huit ou dix chevaux, le farmer de l'Ouest laboure aisément cent ou deux cents acres. Le sol des fonds déjà défrichés et cultivés les années précédentes est beaucoup moins résistant que celui de la Prairie vierge ; les végétations adventices, peu abondantes et qu'un profond hersage avant la charrue suffit pour anéantir au besoin, n'en absorbent que lentement l'humidité ; aussi se laisse-t-il retourner lors même que la séche-



resse interdit entièrement l'emploi de la défonceuse dans les terres nouvelles. Après le labour, les champs sont nivelés soigneusement à l'aide du pulvérisateur à disques ou du cultivateur. On les abandonne alors à eux-mêmes, se contentant, si le besoin s'en fait sentir, de les herser encore à une ou plusieurs reprises après les pluies afin de détruire la mauvaise herbe et d'empêcher la terre de se croûter et de se crevasser profondément. Ainsi, l'eau atmosphérique qui tombe pendant l'été et l'automne ne pouvant pas, en raison de l'état d'ameublissement des couches superficielles, monter par capillarité à la surface, n'étant pas non plus absorbée par la végétation adventice puisque celle-ci est réduite à un minimum, s'accumule dans le sol et le sous-sol jusqu'à deux ou trois pieds de profondeur, constituant une réserve précieuse pour l'année suivante.

Sitôt achevé la préparation de ma jachère, j'essayai de défricher une nouvelle bande de gazon. Cependant, la pluie n'était pas venue et dans la terre déjà sèche mes chevaux n'avançaient qu'avec peine. D'ailleurs, deux de mes juments venaient de pouliner et j'étais obligé de les ménager. Le matin du troisième jour, voyant Maud toute essoufflée, pressentant aussi

que Kitty, énervée par les violents soubresauts de la charrue rejetée sans cesse à droite et à gauche par les cailloux rencontrés dans le sillon, s'apprêtait à me jouer un mauvais tour, je dételai mes bêtes et les lâchai dans le pâturage.

Je fis alors deux courses à la rivière pour y ramasser du bois mort. Puis je débarrassai une nouvelle étendue de terre des cailloux qui l'encombraient.

Avril était passé, mai touchait à sa fin. La Prairie, qui pendant quelques semaines s'était revêtue d'un court manteau verdâtre, avait repris la teinte gris jaunâtre que je lui avais vue durant tout l'été et tout l'automne précédents. Mon blé, au début, avait poussé à merveille ; celui même que j'avais semé en dernier lieu avait levé partout de façon égale et atteignait sept ou huit pouces de hauteur. Mais déjà, en quelques endroits, les feuilles du pied commençaient à se faner. Encore huit jours sans pluie, et mes champs ne renfermeraient plus trace d'humidité. Huit autres jours, et ma récolte serait sérieusement compromise. Surviennent les brûlants chinooks, elle serait infailliblement anéantie.

Le ciel restait invariablement pur. Parfois, des journées entières, le vent secouait la

steppe, venant tantôt du nord, tantôt du sud ; mais si sous son souffle véhément il desséchait toujours plus la terre, il n'amenait aucun nuage. Et lorsqu'il se calmait, de cinq heures du matin à sept heures du soir, les rayons du soleil brûlaient les courtes tiges de nos blés assoiffés.

Une lourde angoisse pesait sur le plateau de la Red Deer...

L'ÉTÉ

La nuit du 29 au 30 mai, le vent du nord se leva une fois de plus. A mon réveil, je fus surpris en constatant qu'il entraînait dans sa course quelques nuages aux contours indécis. Bientôt, le ciel se couvrit entièrement. Puis de fines gouttelettes commencèrent à tomber, rares d'abord, mais toujours plus serrées. Enfin, vers onze heures, la pluie vint. Et, durant toute l'après-midi et toute la journée suivante, la bourrasque froide fouailla les emblavures altérées.

Alors, pendant près de dix semaines, la charrue régna en maîtresse sur la Prairie.

Le Britannique, que son traditionalisme rend si compliqué dans certaines choses, tend

au contraire à la plus grande simplification dans d'autres. De tous les idiomes parlés à la surface du globe, c'est peut-être l'anglais qui groupe les mots de la façon la plus pratique — sinon toujours la plus claire — qui donne à la phrase la tournure la plus directe, qui évite le mieux la vaine accumulation des bizarreries grammaticales. Si, en français, il n'existe que deux genres, ils s'emploient tous les deux, au hasard de la formation de la langue, pour désigner les objets les plus divers. L'anglais, lui, connaît trois genres, mais, plus logique sur ce point que le français, il réserve le masculin et le féminin aux seuls êtres munis d'un sexe bien différencié ; à tous les mots désignant des choses inanimées, mots qui sont de beaucoup les plus nombreux dans la langue usuelle, il applique invariablement le neutre.

Il existe, toutefois, une exception, infiniment poétique, à cette règle. Lorsqu'il parle de sa flotte, soit qu'il l'envisage dans son ensemble, soit qu'il ait en vue les unités dont elle se compose, l'insulaire de la Grande-Bretagne ne recourt pas au neutre indifférent, mais fait usage du féminin. Discutant les mérites d'un voilier de commerce ou d'un navire de guerre, il ne dit pas « it is », mais « *she* is » ; il ne dit pas « c'est », mais « *elle* est ». Sans doute entend-il par là affirmer qu'à ses yeux la puis-

sance militaire et économique en laquelle il se confie pour sauvegarder l'intégrité et maintenir la splendeur du vaste Empire n'est pas une chose insensible comme les autres choses, mais qu'elle possède une âme, et que cette âme est une âme de femme.

De même, parlant de sa charrue, le colon de la steppe de l'Ouest, parfois, ne dit pas « it is », mais « *she* is » ; il ne dit pas « la charrue », mais « *La Charrue* », témoignant ainsi de sa vénération inconsciente pour l'outil par excellence de ses travaux, pour l'instrument aratoire antique, primitif, rebelle aux profonds perfectionnements, mais qui, apparemment relégué à l'arrière-plan, aux yeux d'un observateur peu averti, par les conquêtes plus savantes et plus intelligentes du génie mécanique moderne, n'en restera pas moins à jamais l'âme de l'agriculture des peuples et, dans un domaine plus restreint quoique très étendu encore, l'animatrice du grand labeur de la Prairie.

Sitôt que le sol, après la bourrasque des 30 et 31 mai, se fut un peu ressuyé, les colons se ruèrent sur leurs défrichages abandonnés. De bon matin, de l'éminence sur laquelle j'avais campé ma maisonnette, j'apercevais, au nord, à l'est, au sud, à l'ouest, à un mille comme à

cinq milles et à dix milles de là, les attelages de quatre forts chevaux qui, aux noirs sillons, ajoutaient de nouveaux sillons noirs. Laissant mes deux pouliches gambader librement autour de mon équipage, accordant de temps à autre quelques minutes de répit à mes bêtes pour reprendre haleine et afin de permettre aux jeunes de soulager la mamelle gonflée de leurs mères, je travaillais ferme de huit heures à midi. Je conduisais alors mes chevaux à l'écurie et leur répartissais, comme je l'avais fait le matin après les avoir attrapés au pâturage, un plein seau d'avoine. C'est en vain que je remplissais leur crèche de foin ; l'herbe verte perçait une seconde fois sous le gazon desséché et ils dédaignaient le fourrage grossier que je leur présentais. Vers deux heures, je retournais à mon travail. A six heures, ayant donné un dernier picotin à mes bêtes, je les relâchais pour la nuit. Chaque soir, en rentrant, je constatais qu'au près comme au loin les stries brunes s'étaient faites plus nombreuses et plus serrées, que le soc acéré de la Charrue avait remué plus profondément les entrailles de la Prairie enfin soumise.

La première pluie avait imbibé le sol sur une profondeur d'un pied et demi, et en dépit de l'évaporation due à l'action combinée du vent

et du soleil, je pus poursuivre mon travail pendant une quinzaine de jours. A ce moment, comme le défonçage devenait plus pénible, s'abattirent sur le plateau de la Red Deer une seconde bourrasque, puis un violent orage. En juillet, nous eûmes encore deux grosses pluies. Le temps, alors, après une dernière petite averse, se remit entièrement et, le 8 août, je dus abandonner définitivement mes défrichages.

Immédiatement, j'attelai mes chevaux au pulvérisateur à disques et me mis à herser mes labours.

Bien vite, après la première bourrasque, mon blé s'était ranimé ; les feuilles jaunies de la base avaient été remplacées par d'autres, plus nombreuses, plus longues, plus vigoureuses. Aux derniers jours de juin, les tiges atteignaient trois pieds de haut. Le 5 juillet, quelques épis commencèrent à montrer la tête. Huit jours plus tard, le champ entier s'était épanoui. A ce moment, les emblavures avaient franchi la période la plus critique et je savais que, même sans le secours de nouvelles pluies, j'obtiendrais au moins une demi-récolte. Plus tard, cependant, survinrent encore deux bonnes ondées et, le 15 août, ayant froissé quelques épis entre mes mains, je pus me convain-

cre que mon blé, une fois durci, serait aussi beau et aussi lourd que celui que j'avais confié quatre mois auparavant à la terre.

La nuit du 23 au 24 août, les colons de la Red Deer vécurent quelques heures de grande appréhension. Les blés en étaient alors à la maturité de lait, stage au cours duquel les grains, gonflés d'un suc épais mais non solidifié encore, ne sont pas entièrement à l'abri du gel. Toute la journée, le vent froid du nord-est avait soufflé. Mais, au coucher du soleil, il s'était subitement apaisé. Le ciel, très pur, autorisait la conjecture que le thermomètre tomberait bien bas jusqu'au matin.

Je ne dormis guère cette nuit-là et me levai à plusieurs reprises pour consulter le thermomètre. Vers minuit, la colonne d'alcool indiquait 3° au-dessus de zéro ; à deux heures, elle était à 1° ; à quatre heures, le thermomètre était descendu à — 1/2° ; à cinq heures, il atteignait presque — 1° 1/2. Quelques instants plus tard, je vis émerger le disque du soleil à l'horizon.

Je respirai. Il s'en était fallu d'un demi-degré à peine que le gel anéantît la moisson mûrissante du plateau de la Red Deer.

Les jours qui suivirent, je fus emprisonné chez moi par le plus exécrable des fléaux de l'Ouest, par la nuée épaisse et implacable des moustiques.

Peu nombreux les années sèches, les moustiques pullulent celles où viennent les grosses pluies. A maintes reprises, pendant mes labours, j'avais été obligé d'enduire le corps de mes chevaux d'une préparation à base de goudron destinée à les préserver de la piqûre des cruels insectes et de me couvrir moi-même le visage d'un grand voile. Cependant, en raison de l'excessive fragilité de leurs ailes, les moustiques ne supportent pas les vents violents ; d'autre part, ils redoutent tant la chaleur accablante des jours que la vive fraîcheur des nuits d'été. Les conditions préférées des culicidés ne s'étaient qu'exceptionnellement trouvées réunies jusque-là et jamais leurs assauts n'avaient été assez violents pour m'empêcher de vaquer à mes occupations.

Du 26 août au 4 septembre, aucune brise, si légère fût-elle, ne souffla sur la Prairie. Pendant la journée, le soleil, chaud encore, n'était plus ardent comme en juin, en juillet et au début d'août. C'était le temps préféré des moustiques, éclos par millions sur les bords de mes mares à moitié desséchées. Le matin, dès que l'air s'attiédissait, ils quittaient en vols

serrés leurs retraites et se mettaient à tournoyer autour de mes chevaux. De ma maisonnette, à la porte et aux fenêtres munies d'un treillis à mailles très étroites, j'entendais le galop de mes bêtes se précipitant vers l'écurie. En hâte, je sortais. Je faisais entrer toute la bande, entourée d'un formidable essaim, puis, sur la terre battue, j'allumais quelques poignées d'herbes sèches. Bientôt, l'écurie s'emplissait d'une fumée épaisse. Suffoqués, les moustiques s'envolaient contre la vitre où, à l'aide d'un vieux chiffon, j'écrasais par milliers leurs abdomens gonflés de sang. Je ne relâchais mes chevaux que très tard, alors que les insectes, saisis par la fraîcheur du soir, avaient définitivement regagné leurs abris au bord des étangs.

Enfin, le 5 septembre, un vent modéré s'étant levé, je pus de nouveau sortir sans revêtir ma moustiquaire et mes gants. Partout autour de moi, jusqu'à huit ou dix milles à la ronde, j'apercevais, le long des jachères fraîches, les petits champs jaunes de mes voisins. Plus près, mon blé, prêt à être mis en gerbes, ondulait sous la brise matinale et j'entendais s'entrechoquer les épis dorés...

Pour donner la moisson de vie, il faut, dans le sol noir, que les grains d'or périssent.

Les grains d'or ont péri, la semence a germé ; l'eau du ciel est venue, le sol noir a verdi.

L'eau du ciel est venue encore, l'eau du ciel est venue encore ; et le soleil a fait pousser les épis serrés.

Grrr ! la grêle a frappé au sud ; brr ! le gel a sévi au nord.

Les épis sont mûrs aujourd'hui, ne craignant plus ni gel, ni grêle ; les moins lourds redressent la tête, les plus pesants courbent le front.

Crac ! les épis d'or sont en gerbes, crac ! les gerbes fauves sont grain. Le blé doré, sous peu, sera farine, et la farine sera pain. Or, le pain, c'est la vie...

Quelques grains, cependant, les plus gros, les plus lourds, obscurs, dans le sol noir, périront l'an prochain.

Ce matin même, Dunkirk et moi nous mîmes à l'œuvre. Quelques semaines auparavant, ayant acquis la conviction que la récolte serait bonne, nous avions acheté une moisson-

neuse-lieuse à la ville. Nous l'avions transportée dans nos chariots chez mon voisin, où nous en avions assemblé les organes compliqués.

Quand j'arrivai chez Dunkirk, il avait déjà attelé quatre chevaux à la machine et venait d'atteindre le champ. Il poussa un levier placé à côté du haut siège et les engrenages se mirent à fonctionner. Tandis que l'attelage longeait d'un pas égal la clôture, sur la gauche un rabatteur gigantesque, animé d'un mouvement de rotation un peu plus rapide que celui des roues, inclinait légèrement les tiges que sapait aussitôt la lame à dents de scie, invisible à six pouces au-dessus du sol. Un transporteur entraînait la récolte vers la droite, où un élévateur, formé de deux toiles sans fin tournant en sens inverse l'une de l'autre, la conduisait, par-dessous le siège, sur la table de liage. Sur la table, un jeu de tasseurs et d'égalisateurs façonnait la gerbe. Quand celle-ci avait atteint la dimension voulue, un mécanisme ingénieux la liait et la jetait sur les tringles du porte-gerbes. De temps à autre, Dunkirk, sans quitter de l'œil ses bêtes, actionnait une pédale ; les tringles se repliaient vers l'arrière et les gerbes, par trois et par quatre, culbutaient parmi les chaumes.

Dès que la moissonneuse eut fait de la sorte deux fois le tour du champ, je commençai

mon travail. Saisissant deux gerbes par le lien de ficelle, je les dressai sur le sol en brouillant légèrement les têtes. J'en disposai deux autres en croix à côté des premières, en les inclinant un peu plus fortement. Dans les angles du faisceau ainsi formé, je plaçai encore quatre gerbes. J'avais achevé ma première moyette.

A midi, nous prîmes un rapide repas. Puis j'attelai mes chevaux à la machine et Dunkirk poursuivit la confection des moyettes.

Aucun accroc sérieux ne nous ayant retardés, en trois jours nous eûmes coupé la récolte de mon voisin. Celui-ci m'accompagna alors chez moi, et en deux nouvelles journées nous eûmes fauché tout mon blé. Puis, tandis que j'achevais de mettre notre récolte en moyettes, Dunkirk se rendit chez quelques autres colons qui, pour ne s'être installés que l'automne précédent sur leurs terres, avaient jugé préférable de renvoyer l'acquisition d'une moissonneuse-lieuse à l'année suivante.

Huit jours plus tard, quand Dunkirk revint avec la machine, j'achevais de dresser les dernières moyettes de son champ. Notre récolte était en sécurité. Survienne la pluie, elle glisserait le long des tiges comme sur un toit de chaume ; et lorsqu'elle cesserait, en vingt-quatre heures le vent ou les rayons encore

chauds du soleil de la mi-septembre auraient entièrement séché les quelques épis mouillés.

Nous pouvions attendre désormais sans appréhension le moment des battages. A huit milles au nord, un certain Joe Hutton, qui avait exercé jadis le métier de mécanicien, avait fait l'acquisition d'une batteuse. Il nous avait promis, dès que ses travaux et ceux de ses voisins seraient achevés, de venir avec sa machine chez les colons du sud. Nous comptions qu'il atteindrait nos terres au bout de trois ou quatre semaines. Ayant ainsi l'assurance que notre blé serait égrené avant l'hiver, nous jugions inutile de le mettre en meule, ce qui eût constitué une vaine perte de temps.

Pendant une dizaine de jours encore, Dunkirk et moi récoltâmes du foin pour l'année suivante. Puis, en attendant la venue de la batteuse, je hersai une dernière fois mes labours.

L'AUTOMNE

Enfin, le 15 octobre, la batteuse arriva sur la terre de Dunkirk. J'étais aux aguets ; dès que je la vis approcher, j'attelai Tom et Maud à mon chariot, muni pour l'occurrence d'une grande cage de poutrelles, et me dirigeai à

bonne allure vers le nord. De loin, je pouvais suivre les évolutions du locomobile, traînant à la remorque l'énorme machine jusqu'au centre du champ, puis décrivant un cercle presque complet pour aller se poster à trente pieds en arrière. Ceux de mes voisins qui étaient arrivés les premiers sur les lieux hissèrent la courroie de transmission d'un volant à l'autre, et la voix rauque du sifflet retentit.

Sautant lestement à terre, je commençai par jeter dans la cage de mon chariot les moyettes qui se trouvaient sur mon chemin. Dès qu'elle fut pleine, je grimpai sur le véhicule et, avec l'aide d'un colon qui les saisit par la bride, je poussai mes chevaux effrayés le long de la table-transporteur. Immédiatement, un homme, qui n'avait pas lui-même d'attelage, escalada ma voiture et se mit à jeter comme moi les gerbes sur la table, tandis que de l'autre côté de la machine, deux voisins, juchés sur un second char plein, en faisaient autant.

La table d'engrenage, lentement, hissait les gerbes sous la gueule de la batteuse. Là, un assemblage de couteaux à dents de scie faisaient sauter les liens, hachaient la paille en menus morceaux et précipitaient le tout entre le batteur animé d'un mouvement giratoire très rapide et le contre-batteur. En un clin

d'œil, l'épi était égrené. Le blé passait alors par une série de secoueurs, de tarares et de ventilateurs qui en séparaient la paille, la balle et les impuretés ; puis, élevé tout au sommet de la machine par une chaîne à godets, il glissait le long d'un tube métallique pour s'entasser dans un chariot à coffre plein. La paille, chassée par le courant d'air produit par un ventilateur gigantesque, était projetée à trente pas par une haute cheminée. De temps à autre, un homme poussait son chariot sous le tuyau et, à l'aide d'une cordelette, abaissait la calotte. Il allait ensuite le vider à quelques pas du locomobile. Un chauffeur, sans une seconde de répit, bourrait de paille le ventre du monstre (1).

Joe Hutton, le propriétaire des deux machines, un homme connu sur tout le plateau de la Red Deer pour sa face rubiconde et sa connaissance parfaite des choses de la mécanique, s'était réservé la tâche de veiller au bon fonctionnement de la batteuse. Il examinait les écrous de serrage, donnait un tour de vis aux graisseurs, approchait son oreille du tambour et des ventilateurs pour s'assurer que

(1) A cette époque déjà, les générateurs utilisant la paille comme combustible tendaient à disparaître. Aujourd'hui, les locomobiles sont presque sans exception chauffés à la houille ou actionnés par un moteur à explosions.

chaque pièce de l'ingénieux mécanisme était bien à sa place. Survenait-il un petit accident, il en recherchait rapidement la cause ; puis, sans hâte apparente, mais avec la sûreté d'exécution du chef qui sait que chaque minute d'interruption écorne dangereusement le profit de sa journée, il effectuait la réparation nécessaire. Un coup de sifflet, et la courroie de transmission courait de nouveau d'un volant à l'autre ; un regard aux quatre hommes attentifs sur leurs chariots, et les gerbes recommençaient de glisser, serrées, sur la table d'engrenage. Hutton, alors, s'étant assuré que les machines fonctionnaient de façon normale, retournait se poster un peu en arrière et, toujours calme, regardait la batteuse qui ronflait.

Peu avant la nuit, nous eûmes achevé de battre la récolte de Dunkirk. Tandis que mes voisins et moi prenions notre repas du soir, préparé par Mrs. Low, la femme d'un colon au nord, Hutton et son chauffeur attelaient le locomobile à la batteuse et, s'aidant d'une lanterne, s'en allaient les mettre en position dans le champ le plus rapproché.

Le lendemain et le surlendemain, ayant repris notre travail à l'aube, nous battîmes la récolte de quatre colons établis à l'est de Dunkirk. Le jour suivant, nous nous dirigeâmes

vers le sud et entamâmes celle d'un de mes plus proches voisins. Il était dix heures et demie. Nous avions presque achevé notre besogne. Encore la petite récolte du colon dont la terre était attenante à la mienne, et mon tour viendrait. Déjà je me réjouissais à l'idée qu'avant la nuit une partie de mon grain serait en sécurité, quand soudain, alors que la batteuse ronflait avec le plus d'acharnement, un coup de vent de terre chassa un torchon de paille enflammée du locomobile sur la table d'engrenage. Immédiatement, une gerbe, qui arrivait sous les couteaux, prit feu ; deux secondes plus tard, la paille à l'intérieur de la machine flambait. Toute intervention eût été inutile. Quelques minutes encore et il ne subsistait plus du merveilleux organisme que le cadre métallique. Une perte de dix jours au moins, une dépense de six cents dollars au bas mot. Or Hutton, qui avait acheté ses machines à crédit, ne passait point pour un homme aisé.

Calme, Joe Hutton avait regardé la batteuse qui brûlait. Il avait immédiatement crié : « Arrachez la courroie de transmission ! » Sous l'amalgame de cambouis et de poussière qui recouvrait son visage, c'est à peine s'il paraissait un peu moins empourpré qu'à l'ordinaire.

— Fred, dit-il à l'un des hommes, sellez immédiatement mon cheval.

Et, se tournant vers Mrs. Low, que le feu avait attirée :

— Madame, ne mettez pas ma place à table. Je pars pour Bassano télégraphier à la fabrique de m'envoyer les pièces de rechange nécessaires.

Il avait fallu dix jours à Joe Hutton pour réparer sa machine. Aussi la batteuse n'arriva-t-elle sur mes terres que l'après-midi du 30 octobre. La saison était déjà fort avancée ; d'un jour à l'autre, la neige pouvait survenir et mes voisins de l'ouest, redoutant qu'elle n'ensevelît leurs moyettes, insistaient pour que Hutton se rendît chez eux au plus vite. Quand vint le soir, nous fîmes un grand feu de paille, pour travailler très tard dans la nuit.

La batteuse en furie au loin crache la paille, le soleil va sombrer derrière les stratus...

Les nuages, très bas, se colorent de feux : feux jaunes, puis feux rouges ; tout l'horizon s'empourpre. La Prairie est superbe. Le long des chaumes d'or courent les longues stries des jachères

noirâtres ; au-dessus, le vermeil, puis le vert, puis le bleu. Très haut dans le ciel pur, les cirrus minuscules semblent de blancs flocons qu'irise le couchant. Au centre du tableau, la batteuse qui gronde...

Le crépuscule est là. Le bleu tourne au violet, le violet se ternit, l'horizon se fait sombre. La nuit survient enfin et la plaine s'endort.

Non pas ! Illuminé par un grand feu de paille, le colosse rugit. De ses flancs essoufflés jaillissent par instant des millions d'étincelles, gerbes de feu dans le ciel noir.

La nuit fut froide, très froide ; le thermomètre descendit jusqu'à —15°. Au point du jour, nous nous remîmes à l'ouvrage.

La batteuse géante a repris son travail, elle vomit la paille au loin dans l'aube froide. L'horizon, empourpré comme pour une fête, semble attendre son dieu ; lui ne se montre pas.

Lève-toi, soleil, lève-toi ! C'est toi le dieu de la nature.

Enfin, sous le brasier, un point rouge apparaît, s'enfle, grossit encore, et sou-

dain se précise. Emergeant de la mer jaunâtre de nos chaumes, le gros disque de feu soulève l'horizon.

Plus haut, soleil, plus haut encore ! la glace craque sur nos mares.

Lentement, lentement, dans le froid cristallin, le lourd astre s'élève. Dans sa course il dissipe les vapeurs des stratus qui d'abord se font brume, puis bientôt se font ciel dans l'azur du matin.

Plus haut, soleil, plus haut, toujours! réchauffe nos membres de glace.

L'air, enfin, s'attiédit et la glace se rompt. Le doux soleil d'automne, immobile, contemple la plaine qui sans lui serait la grande Morte, l'homme qui sans son dieu ne serait que Néant.

Soleil ! Soleil d'automne et soleil du printemps, c'est toi le dieu de la Nature. C'est toi qui nous créas, c'est toi qui nous ranimes ; hommage à Toi, Soleil !

Cinq jours plus tard, ayant achevé d'aider mes derniers voisins à battre leur récolte, j'attelai mes bêtes de trait à mon chariot et, laissant mes pouliches folâtrer librement en compagnie de Jim dans le pâturage, je partis pour Bassano.

Mener à la ville, à quarante milles de distance, sept cents boisseaux de blé, n'est pas une petite affaire. Aussi, bien que la froidure rendît pénible la conduite d'un attelage à quatre, avais-je résolu de remplir à chaque course le caisson de ma voiture jusqu'au bord afin de livrer toute ma récolte aux élévateurs avant l'hiver.

L'automne n'ayant été coupé, un jour ou deux après l'accident survenu à la batteuse, que par une seule pluie, mes chevaux gravirent sans trop de peine la côte raide de la Red Deer. J'atteignis vers dix heures la lisière du plateau au sud. A midi, je fis une courte débridée. Puis, après avoir cassé la glace d'un étang pour abreuver mes bêtes, je poursuivis ma course. J'arrivai à la nuit à une petite hôtellerie à douze milles au nord de la ville et où déjà une trentaine de colons, venus comme moi-même de l'autre côté de la rivière avec de lourds chars de grain, s'étaient installés. L'écurie était pleine ; j'attachai mes chevaux à la clôture, je leur préparai une couche de paille et je les revêtis d'épaisses couvertures. Tous les lits étaient occupés ; je m'installai, avec plusieurs autres hommes, sur le plancher de la salle à manger.

Sitôt après avoir déjeuné, je repartis. La plupart des charretiers m'avaient devancé. D'au-

tres, qui pour éviter les frais d'une nuit d'hôtel avaient couché à la belle étoile ou dressé leur tente par 10° sous zéro à quelques milles de là, arrivaient du nord, anxieux d'atteindre bientôt la ville pour se réchauffer. Je me joignis à la longue file des chariots.

Depuis quelques semaines, les colons dont la récolte avait été battue de bonne heure avaient commencé de mener leur grain à la ville. Tous avaient rempli comme moi jusqu'au bord le coffre de leur voiture. De temps à autre, en raison des cahots dus à la présence d'anciens trous d'écureuils de Prairie ou de cailloux dans les ornières, un peu de blé s'était renversé. Ailleurs, par une fissure minuscule, le grain s'était échappé longtemps, comme d'un sablier, sans que le conducteur s'en aperçût. Aussi, en maints endroits, la piste disparaissait-elle sous un fin tapis doré.

Quand j'atteignis la petite ville, plus de cent chariots attendaient déjà leur tour devant les trois élévateurs. Je pris la queue d'un des trains et j'observai ce qui se passait. Toutes les cinq ou six minutes, dès qu'un véhicule avait été vidé, le suivant gravissait le terre-plein du grenier et la file entière progressait de quelques pas.

Pour rien au monde, je n'aurais cédé ma

place. L'avant-veille, les élévateurs, pleins à déborder, avaient fermé leurs portes. Les colons venus de quarante, cinquante ou soixante milles de là, plutôt que de s'en retourner chez eux avec leur chargement, avaient tous résolu d'attendre sur les lieux l'arrivée de nouveaux wagons. Pendant la nuit, on avait pu en obtenir une dizaine de la Colombie britannique. Ils ne suffiraient cependant qu'à loger le grain de cent ou cent vingt voitures, et tout faisait prévoir que celles de l'arrière seraient immobilisées pendant plusieurs jours.

Il pouvait être quatre heures de l'après-midi quand le chariot qui précédait le mien gravit le plan incliné de l'élévateur. Le dernier wagon était à peu près rempli et les deux autres greniers avaient depuis longtemps fermé leurs portes. Cinq longues minutes s'écoulèrent.

Enfin, le gérant parut sur le seuil et cria :

— Encore un.

Je contraignais mes chevaux de s'engager sur la bascule et l'homme repoussa les vantaux derrière moi.

C'était la première fois que je pénétrais dans un élévateur avec un chargement. Sur la gauche, une longue chaîne à godets élevait le blé de la cage placée sous la bascule jusqu'au haut

du grenier, où il passait au travers d'une série de tarares avant de choir par un tube métallique dans le wagon.

Le gérant pesa ma voiture. Un employé tourna une manivelle ; deux poutres, enchâssées dans la plate-forme et sur lesquelles j'avais eu soin de faire arriver les roues du chariot, pivotèrent autour d'un axe invisible, inclinant fortement le véhicule. J'ouvris la porte aménagée à l'arrière du caisson, et le grain s'écoula par une trappe dans la cage.

De nouveau, cinq ou six tours de manivelle. Le gérant pesa la voiture vide, griffonna quelques chiffres et me remit un chèque sur une banque de la ville.

Le fait que les greniers de Bassano étaient pleins constituait un sérieux contretemps pour les colons de la Red Deer. Comme la plupart de mes voisins, n'ayant pas jugé nécessaire de construire un grenier pour ma petite récolte, j'avais laissé mon blé sur le champ, à l'endroit où il avait été battu, et m'étais contenté de loger dans un coin de l'écurie la semence nécessaire pour l'année suivante. J'avais lieu d'admettre qu'il se conserverait bien durant l'hiver, même sous la neige. Il n'était cependant pas exclu qu'une grosse pluie survînt encore, qui l'aurait peut-être endommagé. En

outre, au printemps et pendant l'été, à l'époque des labours, il m'eût été impossible de faire cinq ou six fois le trajet de ma concession à la ville pour vendre mon grain.

Heureusement, le surlendemain, j'appris par un voisin que les deux élévateurs de Hanna, la ville surgie en quelques mois sur la nouvelle ligne de chemin de fer à trente milles au nord, venaient d'être achevés. Je fis alors six courses à Hanna et, en trois semaines, y menai tout le blé dont je disposais encore. Au retour, je passais par la mine et remplissais de houille mon chariot.

Il était temps. La nuit du 10 au 11 décembre, comme, conduisant mon dernier chargement, j'avais demandé l'hospitalité à un colon habitant à quelques milles de la ville, une petite neige, chassée par une forte brise du nord-ouest, se mit à tomber. Craignant que le temps ne tournât au blizzard et que la piste ne devînt impraticable, je me remis en route au point du jour. Le vent soufflait, toujours plus violent. En hâte je livrai mon grain. Puis, sans même me dégourdir les membres auprès du poêle du restaurant, je repartis au grand trot de mes quatre bêtes, poursuivi par la tourmente, pour ma concession, que j'atteignis, hébété par le froid et la fatigue, à nuit close.

LE DÉPART

.....Pour la dernière fois de longtemps, pour la dernière fois, peut-être, j'effectuais le trajet de ma concession à Bassano.

Rentré en hâte pendant la nuit, j'étais immédiatement allé trouver Dunkirk et lui avais fait part de ma résolution. Il s'était engagé à couper, à battre et à mener à la ville ma récolte en mon absence. Nous étions convenus aussi que les années suivantes, tant que je serais retenu en Europe, il ferait son possible pour cultiver et ensemencer mes terres défrichées; en échange, je lui abandonnerais la jouissance gratuite de mes labours et de mon pâturage, avec charge à lui d'acquitter les impôts et de me remettre à mon retour — si jamais je revenais — une étendue de jachères égale à celle des jachères et des défrichages que je lui laissais. Il m'avait alors promis de venir me prendre quelques heures plus tard avec son chariot et je l'avais prié de saluer pour moi mes voisins.

De retour chez moi, j'avais fait le départ des objets que je jugeais utile d'emporter en voyage et de ceux, plus nombreux, dont je n'entendais pas m'embarrasser. J'avais bouclé mes deux petites malles. A ce moment, harcelés par la mouche des naseaux, mes chevaux étaient accourus se réfugier derrière l'écurie. J'avais rempli d'avoine un petit seau et j'étais allé les caresser une dernière fois. J'avais caressé Maud et Babe, mes premières juments et mes plus vigoureux chevaux de trait ; j'avais caressé Nelly et Gladys, leurs pouliches espiègles nées deux ans auparavant sur mes terres et dont la présence m'avait donné parfois l'illusion d'une famille. J'avais également flatté Kitty, la jument trop ardente qui, quand le soc de la charrue butait contre un caillou dans la terre déjà sèche du labour, se lançait de tout son poids dans le collier, venant peut-être à bout de l'obstacle, mais qui, si la résistance ne cédait pas du premier coup, renâclait, secouait la tête à droite et à gauche et se refusait obstinément à tout nouvel effort. J'avais caressé Jim, aussi, mon cheval de selle, le frémissant compagnon de mes randonnées de jour et de nuit dans la plaine. Mais surtout j'avais caressé Tom ; Tom, le hongre malin qui parfois, le matin, quand je voulais le saisir comme d'habitude par le licol pour le harna-

cher, pirouettait brusquement sur lui-même et filait dans une pétarade à l'autre extrémité du pâturage, m'obligeant à un long détour ; mais celui aussi qui, une fois attelé, se montrait le plus appliqué et le plus endurant au travail ; — le chef de bande qui se faisait craindre de toutes mes autres bêtes et qui, lorsque le blizzard ravageait la steppe, choisissait l'endroit le mieux abrité auprès du tas de paille ou de l'écurie et leur en interdisait l'approche ; mais celui aussi qui, quand des chevaux de ranch, ayant réussi à franchir la clôture, venaient molester mes juments, prenait leur défense et, à lui seul, du sabot et des dents, refoulait bien loin la troupe des intrus ; — le rusé compère qui, les nuits d'été, se coulait par-dessous le mince fil de fer pour aller se régaler de blé vert ; mais qui, au matin, sentant approcher le châtiment, s'en revenait prendre sa place auprès des autres chevaux et me regardait d'un air si ingénu que la cravache me tombait des mains ; — enfin, le Tom cheval, qui ne m'avait jamais aimé, qui n'avait jamais reconnu en moi qu'un dispensateur de blâmes trop fréquents et de rations d'avoine trop parcimonieusement mesurées, qui surtout n'avait jamais aimé Collie, qui n'avait jamais discerné en lui qu'un être servile, un esclave toujours prêt à prendre, contre ses compagnons d'in-

fortune, le parti d'un maître exigeant, qui souvent avait cherché à lui résister, et qui parfois, quand le chien le mordillait au paturon en obéissance à mes ordres, d'un coup de sabot imprévu et bien asséné l'avait envoyé hurler de douleur à dix pas ; mais qui, cette froide matinée de janvier où, armé d'une barre à mine, j'avais creusé dans la terre gelée du pâturage une excavation pour y déposer le corps raidi de mon petit camarade, s'était écarté un peu des autres chevaux et était venu brouter l'herbe sèche plus près, tandis que son œil placide semblait songer : « Vois-tu, mon maître, je suis né cheval. Comme tel, je n'ai jamais éprouvé que de l'indifférence, souvent même de l'animosité à l'égard de ton chien, et tu ne saurais exiger que je m'attache vraiment à toi. Mais je n'ai point gardé rancune à Collie, et il ne m'échappe pas que tu as de l'affliction aujourd'hui ».

A ce moment, j'avais vu accourir plusieurs cavaliers. C'étaient mes voisins les plus rapprochés auxquels Dunkirk avait fait part de mon dessein. J'avais eu plaisir à revoir ces hommes sur lesquels j'avais toujours pu m'appuyer aux heures difficiles, et nous avions échangé ces paroles indifférentes qui seules viennent aux lèvres des gens qu'une même lutte avec les forces hostiles de la nature a

momentanément rapprochés et qu'un brusque tournant de la vie sépare peut-être à jamais.

Mais déjà Dunkirk était arrivé. Nous avions hissé les malles sur le chariot, j'avais serré une dernière fois toutes les mains tendues. Puis j'étais monté sur le siège et trois des colons que j'estimais le plus nous avaient escortés jusqu'au bac.

Maintenant, après avoir pris congé du pasteur, tandis que les deux forts chevaux de Dunkirk gravissaient à bonne allure la berge escarpée de la rivière, j'essayais enfin de mettre un peu d'ordre dans mes idées...

Tandis que je méditais, nous avions atteint le haut de la côte. Déjà, devant nous, se déroulait la nappe monotone du vaste territoire du *Canadian Pacific Railway*. Sur la gauche, à un demi-mille à peine, j'apercevais la colline du sommet de laquelle, quarante mois auparavant, arrivant de Bassano avec mes chevaux et mon premier chargement, j'avais contemplé la terre promise à ma jeune énergie et entrevu le merveilleux avenir qui l'attendait.

A mon départ précipité, au milieu des exclamations de mes voisins, puis tout le long du chemin de ma concession à la rivière, alors que mes compagnons me posaient mille questions sur les motifs de ma brusque résolution,

je n'avais pas eu le temps de jeter un dernier regard derrière moi, d'emporter une suprême image de ce coin de terre où j'avais passé les quatre plus belles années de ma vie et que, peut-être, je ne reverrais jamais plus. Maintenant encore, la présence de Dunkirk, qui devinait ma mélancolie et qui croyait bien faire en cherchant à m'en tirer par une succession de remarques intempestives, m'importunait singulièrement.

— Ecoutez, Dunkirk, dis-je. Il est sept heures et demie. Le train n'arrive à Bassano qu'à six heures du matin. Pensez-vous que nous puissions atteindre la ville avant l'heure du départ ?

— Si je le crois ? Lady et Sorrel valent bien votre Maud et votre Tom. Nous aurons une bonne demi-heure devant nous ; le temps pour vous de prendre un copieux déjeuner au restaurant chinois.

— Je renonce à déjeuner. Vos chevaux, je ne l'ignore point, sont excellents. Pensez-vous qu'en les faisant trotter un peu nous puissions disposer d'une heure entière ?

— Si nous le pourrons ? Vous n'avez pas emporté la moitié des objets qui encombraient votre demeure. Dans ces conditions, et avec des chevaux comme les miens, je me fais fort

d'atteindre Bassano deux heures avant le départ du train s'il le faut.

— Je vous crois ; je sais que Lady et Sorrel n'ont pas leurs pareils à vingt milles à la ronde. Mais vous ne m'avez pas entièrement compris, Dunkirk. Faites-moi un dernier plaisir. Je vais vous quitter ; attendez-moi ici. Ne me questionnez pas, je vous expliquerai plus tard. Si, dans deux heures, je ne suis pas de retour, vous voudrez bien m'appeler ; je serai derrière la crête de cette colline.

— Faites ce qu'il vous plaira. Je vous attends.

Je gravis la colline et, tout au bord du *cañon*, à l'endroit duquel, moins de quatre ans auparavant, j'avais entrevu la Terre Promise de mes rêves, je m'assis...

Un tableau merveilleux s'offrait à mes regards.

Le soleil venait de sombrer dans une mer de pourpre derrière l'horizon. Partout autour de moi, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, les fins stratus, gris et mornes tout à l'heure, s'étaient illuminés, se colorant de rose, de jaune, de vert, de bleu, comme la mosaïque des somptueux vitraux d'une cathédrale immense. Sous les feux chatoyants reflétés par la voûte du ciel et les petits nuages, j'apercevais,

nettement cette fois, à mes pieds, tout au bas du *cañon*, la profonde rivière. Majestueuse et indomptée, durant mille siècles elle avait roulé ses eaux jaunâtres en ces lieux sauvages ; majestueuse et toujours indomptée elle les y roulerait durant mille siècles encore.



Mais devant moi, de l'autre côté du précipice, quel changement ne s'était pas opéré au cours de ces quatre premières années de colonisation ! Certes, depuis les pluies de la mi-juillet, le court gazon s'était de nouveau desséché et avait repris cette teinte gris jaunâtre caractéristique de la Prairie. Mais partout, sur le fond terne de la grande steppe dont les feux du couchant voilaient un instant l'infinie tristesse, ici tout près, à Wilson, à Farr, à Connorsville, comme plus loin là-bas, à Little Fish Lake, à Burfield, à Fraserton, je voyais onduler sous la caresse de la brise du soir les champs glauques qui déjà s'apprêtaient à mûrir en une moisson dorée ; partout je sentais sommeiller les longues et larges jachères, promesse d'autres moissons prochaines ; partout je distinguais l'emplacement des clôtures de fil de fer barbelé courant du sud au nord et de l'est à l'ouest jusqu'à l'infini et qui avaient à jamais repoussé la horde vagabonde des chevaux de ranch. Tout au loin, contre la pourpre du ciel, je devinais la crête des hauts

élévateurs de Delia, Craigmyle, Watts, Hanna, Bonar et Richdale, où bientôt s'engouffrerait la longue file des chariots, en attendant que la nouvelle voie ferrée projetée au cœur du plateau de la Red Deer vînt définitivement drainer les riches récoltes de cette jeune et fertile terre à blé.

Oui, j'avais bien là, sous mes yeux émerveillés, la vivante réalisation de mon rêve...

Quand je rouvris les yeux, les teintes triomphantes du couchant s'étaient fondues dans le bleu déjà sombre du ciel et l) crépuscule avait envahi la rivière. Au-dessus de ma tête, dans le firmament que la fragile faucille de la lune alors à peine renaissante ne viendrait pas animer de longtemps, quelques gouttelettes d'or avaient suinté. A l'horizon, la crête des élévateurs s'était noyée dans la brume du soir. Bientôt les champs déjà tout chargés d'ombre se confondirent avec le canevas gris de la Prairie. Puis, l'une après l'autre, les maisonnettes des colons parurent s'enfoncer dans le sol. Enfin, les bords bruns des jachères s'estompèrent à leur tour et les ténèbres enserrèrent la plaine de leur noire étreinte.

Dans la voûte noire, scintillaient les myriades de gouttelettes d'or.

TABLE DES MATIÈRES

III. — CHOSES ET AUTRES

IV. — MENUS TRAVAUX

V. — LA STEPPE S'ANIME

LIMOGES. — IMPRIMERIE A. BONTEMPS.